CELINE BARA

LA SODOMITE

Copyrighted material

Copyrighted material

Copyrighted material

La Sodomite

Copyrighted material

Céline BARA

La Sodomite

(Récit autobiographique écrit et romancé par Cyrille Bara)

CELINE BARA EDITIONS
www.celinebara.com

Editeur:
Céline Bara Editions
4 rue de Londres
62100 Calais, FRANCE
Tel : 03 21 34 29 26
www.celinebara.com
webmaster@celinebarastudio.com

Photographie : Cyrille Bara
Couverture : Cyrille Bara
Modèles : Céline Bara, Audrey Swietek

Imprimeur :
COPY-MEDIA
23 rue Francisco Ferrer
33700 Mérignac, FRANCE
Tel : 05 56 99 50 29

Dépôt Légal : octobre 2007
Achevé d'imprimé en octobre 2007

ISBN : 978-2-9530330-0-7
EAN : 9782953033007

© Céline et Cyrille Bara, 2007

A Cyrille BARA...
mon amour, mon mari, le seul homme de ma vie...
A toutes les femmes que j'ai aimées ...
A Audrey SWIETEK...

Copyrighted material

Préface

Depuis longtemps je mûris le projet d'écrire ce livre, de dire enfin ce que j'ai vraiment sur le coeur, sans retenu, en toute sincérité... Et c'est grâce à celui que j'aime, grâce à celui qui m'a accompagné tout au long de ces années dans mes pires tourments, comme dans mes plus grands bonheurs, que cette oeuvre a pu enfin voir le jour...

Jouant avec les mots comme il se joue du bien, flirtant avec le mal pour mieux jouir du péché, ce génial imposteur affamé de luxure a su transformer le chaotique récit de ma vie en ce décadent portrait,obscène et enivrant, d'une femme en sursis dans un monde de cadavres, en un violent reflet de mon âme hérétique.

Chaque jour je goûte à son talent, comme je sais me réjouir de son foutre païen et, puisant dans ses écrits l'inspiration de mes tourments, j'accorde à mon ventre, engourdi de frissons, ces plaisirs sans égal que seuls savent accepter les adeptes du vice. Il m'a rompu à ses caprices, initié à ses excès, instruit à son savoir. Je lui dois ce livre tout autant que ma vie et nul doute qu'à l'heure de répondre de nos actes, quand de nouveaux les bûchers se dresseront pour y brûler les infidèles, nul doute qu'en cet ultime instant, sa main dans la mienne, il se précipitera avec moi dans leur crasseuse ignorance, dans l'écoeurant brasier de leur intolérance... Ma seule religion est le Sexe et, tandis que la populace se prosterne devant d'impuissantes idoles, sachez que si l'on me voit un jour agenouillée ce ne sera que pour mieux contempler l'entrecuisse d'une pucelle nouvellement déflorée, ou

pour mieux récolter sur ma langue de pécheresse le jus âpre et amer de celui qui m'a ressuscité.

Sans lui ce livre n'aurait probablement jamais existé... et peut être n'aurais-je pas moi même existé... Il m'a donné le courage, la force et la foi d'affronter à nouveau les ombres incertaines d'un passé souvent trop lourd, d'un présent toujours aussi lâche, d'un avenir sans issus à jamais condamné. Il m'a appris à m'accepter telle que je suis, à aimer cette lesbienne sodomite qui, chaque matin, se dresse devant moi dans le reflet du miroir, toujours plus belle, toujours plus dure, toujours plus forte.

Merci d'avoir trop souvent risqué notre amour pour me forcer à admettre une évidence que toute une existence avait fini par polluer. Merci de m'avoir éveillé à la beauté et à la douceur des femmes, à l'homosexualité... Merci de m'avoir toujours accepté, aimé et comprise plus que moi même...

Je suis ce qu'il est, ce qu'il dit, ce qu'il écrit...
Il est celui que j'aime...

Céline BARA

Chapitre I

Copyrighted material

Chapitre I

Née dans la crasse et l'ennui d'une cité de goudron à quel instant a-t-on le droit de choisir ses cauchemars...
Entre haine et dégoût, violence et ignorance, quelle lueur des plus fades peut permettre à une âme d'y trouver l'illusion de se croire plus humaine...

Dans ces rues déchirées la haine n'a qu'un visage : celui de l'autre. Du voisin délateur au maghrébin antisémite, du juif aigri à la mégère engrossée, Qu'il est loin le temps rassurant des prolos xénophobes qui, saluant Jean-Marie, imbibés, le jour du premier mai apaisaient la nation lui offrant à grand coup de caricatures la rubiconde chimère responsable de ses maux.
La haine aujourd'hui se répand comme la peste jadis. Là où les corps tombaient rongés par la maladie c'est à présent les esprits qui s'effondrent, pourris de l'intérieur par un mal plus profond... Nul endroit où se sentir en sécurité, nul endroit où s'offrir le luxe d'être enfin vraiment libre. Et tandis que l'islam étend son voile noir sur les citées dortoirs, de Neuilly à Issy, de Paris à Calais, on relève l'étendard de la sacrée pucelle pour sans aller chasser, cacher derrière sa croix, l'étranger qui s'emploie à ruiner la patrie.
La morale est prétexte à toutes les exactions et chacun se prévaut d'en détenir la légitimité...
De la mère de famille qui, drapée dans le suaire de la divine conception, fait interdire une oeuvre pour protéger du mal l'âme chaste et innocente de sa progéniture dégénérée qui ne serait survivre à la vue, au combien écoeurante, d'un sein, ou pire, d'un sexe érigé, à l'islamiste des banlieues qui, après s'être

abusivement astiqué sur la croupe charnue et rebondie d'une rappeuse hystérique et outrageusement siliconée, fait brûler sa soeur sur un parking de Bondy, parce qu'elle a eu l'impudence de se déguiser en prostituée en arborant, honteusement, un mini-jupe qui dévoilait ses genoux, tous ne forment qu'un seul et unique magma d'interdit puant l'intolérance.

Voilà le monde où je suis née, où vous vivez... alors pardonnez-moi d'avoir choisi ma liberté, celle de rêver qu'on à le droit d'être jeune, beau, de vivre avec son cul, de faire brûler son existence comme un billet entre les doigts de Gainsbarre. Pour moi la morale n'est qu'une illusion, un mythe créé par des hommes qui ne peuvent exister qu'en-dessous de leurs lois... Et quand ils ne croient plus en leurs lois ils s'inventent des dieux afin de se punir de leur propre lâcheté, celle de se croire plus que des animaux, celle de croire que leur misérable existence, privée de tous plaisirs, de toutes folies, les mènera vers autre chose qu'une fosse à purin mais vers un illusoire éden qui les aides à dormir. Heureux soient les simples d'esprits car le royaumes des cieux leur est ouvert... Qui aurait cru qu'un jour la terre en serait peuplée !

Des provocateurs ont bercé mon enfance et voilà qu'à vingt ans on m'ordonne le silence, l'abstinence ou la capote, l'église ou la mosquée. Je n'ai que faire de ces modèles et n'acceptant ni dieu ni maître j'ai pris le droit de me planter sur les queues les plus raides, de goûter toutes les femmes qui m'ont offert leurs corps, de devenir cet insatiable désir qui depuis mon enfance me pousse à tout tester, à m'enivrer, à faire vibrer mes sens au-delà du tolérable pourvu qu'à chaque réveil, à chaque levé de soleil je puisse sentir la vie me dévorer le ventre.

Chapitre II

Copyrighted material

Chapitre II

J'ai grandi dans les années quatre-vingt, fixant avec mes yeux d'enfant sur le tube cathodique de mon téléviseur, la représentation d'un monde utopique peuplé de super héros, de pornostars libérées, de voyages interstellaires. On nous parlait de tolérance, de mixité, de laïcité, les religions étaient parait-il sur leur déclin et dans ce déferlement de libéralisme sans tache l'argent était devenu la seule véritable valeur, celle qui vous permettait d'acheter la liberté.

Malheureusement à Bondy, dans ce quartier minable où mes parents avaient décidé d'élever leurs aides sociales (d'autres appellent également ces prestations des "enfants") - car quoi de plus enrichissant pour le développement de l'âme qu'un logement au dixième étage avec vue imprenable sur parkings, terrains de foot, et autres merveilleuses créations architecturales de béton armé, inaugurés quarante ans plus tôt par les plus grands artistes conceptuels de notre temps- Malheureusement donc ma vie de tous les jours ne ressemblait pas vraiment à celle de ces fictions où le plus courageux, le plus honnête, et le plus beau finit toujours par triompher. Insultes et violence étaient ma pitance ... Tout est bon dans ces villes créées à la gloire de l'ennui pour pourrir la vie de l'autre. Cabines téléphoniques éclatées, poubelles éventrées, murs couverts de ces dégueulis de peintures écoeurantes, nourries d'insultes raciales, que tous le monde exècrent, mais que nos gouvernants ont trouvé judicieux de classer en oeuvre-d'art rurale, faisant de petites frappes, tous juste bonnes à finir peintre en bâtiment, de véritables artistes instigateurs d'un nouveau courant picturale...

C'est toujours moins chère que de faire repeindre les façades...

Dans cette véritable prison ou l'on naît, ou l'on se bat pour survivre, ou l'on meurt - car on ne part pas de sa banlieue, on n'y crève à petit feu, par manque de courage, d'ambition ou tout simplement d'argent - la vie d'une fille y est encore plus atroce. Soit on est la pute du quartier mais, attention, une pute qui ne mange pas de porc, qui ne couche pas avant le mariage, et qui s'habille comme la pire des traînées que n'ait jamais connues les trottoirs de Montmartre, soit on est la gourdasse islamiste enrubannée de noir des pieds à la tête et qui, le cabas dans une main et cinq-six chiards dans l'autre, traverse la ville le regard baissé sans même le droit de saluer un voisin.

De véritables couvre-feux s'instaurent d'eux-mêmes pour celles qui ne se plient à ces règles établies, depuis toujours, par une pensée unique : Celle de l'intolérance. Alors on se cache pour sortir le soir, on camoufle sa jupe sous un jogging dégueulasse, on jette un rouge à lèvres et une paire de chaussures à talons dans son sac à dos pour pouvoir, une fois la frontière passée, une fois la capitale atteinte, se transformer en femme, faire exploser sa féminité d'adolescente , enfin ! Quitte à en faire trop ... Mais qu'importe bientôt le jour se lèvera, toujours trop tôt, et il sera bien assez tant de rentrer, de se redéguiser en banlieusarde, de renfiler sa panoplie de camouflage pour réintégrer la masse gluante et sinistre de la juste pensée. Mais pour l'instant on rit, on danse, on s'aime... Peut-être un peu plus que ne devraient s'aimer des jeunes filles de notre age, peut-être un peu trop, peut être pas assez... on s'amuse de voir dans la pénombre, dans un éclair de stroboscope, se dessiner les silhouettes imbibées de ceux qui d'habitudes prêchent la morale, interdisent et condamnent, tentant misérablement, le verre à la main, de mettre dans leurs lits celles qu'ils ont tant haïes...

Puis, brutalement, le rêve s'évanouit. Les paillettes et les strass font place à la crasse, à la grisaille des RER. Les yeux fatigués on regarde, le front collé à la vitre, défiler les vieilles bâtisses parisiennes qui, petit à petit, comme dans un cauchemar, se transforment au fil des kilomètres, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre de la capitale, en immondes blocs de parpaings crasseux, de plus en plus haut, comme si l'enfer n'était plus sous nos pieds mais triomphant dans les cieux...
Un dernier bus déglingué, des baisers échangés avec ses camarades d'évasion et demain on retrouvera son collège, son lycée, sa merde...

Je ferme les yeux dans mon lit de camps, lui aussi déglingué, on a pas toujours la chance d'avoir sa chambre dans ces merveilleux appartements cellules où l'on entasse le gueux, et malgré toute ma colère je me berce de souvenirs colorés pour ne pas être envahie par la haine... Pour ne pas devenir comme eux... Jamais.

Alice s'endort au pays des poubelles et dans le ciné-club de ses doux songes humides un héros, grand et fort, fait sauter la cité, fait brûler tous ces porcs, puis la prend dans ces bras avec tant de douceur, avec tant de bonheur, qu'elle se permet enfin la plus douce des libérations, le plus tendre des abandons... Elle pleure...

Copyrighted material

Chapitre III

Copyrighted material

Chapitre III

Mille neuf cent quatre vingt quatorze...J'ai quinze ans... La solitude est de plus en plus pesante et l'ennui me ronge comme un mal incurable.

La timidité est devenue mon allié, une sorte de fourre-tout protecteur derrière lequel je me réfugie au moindre danger, à la moindre colère... Ainsi on m'ignore, les regards se détournent de moi. J'ai pris du poids et sous mon armure de vêtements trop grands, trop épais, les hommes oublient de poser leurs regards sur mes courbes naissantes et déjà trop développées. Seuls quelques ratés se perdent à me draguer, les pas beaux, les boutonneux, les vieux en mal de chair fraîche... Parfois, dans de trop lourds instants de faiblesse, j'offre mes lèvres à l'un de ces monstres, mais chacun de ces baisers me donnent envie de vomir, de tuer... Est-ce ça l'amour, le sexe? Un enchaînement immonde de compromis, de sacrifices, pourvu qu'on ne soit plus seul... Pourtant quand je suis avec certaines de mes amies d'autres pulsions viennent troubler ma quiétude. Je les trouve si belles, si sûres d'elles. J'aimerais leur ressembler, les serrer dans mes bras, les toucher... Mais on me l'a assez répété : ce n'est pas bien...

Alors on se résigne à finir vieille fille, seule. Je glisse ma poitrine, trop grosse, dans des sous-vêtements trop petits, pour la cacher, pour me faire mal. J'abîme un peu plus chaque jour cette partie honteuse de mon corps dont les autres sont si fières... Pour éviter les moqueries, pour ne pas être aimée pour ça.
Il y a bien un garçon que je regarde mais il est tellement plus

vieux que moi. Il a vingt ans. Et puis c'est mon cousin... et puis il ne s'intéressera jamais à moi... Comment le pourrait-il? Je me sens si laide.

J'essaye de dormir mais le sommeil ne vient pas. Il est là, juste à coté de moi, j'entends sa respiration. Si seulement j'osais. Les pires images se heurtent dans ma tête, je ferme les yeux de toutes mes forces pour ne plus les voir mais rien n'y fait je continue de m'enliser dans mes fantasmes, de me noyer... et plus je le désire et plus mon corps se tétanise incapable de tous mouvement, de toute initiative. J'enrage d'être si lâche, de n'oser me retourner pour l'embrasser, je me déteste plus que jamais...

Un voile rouge a embué mes pensés, comme un trou noir où j'ai fini par perdre pied. C'est un contact furtif qui m'en a extirpé, comme une caresse légère et douce, une chaleur inconnue... J'ai dû rêver, imaginer dans mon cerveau malade que celui qui dort à mes côtés, brisé par trop d'alcool, se réveillerait si tard pour effleurer mon corps...

Une nouvelle pression vient s'exercer le long de mon dos, plus appuyée mais toujours aussi agréable. Cette fois je ne rêve plus c'est bien ces mains qui me parcourent s'éternisant plus longuement sur les renflements les plus charnus de mon anatomie. Mon coeur se met à battre à m'en faire éclater les tempes, j'ai envie d'hurler, de m'enfuir, mais je reste là, immobile, incapable du moindre frémissement. Faire semblant de dormir, c'est la seule chose dont je sois capable. Alors je m'y applique, de toutes mes forces, mais bon dieu que c'est dur ! Putain ce que j'aimerais mourir... Mais pas trop vite... Juste histoire d'en profiter encore un peu...

J'ai du m'endormir, ou m'évanouir... Quand je rouvre les yeux ce ne sont plus ces mains sur mes vêtements que je ressens mais

la brûlure intense de sa chaire contre la mienne... Il a baissé ma culotte, relevé mon chemisier, dégrafé mon soutien-gorge... je suis presque nue à ses côtés, à sa merci, presque violée. Il me parcoure des pieds à la tête de ses doigts, de ses lèvres, lentement, si lentement, sans le moindre bruit que celui de son souffle chaud et alcoolisé mâtiné de tabac froid, de sueur... Car il transpire, il a chaud, j'ai l'impression d'être offerte en pâture à un animal furieux qui se maîtrise par je ne sais quel miracle. Mais il a peur, lui aussi, je le devine au tremblement incontrôlée de ses mains et sa peur me rassure, me nourrit, me fait vivre...

Mais les tremblements ne durent pas et brutalement il s'empare de mes fesses. Ses phalanges se crispent soudainement sur la boule imposante de ma croupe trop nourrie et la peur change de camp. Je suis terrifiée mais j'aime ça...Il pétrit mes rondeurs, joue avec ma raie, je commence à vibrer quand sa paume vient frôler le plus étroit de mes orifices. Que va t'il se passer? Mes pensées se brouillent, une abondante moiteur vient polluer ma matrice. Pourvu qu'il ne s'en rende pas compte, qu'il ne renifle pas cette odeur humiliante de pucelle égarée. Pour la première fois je ne suis plus caressée mais pelotée par un homme, un vrai, ce n'est plus un flirt mais du sexe...enfin...

Maintenant son gland vient frotter contre mes reins...L'énormité de son désir me fait tressaillir...Et s'il tentait de me pénétrer? Je le sens de plus en plus nerveux, sa queue tendue s'agite de plus en plus vite. Il se branle sur mon cul, il se branle derrière moi comme le plus pervers des cousins incestueux, et ça m'excite... Pourvu qu'il résiste, pourvu qu'il résiste, pourvu qu'il résiste... Pourvu qu'il craque !

Copyrighted material

Chapitre IV

Copyrighted material

Chapitre IV

Les incursions nocturnes de mon cousin dans mon intimité ont duré quelques années. Trois longues années où, entre chacune de ses visites, le temps me paraissait une éternité. je n'avais plus goût à rien, les cours me semblaient de plus en plus insignifiants, inintéressants, une sorte de défilé de poncifs offerts à des mongols pour leur bourrer le crâne de sermons et de règles que la bonne société impose à ses troufions. Sida, capote, enfant, travail, famille, patrie... Ah le bel avenir plein d'ambition que la France offre à ses rejetons...

Mais maintenant je m'en fous! J'attends tremblante la moindre de ces apparitions car je sais que, sitôt mon père effondré et ma belle-mère affalée, il reviendra me caresser la nuit, en catimini, pour me terroriser et jouir de mon silence entendu... Je continue de faire semblant, de faussement dormir, de jouer avec ses nerfs, mais je sais qu'il n'est pas dupe. Je n'ai aucune expérience, j'ai eu quinze ans, seize ans, dix-sept, et maintenant dix-huit et je n'ai toujours pas de véritable expérience. Je tremble de tout mon être tant j'ai envie de goûter au sexe, à son sexe. Pas un petit coup vite fait derrière les poubelles avec un nase qui se prend pour un étalon, mais une véritable orgie de délices et de souffrances avec un vrai baiseur, avec un porc, quelqu'un qui m'aide à rattraper d'un seul coup, dans un déluge de foutre et de sang, toutes ces années de frustrations gâchées par trop d'incompétence et de minables prétentions. Je sais que je suis prête mais il me faut trouver le moment, l'occasion ou je pourrai enfin être seule avec lui...

L'appartement de Montrouge est enfin vide...Nous sommes tous

les deux, seuls, pour la première fois. Je suis si mal à l'aise, je ne sais pas quoi dire, mais je m'amuse de voire qu'il n'est pas beaucoup plus fier que moi et, si volubile quelques instants auparavant, le voilà tout à coup perdu comme un enfant ne sachant plus que faire de ses membres soudainement devenus trop longs.

Il est là, assis à mes côtés, dans ce salon puant la cigarette froide et l'essence de whisky... Je le trouve beau, respirant de vie, de force, et je n'ose imaginer qu'il puisse me trouver attirante. Mais ce soir je sais que si je ne profite pas de cet instant avec lui, je ne le reverrai peut être pas avant plusieurs années...Il fait chaud, lourd, mon corps est en feu... J'ai éteint la lumière et dans la moiteur de cette nuit d'été la radio diffuse un vieux slow...Je trouve encore étrange qu'au milieu de ces suffocantes et angoissantes citées dortoirs on parvienne, malgré tout, à créer un peu de romantisme. Ce soir je me fous de ce que les autres diront, mieux vaut avoir une parcelle de bonheur ne serait-ce qu'un instant, qu'une vie de merde à pleurer sur son sort. Je chie sur la morale et ses bons principes, j'exècre les sermons sectaires et autres divagations d'illuminés qui ont pourris ma vie depuis le catéchisme, en passant par Lourdes. J'emmerde le pape et ces apôtres, j'encule les hommes de religions et, si pour être heureuse, je dois vendre mon âme à leur pire ennemi, je le jure sur Satan, je me ferais putain plutôt que de vieillir aigrie et mal baisée...

J'ai tellement envie de lui que je suffoque, j'ai tellement envie de son corps que je tremble de tout mon être. Il me regarde, calme, avec ces yeux bleus, magnifiques, profonds, il se penche vers moi, je n'en peux plus... Mais dans un réflexe atroce je détourne la tête ! Je m'en mords les lèvres jusqu'au sang de lui avoir fait ça. Putain d'éducation chrétienne qui jusqu'au dernier

moment m'aura pourri la vie ! Je suis si conditionnée par des années d'interdit que ma propre volonté ne suffit plus à surmonter cette écoeurante culpabilité qu'on nous inculque dès la naissance. Il faut qu'il m'aide... Lui seul peut le faire... Je le regarde à nouveau, espérant qu'il ne soit pas froissé et, heureusement, il recommence sa tentative. Ses lèvres se posent sur les miennes... J'ai le coeur à la limite de la rupture, je l'entends battre dans mes oreilles. Mes tempes sont gonflées, mon crâne bourdonne, je sens une chaleur envahir tout mon être. Je l'embrasse et je sens sa langue s'enfoncer dans ma bouche, une langue qui s'emmêle à la mienne et c'est tellement bon, excitant, chaud, troublant, enivrant, divin... J'explose enfin ! Ces mains caressent mon corps. Il me déshabille avec une telle dextérité ! Il passe sa main dans mon jean et j'essaye encore de l'arrêter, une dernière fois, mais il recommence sans cesse, et encore, et toujours, et cette fois j'abandonne totalement le combat. Je suis enfin à lui, libérée de toute pudeur, je suis enfin une femme, je suis enfin libre...

Nous sommes nus... Son sexe dur, gros et long frotte entre mes cuisses, je suis outrageusement excitée. J'ai envie qu'il me transperce le ventre, de sentir sa queue s'enfoncer en moi... Ne faire plus qu'un ... Jouir.
Je suis trempée, j'ai envie de lui à en crever. J'ai les jambes écartées prête à être immolée sur l'hôtel de la dépravation, confiante...

J'attends avec impatience la douleur du déchirement, je sais qu'elle peut être atroce mais je la désire depuis si longtemps. Enfin il approche son énorme gland et le glisse entre mes lèvres trempées... Nous respirons tous les deux très forts et, d'un seul coup, sans brutalité mais avec fermeté, il pénètre en moi... Je sens la chair se rompre et je jouis de ma douleur. Il poignarde mon sexe et j'aime ça. Je sers les dents mais rapidement

l'excitation transforme mon calvaire en plaisir. Il est en moi, je sens sa force et son désir violent m'envahir, butter contre ma chatte. Chaque coup de reins me défonce, je m'offre encore plus à sa brutalité, m'ouvrant de plus en plus à ses assauts malsains. Il me remplit de toute sa virilité et je répands sur son membre, déformé de plaisir, le jus blanchâtre et écarlate de ma féminité...

Chapitre V

Copyrighted material

Chapitre V

Et puis un jour je lui ai parlé de sodomie... comme pour le récompenser... et pour savoir ce que pouvait être le plaisir de cette intromission forcée, douloureuse, ce plaisir tabou que tant de femmes rechignent à admettre alors que toutes la pratiquent... La sodomie, un nom obscène et tellement dérangeant que sa simple évocation provoque chez la moindre femelle expérimentée des relents de vulgarité et de dépravation qu'aucun mot ne peut transcrire à sa digne démesure. Je voulais connaître le sexe dans toute sa plénitude, dans toute sa perversité, et ma quête ne pouvait s'achever sur un simple dépucelage... Fais moi mal mon amour , et si tu m'aimes ne donnes pas de limites à l'apogée de ta perversité...Et il m'a fait mal... à m'en rendre dingue... Il a d'abord introduit un doigt dans ma fente asséchée, puis deux, puis trois, dilatant à chacun de ces mouvements un peu plus cette corolle inexplorée, offrant à ma curiosité de garce inassouvie le plaisir de succomber à une douleur extrême que seul ma perversité m'aidait à tolérer... Je souffrais de tant d'ardeur mais plus ses doigts s'enfonçaient dans mon cul et plus je sentais la cyprine gicler d'entre mes cuisses. Étrange sensation que celle de se savoir empaler comme une vulgaire poupée de chiffon et de jouir de cette humiliante posture où, le cul tendu vers les cieux, on supplie son bourreau de vous foutre plus fort...

Alors il a sorti son membre, gonflé plus que jamais, gorgé de sang à s'en faire péter les vaisseaux, et j'ai senti sa verge, plus dure que je ne l'aurais jamais cru, glisser le long de ma raie jusqu'à s'immobiliser au bord de ma rondelle déjà souillée par

ses excès...Son gland turgescent, et gonflé de désir, scrutait ma candeur avant de s'immiscer, sans autres précautions, dans le cratère boueux de ma dépravation... Et j'ai serré les fesses, autant que j'ai pu, autant que je le désirais, pour empêcher son membre de détruire mon sphincter, pour garder un semblant de virginité, pour épargner mon âme... Mais je n'étais plus de taille à lutter et mon cul déjà usé par trop de violentes inspections céda de tout son coeur à l'arrivée brutale de pareil prédateur... Je refusais son membre mais mon trou dilaté s'offrait toutes muqueuses dehors à l'effraction brutale de son chibre barbare...Et j'ai crié. tant que j'ai pu ... J'ai serré les poings et les dents à m'en faire péter la mâchoire... Mais je ne pouvais plus arrêter ce que j'avais provoqué car plus aucunes de mes suppliques n'arrivaient aux oreilles du bourreau qui me violentait... Et j'ai jouis mes frères comme aucune âme torturée ne saurait se le permettre, j'ai jouis à m'en maudire d'être si faible devant tant de souffrance, J'ai jouis comme une traînée heureuse d'être souillée... Sa verge surdéveloppée défonçait mes entrailles et enfin crucifiée je libérais ma jouissance...

Défonce à tour de bras ! Saccage plus que jamais ma virginale profondeur rectale pourvu qu'au pied du lit je supplie tous les diables d'épargner ma candeur... Mais rien n'y fait et plus je me complais à implorer sa grâce et plus le dépravé me culte et me déchire... Mon cul n'est plus qu'un plaie béante, gavée de foutre et de luxure et, brisé par le vice, je libère sur sa queue le fruit de mes entrailles... Enfin il libère en moi l'abondante démesure de son foutre païen et chacun de ses spasmes me déchirent un peu plus...Mon orgasme est total ! Et quand enfin son vît, écoeuré de violence, s'extirpe de mes viscères c'est pour livrer au monde, ronger par la morale, une trique merdeuse souillée de sang et de muqueuse que le monstre dément exhibe avec fierté...
Il est là, face à moi, la bite noircie par ma sombre démence, et

malgré cette odeur de merde qui nous enivre je l'aime plus que jamais, je l'aime à en crever.

Il m'a violé avec mon consentement , il m'a baisé au-delà mes désirs... Et c'est tout ce que je désire...

Copyrighted material

Chapitre VI

Copyrighted material

Chapitre VI

Combien de fois mes frères et soeurs le diable a t'il frappé à votre porte?
Il n'a frappé qu'une seule fois à la mienne et soyez sûrs que je lui ai ouvert tout grand les portes de mon ventre et que, noyée sous ses baisers, je lui ai loué mon âme ad vitam aeternam.

Le vice peut revêtir différentes formes mais l'ultime déviation qu'il m'est été donnée de connaître à ce jour fut de livrer mon cul au plus dur des amants... Un bourreau au visage d'ange, un disciple du marquis dépourvu de morale.

J'en demandais toujours plus et, labourée par son sexe, par tous ces orifices que la nature m'offrait de lui abandonner, j'ordonnais à ce démon, dans une fièvre délirante, de me déformer, de m'ouvrir encore plus à d'autres horizons. Ma supplique fut entendue au-delà de mes espérances et, glissant un à un ses doigts dans ma fente encore enflée et trempée de plaisir, je sentis la moindre de ses phalanges s'enfoncer dans mon con... Enfin sa main pénétrait toute entière dans ma matrice écoeurée et, dans un spasme de douleur et d'extase emmêlés, je crachais ma démence sur son bras inondé. Me voilà empalée, au sens propre du terme, et ainsi crucifiée telle une putain lascive je sens gicler de ma vulve souillée la cyprine écarlate d'une innommable extase. Je suis dépucelée à nouveau et, par cette déchirure, je ressens la jouissance de celle qui non pour but que de fouler leur corps, pourvu qu'il leur accorde un plaisir sans égale. il cogne avec son poing le fond de mes entrailles, à m'en faire mourir, à m'en faire vomir. Entre larmes et délires l'apogée de ma folie n'a

plus de limites. Je suis fouillée, je suis bafouée dans ma chair de femme, mais rien ne peut plus m'empêcher d'hurler mon bonheur... Je perds la raison... Je deviens folle ! Et quand il arrache son poing de mon ventre gavé ce ne sont plus d'innocentes lèvres de frêle pucelle qui s'offrent à son regard de plus en plus fiévreux, mais le spectacle délirant d'une chatte éclatée, dilatée, déformée comme une bouche torturée, cratère béant de ma nouvelle féminité, dégueulant de foutre et d'humiliation, de pertes incontrôlées, palpitant toutes muqueuses embrasées, de s'être fait fourrée comme la dernière des chiennes que l'enfer ai jamais enfanté...

Je suis encore à ma honte...à ma jouissance... Je crois avoir atteint les limites de mon corps mais je suis loin du compte... Profitant de ma fragilité et de mon abandon, le cul tendu vers les cieux, il entreprend de faire subir aux plus étroits de mes orifices un sort encore plus dure que celui de mon sexe.

Je transpire... D'atroces sueurs froides viennent glisser le long de mon cou, sur mes tempes, sous mes aisselles. Elles me glacent le sang... Chacun des doigts qui vient forcer ma corolle me fait grimacer, trembler de tout mon être... Je sers les dents, la douleur est insupportable mais il faut que je sache ! Mes jambes vibrent à leur tour, flagellent, je ne sais plus si je respire fort ou plus du tout, mes reins palpitent, mon cul se serre mais rien n'y fait. Le porc continue d'oeuvrer et sa main s'enfonce inexorablement dans le cratère boueux de mon tendre fondement. Centimètre par centimètre, sans faiblir, il violente mes entrailles et je ne suis plus capable de mettre un terme à cette aberration... Ce n'est plus supportable, je sens l'énormité de son poing forcer les dernières limites de mon sphincter, je souffre à en perdre la raison... Mais c'est tellement bon... J'ai l'impression de courir à ma perte, que cette fois c'en est fini de

ma vie, qu'il va me déchirer en deux et que je vais crever d'amour, perforer par son avant bras...

Et puis soudain tout lâche. Mon cul explose sous les assauts répétés et son membre crispé plonge en moi. L'extase est totale, la souffrance fait place à un soulagement sans égal, je jouis comme une traînée, je mouille comme la dernière des salopes. Il a atteint les limites de mes entrailles, je sens ses doigts s'agiter dans mes viscères, fouiller les profondeurs de mon âmes...Il pourrait me l'arracher, il peut la toucher... Et Je ne peux plus rien faire, et je ne veux plus rien faire... D'ailleurs que pourrais-je tenter? Je suis là, dans un lit, écartelée, la moitié d'un bras enfouie dans mon cul comme un pantin sans vie. Et je prends mon pied mes frères, et je jouis mes soeurs, comme je souhaite de jouir même au pire de mes ennemis. L'intolérable va et viens commence... Il a fermé son poing et je sens des larmes me monter aux yeux, nullement de douleur... Ce ne sont rien d'autre que de coupables perles de honte qui viennent intensifier la crapuleuse extase que le monstre barbare inflige, sans compassion, à mon gouffre vaincu. Le rythme s'intensifie, il me frappe de l'intérieur et je ne suis plus rien. Je n'en peux plus ! J'ai mal mais je ne saurais l'arrêter...

Enfin il commence à s'extirper de mon corps meurtri et c'est là, alors que je croyais avoir déjà subi les pires outrages qu'un nouvelle bouffée de chaleur m'envahit. Le poing rageur de mon amant ressort lentement, très lentement du plus malsain des orifices. C'est à un véritable accouchement rectal que je me livre, infligeant à l'orifice supplicié la plus extrême des contraintes... Un hurlement sourd échappe à mes prétentions et, tandis que je m'effondre dans des draps pollués de luxure, il exhibe devant moi l'objet de ma pénitence, couvert du fruits merdeux et sanguinolent de mes intestins défoncés... Je ne suis

plus qu'un gouffre béant de dépravation et, pendant qu'il glisse à mon oreille les plus délicieuses insanités, je m'endors enivrée des plus abominables senteurs...

Chapitre VII

Copyrighted material

Chapitre VII

J'essayais tous avec lui, sans relâche, jours et nuits... Les godes devenaient de plus en plus gros, de plus en plus durs... Les fists, jusque dans les profondeurs les plus exécrables de nos intimités, arrachaient à nos âmes torturées les plus malsaines jouissances. Aucun tabous n'avaient de valeurs à nos yeux, on explorait tous, absolument tout...

Et puis un jour, dans une confidence des plus terribles, il glissa à mon oreille que, quelque soit l'intensité de nos rapports, viendrait forcément le jour où, repu de ma fraîcheur, il finirait par allez voir ailleurs. Il finirait, poussé par son instinct, par déchirer d'autre femmes... Je n'avais aucun doute sur la sincérité de son amour, mais cette révélation me fît tressaillir de tout mon être... Comment pouvait on aimer quelqu'un tout en rêvant à d'autres corps, à d'autres sexes humides, à d'autres odeurs...

Un long silence, les neurones s'entrechoquent, mon crâne bourdonne... Un étrange sentiment de haine et de curiosité vient marteler mes tempes. Suis- je tout à fait normal, alors que je devrais lui en vouloir, de déjà visualiser le corps d'autres hommes s'oubliant entre mes cuisses, de l'imaginer le visage enfouie entre les lèvres martyrisées d'autres garces, la verge rougie par d'autres exactions... Le vice coule dans mes veines, la rage déchire mon ventre et j'ai envie d'hurler... Mais je me tais... Je sais déjà au plus profond de moi même qu'il a raison. Combien de couple ai-je vu se déchirer par trop d'hypocrisie, se tromper sans relâche, honteusement, n'osant jamais s'avouer la faiblesse de leurs chairs trop humaines... On ne peux lutter

contre sa nature et moi-même, élevée dans la rigidité débilitante d'une éducation religieuse, je ne suis rien fasse à la force bestiale de cette luxure qui surpasse de loin celle de tous les dieux, de tous les diables... Je m'imagine dans un pavillon de banlieue crasseux, torchant des chiards décérébrés au milieu de trois chiens, implorant durant quarante ans, entre deux lessives, que le connard que j'ai épousé daigne bien me besogner entre deux bières... J'ai envie de dégueuler! Il a raison... Je n'ai qu'une vie et elle est bien trop courte pour la gâcher à se gaver d'antidépresseurs, coincée entre un boulot de merde et une famille dégénérée engoncée dans sa médiocrité.

C'est si merveilleux de trouver quelqu'un qui partage les mêmes rêves, les mêmes ambitions... Ce serait trop con de tout foutre en l'air maintenant, pour quelques bouts de chairs qui ne serviront, finalement, qu'à rassasier,
momentanément des appétits sans fin. D'ailleurs moi aussi j'ai faim! Et sa sincérité déconcertante me force à me l'avouer, à admettre enfin que, quoi qu'il en soit, il est temps pour moi d'accepter ma dépravation et d'être enfin celle que j'ai toujours rêvé d'être... Une femme ouverte à tous les délices et à toutes les déviances pourvu que le frisson fasse vibrer mes entrailles.

Chapitre VIII

Copyrighted material

Chapitre VIII

Et puis un jour nous l'avons fait... Sans y réfléchir, sans en parler vraiment. C'était juste le bon moment, là, maintenant... Nous nous sommes rendus dans l'une des boites de cul autrefois des plus fréquentées de la capitale. Nous sommes arrivés à l'ouverture, les premiers. Seuls dans cette petite cave parisienne un peu humide, un peu kitsch...

Il fait chaud, très chaud, je suis mal à l'aise mais la curiosité est trop forte... Heureusement la patronne est très douce... Et puis la serveuse, asiatique, d'une quarantaine d'année, courte sur patte et un peu forte est terriblement sexy... Je la trouve très belle. La musique monte doucement et semble attirer le monde qui, au fur et à mesure que les décibels s'élèvent, arrivent de plus en plus nombreux. L'alcool aidant je commence à me libérer de mes angoisses, de mes inhibitions. Le contact est facile. Les gens dansent, rient, s'amusent... Beaucoup semblent déjà se connaître... Subrepticement une sorte d'opéra décadent se met en place, la piste de danse est bondée, les corps enivrés s'agitent, se frôlent, se heurtent et dans ce mélange obsédant de musiques abrutissantes, de lumières déjantées, les odeurs de sueur et d'alcool commencent à embraser mes sens...

Enfin je me jette dans cette fournaise obscène et laisse aller mon corps sur les rythmes barbares. Très vite des hommes m'encerclent, me touchent. Je joue avec eux, je glisse de l'un à l'autre, je sens leurs désirs, leurs plus violents instincts s'éveiller à la vue de mes ondulations lascives. C'est à cet instant, perdue au milieu d'une meute effrayante de mâles prêts à tout pour me

foutre, pour me souiller, que j'ai pris conscience pour la première fois de mon pouvoir de femme... Ils me désirent tous et je suis totalement libre, pour la première fois de ma vie. Je les allume à ma guise, je joue avec leurs pulsions, je vois chacune de leurs pensées se dessiner sur leur face déformée de frustrations. Je regarde ces prédateurs rivaliser entres eux, se juger, se provoquer du regard, tenter d'être les meilleurs, les plus beaux, les plus sexes, pourvu qu'ils obtiennent mes faveurs. La pute n'est pas toujours du côté qu'on croit... Quelle enivrante sensation que celle de pouvoir choisir, telle une impératrice dépravée, lesquels de ces jouets auront le privilège de me sauter.

Mais si la chair est faible, celle de la femme l'est tout autant que celle de l'homme... Mon sexe est trempé, j'ai envie d'être baisée...Il est temps de faire mon choix. L'alcool a brouillé mes sens je ne sais plus ce que je fais, ce que je veux, ce que je suis... Nous avons changé de lieux pour une autre boîte, encore plus sombre, encore plus glauque. Je suis à genoux devant une banquette, la tête penchée sur le sexe dressé de mon mari, la bouche rivée à son gland pour ne pas le perdre, pour garder le contact avec lui. Ma jupe est relevée et je sens des ombres s'agiter derrière mon cul. Des mains s'y agrippent, des mains inconnues, des langues fouillent mon intimité, des doigts pénètrent mon corps. Enfin une queue s'introduit en moi et me besogne brutalement, nerveusement, comme si j'allais m'enfuir, et répand sa semence dans un crie étranglée... Mais déjà un autre prend sa place. Sa queue est plus grosse, plus dure, et il cogne plus profond dans mon ventre inondé. Je commence à jouir d'être ainsi malmenée, défoncée à la chaîne par des gens que je ne connais même pas. Et plus ils me défoncent et plus je suce ardemment le vît turgescent de celui qui m'offre en pâture à ces porcs affamés, plus j'avale dans ma fièvre la démesure veineuse de mon tendre cousin.

Je ne sais combien de personnes m'ont foutu ce soir là, ni combien de temps cela a duré mais, à mon grand étonnement, je n'en ai éprouvé aucune honte, aucun regret. Je n'ai gardé de cette nuit que de merveilleux souvenirs d'une lubricité sans égale, d'une liberté absolue. Je sais à présent avec certitude que c'est à partir de là que j'ai déterminé la réalité de mes désirs et la futilité de les réprimer. J'avais compris que si je voulais quelque chose il me suffisait de le prendre, de le saisir à pleine bouche, et que je n'avais que faire de tout ces discours, de toutes ces fadaises que l'on m'avait inculqué de force tout au long de mon enfance. Et ni la morale, ni le Sida, ni aucune autre déraison de l'esprit ou de la science ne viendront jamais à bout de mes envies, de mes plus bas instincts. J'ai décidé de vivre pour Jouir, plutôt que de jouir d'une vie sans saveur que j'ai osé refuser, que j'ai osé défier.

Copyrighted material

Chapitre IX

Copyrighted material

Chapitre IX

Le soleil parfois s'amuse de nos malheurs et je me souviens que ce jour là, caché derrière la brume, il souriait doucement de peur de me froisser. L'air était frais et sec, mais les premiers rayons de chaleur traversaient péniblement le voile de pollution grisâtre qui donne à la capitale son côté si sexy. Le visage enfumée des putains de Lautrec fumant une cigarette avant leur dernière passe. J'aime cette sensation de fin de vie, ce petit temps de flottement entre le jour et la nuit où à la sortie des boîtes, vers St Germain-des-Prés, le Marais, ou Pigalle on s'attend toujours à entendre, dans l'attente du premier métro, quelques notes de saxo ou de trompette, quelques airs nostalgiques, dernières notes de swing... Tandis que dans les derniers recoins de pénombre, ultime mélancolie, s'évanouissent les rires de Boris et de Miles, fantômes désabusés d'une époque qui s'achève...

C'est un de ces matin là, alors que nous nous marchions dans Paris à la recherche de nouveaux repères, de ceux qui sont nécessaires pour survivre le jour, Cyrille me fit remarquer que bien souvent mon regard venait à se perdre sur les fesses, sur les seins, ou bien encore sur les rondeurs et autres formes des plus avantageuses, de telles ou telles créatures du même sexe que moi. Il avait remarqué, depuis bien longtemps, que je regardais les femmes avec bien plus d'attention que la plupart des hommes. Je répondis, dans un étrange et inexplicable mélange de culpabilité et de honte, que je faisais toujours ça et que, pour moi, cela n'avait rien d'anormal...
Les quelques mots qu'il prononça ensuite, doucement, au creux de mon oreille, changèrent définitivement le cours de ma vie...

Je ne pensais pas qu'une simple remise en cause, que l'énoncé d'une simple évidence avait le pouvoir à ce point d'infléchir le cours d'une existence.

"Regarde qui sont tes amies et tu sauras qui tu es..." Rien de plus.

Je crois bien qu'à cet instant précis toute ma vie à défilé devant moi, comme si j'allais mourir, comme si l'on venait de me condamner pour la première fois à me regarder en face. Et puis soudain ce fut la révélation. Des multitudes de souvenirs enfouis depuis mon enfance, cachés dans ma mémoire pour me protéger du mal, pour me protéger de cette peur qu'on inculque aux enfants de faire le mal, des instants de bonheur et de chagrin, de désir et de passions bridés, emprisonnés dans les méandres d'un cerveau trop longtemps formaté par le sectarisme, par la haine et l'ignorance, devenu contre son gré la geôle de mes propres désirs, toutes ces informations qui auraient dû me construire, mais que j'avais nié de toutes mes forces, déferlaient à présent comme un torrent sur ma cervelle, la malmenant, la lavant de ces inhibitions, la pressant d'admettre l'évidence... L'ultime verrou venait enfin de s'ouvrir et la chaste camisole psychique, dans laquelle ma mère m'avait séquestrée toutes ces années, s'effilochait brusquement pour m'offrir enfin cette liberté trop longtemps méprisée... Je suis Lesbienne... Je suis une homosexuelle, une gouine, une de ces pédales que l'ont n'ose regarder dans les yeux mais qui pourtant suscite tant d'interrogation. Je suis la pire ennemie de ces religions que j'exècre et je ne le savais même pas... Par la faute de leur éducation rétrograde, inculquée de force dans mon esprit d'enfant j'avais refusé d'admettre la vérité pendant toute ces années, rejetant ce qui aujourd'hui fait de moi une femme épanouie, ma véritable sexualité. Mon droit le plus inaliénable à

poser ma langue sur les orifices les plus fiévreux, les plus mielleux, pour jouir d'un plaisir contre nature sans égal dont aucun être, fût il "divin", ne saurait me priver.

Petit à petit j'ai repris pied, le choc s'est estompé et, encore engluée et tremblante dans le placenta de ma résurrection saphique, j'ai commencé à remettre de l'ordre dans mes idées. Les visages de mes meilleures amies ont défilé lentement dans ma tête, toutes plus belles les unes que les autres, toutes plus différentes les unes des autres... Jannie, Pamela, Nelly, Lise, Gwen, Leïla, Sylvie... Toujours des noms de femmes, toujours des corps de femmes... Je n'avais jamais réalisé combien mon attirance pour elles était évidente. Je réalisais aussi que jamais je ne m'étais rapprochée de ces jeunes filles par mimétisme, ou par affinité. Pas une d'entre elles ne me ressemblait, ne partageait les même centre d'intérêt, les même goûts. J'y ai souvent pensé depuis et c'est vrai que, depuis mes plus jeunes années, je crois même la maternelle (trois ans !!!) j'ai toujours choisi mes compagnes de jeu en fonction de leur physique. Je me disais intérieurement : " Où est la plus jolie !?" Je voulais que la plus belle devienne mon amie ! Et automatiquement, sans savoir comment, elle le devenait... même si on avait totalement rien avoir. Souvent les autres autour de nous s'interrogeaient sur la véritable nature d'une telle amitié. Vous connaissez la "gentillesse" des enfants... Nul besoin de s'étendre sur la cruauté dont le singe humain est capable à l'égard de ces semblables quand sa vie n'est pas encore régie par un être supérieur.

J'ai reçu par ma mère une éducation religieuse stricte, avec une lecture intégriste et fanatique de leurs "saintes écritures", de leurs "puantes écritures". Je fus baptisée et obligée de faire ma communion et autres rites douteux pour ne pas subir les foudres de ma famille. Chacun de mes faits et gestes étaient observés,

étudiés, scrutés... Pour me garder du malin, pour tenter d'éradiquer le fléau ! Je me souviens de ces bonnes soeur pleine de mansuétude qui, à mon école privée catholique, trouvant bizarre que je sois si constamment entourée de camarades du même sexe faible, s'étonnaient que je ne fréquente pas plus de garçons, alors que je n'avais que neuf ans. Elles n'eurent alors de cesse que de me surveiller, tout au long de ces années, tout au long de ce début d'adolescence, guettant le moment libérateur où, enfin rassurées, elles me surprendraient dans les bras d'un garçon échangeant ce baiser salvateur, la preuve de ma "normalité". Mais rien !!!

Alors pour mon bien-être, au environ de mes onze ans, elles estimèrent qu'il était temps d'en parler aux parents de ma meilleure amie... comme ça... au cas où...et avant que le pire n'arrive, on ne sait jamais...

Il ne s'était pourtant jamais rien passé mais "elles" savaient, "elles" sentaient le mal venir, et il fallait arracher ce mal, Le Mal, par la racine avant qu'il ne se propage. Imaginez l'humiliation pour un enfant : moi face à cette mère croyante, déjà persuadée que la petite garce qu'elle accueille depuis tant d'années n'est qu'une petite putain, une vipère prête à corrompre son innocente petite fille, à faire d'elle un démon dépravé. Imaginez cette mère me demandant brutalement d'une voix glaciale, étranglée de haine et d'horreur, si je suis lesbienne.
La question... Cette étrange question que je n'ai cessé de me répéter depuis ce jour, durant des années, durant toute une vie... De toute façon, que je le sois ou non, je fus obligée ce jour là de répondre avec aplomb par la négation, pour ne pas subir les foudres d'une mère malade, pour échapper à la fureur d'une meute de nonnes toute aussi gouines et, surtout, par peur de ne plus jamais revoir mon amie... La réponse était peut être déjà

là... C'est ainsi que j'ai du vivre la peur au ventre, ma sexualité refoulée, avec toujours cette angoisse qu'on vienne à douter de mon hétérosexualité... J'ignorais à ce moment là quelles étaient mes attirances... J'ignorais également que celles de mon amie étaient identiques... j'ignorais encore que quelques années plus tard je goutterai la douceur de ces lèvres, la moiteur de son sexe, l'amertume de nos larmes... Les religieuses avaient finalement raison. Elles avaient découvert avant moi la véritable orientation de mes sentiments mais ce n'étaient pas à elles de me le révéler, encore moins de tenter de m'en détourner, et certainement pas d'une manière aussi brutale, dénonçant publiquement ma sexualité, comme une peste, en me culpabilisant, en m'humiliant. J'avais tellement honte d'être lesbienne que durant des années je me suis persuadée que j'étais hétéro et que l'homosexualité était une déviance. J'ai ainsi tenté de sortir avec des garçons, vainement, médiocrement, avec écoeurement. J'ai vécu pendant des années refoulée, coincée, mal dans ma peau, avec l'impossibilité de parler avec qui que ce soit des mes pulsions, de mes envies... Seule.

Un nouveau saut dans le temps, de nouveaux souvenirs plus récents, plus frais, plus charnels... Je suis devenue une adolescente un peu ronde, complexée, mais j'admets enfin ne pas être attirée par les garçons de mon âge... Tout en réfutant obstinément un amour pour ces femmes que je trouve pourtant si belles. Difficile de voir la vérité quand, enfant, on vous à crever les yeux au nom de l'éternel...C'est là que j'ai commencé à vivre dans la peur. Je savais, selon la "bible", que c'était le pire des péchés que d'être attiré par quelqu'un du même sexe et je craignais les réactions autour de moi. J'essayais de le cacher, du mieux que je le puisse... mais les gens finissent toujours pas vous démasquer, par vous détester.

J'ai quinze ans... Me voilà dans le lit des parents de Lise, nous dormons toutes les deux. Nous sommes seules car ils sont sortis pour la soirée. Il doit être près de minuit et l'obscurité est totale... Je sens alors une très agréable sensation de caresse... Je suis détendue. Je sens une main douce et fiévreuse parcourir ma nuque, glisser le long de mon dos, lentement, très lentement. Le haut de mon dos... Le milieu... Puis le bas, enfin le bas...et ça recommence sans cesse mais doucement, délicatement, toujours plus tendrement. Je me délecte de ces caresses si sensuelles quand soudain je réalise que je ne suis pas en train de rêver, que ce n'est pas mon imagination qui me joue des tours et que ces caresses, si agréables soient elles doivent forcément m'être infligées par quelqu'un ! Je comprends que je suis dans le lit de mon amie et que c'est elle qui me touche, qui me procure ce plaisir interdit, presque incestueux. Je rougis, une honte irrépressible m'envahit et je panique. A ma façon de bouger elle a forcément compris que je ne dors plus, le doute n'existe plus, la faute est consommée. Je me retourne enfin et lache lamentablement d'un ton sec et cassant, qui claque dans l'obscurité comme la plus terrible des gifles : "Lise, je crois que tu me prends pour ton copain, arrête de me caresser !" Je regretterais toujours d'avoir dit une telle chose, d'avoir brisé aussi brutalement ce premier pas qu'elle faisait vers moi, d'avoir laissé passer une telle chance de partager avec elle un moment de bonheur absolu.

Si seulement j'avais été plus libérée, moins coincée, je lui aurais offert tous ce plaisir que je sais si bien procurer avec ma langue, avec mes doigts, avec mes poings...

Je ne savais pas encore à ce moment là que la vie me permettrait de réparer cette erreur...

Là, sur ce pont de Paris, entre Chatelet et Cité, je venais d'accepter blottie dans les bras de mon homme, du seul homme de ma vie, une nouvelle voie à explorer, une nouvelle vie à assumer. J'allais devoir apprendre à voler de mes propres ailes et à accepter, seule face à mon destin, toutes les conséquences d'une sexualité totale et sans limite.

Copyrighted material

Chapitre X

Copyrighted material

Chapitre X

On ne sait jamais quand la vie va vous mettre face à votre destin... Parfois le choc est brutal, cynique, difficilement supportable... Mais parfois les choses sont plus douces, plus légères, voire sensuelles... Et ce soir là, mes frères et soeurs, c'est avec le diable que j'ai flirté pour mieux me délecter de sa féminité.

Une soirée comme les autre, parmi tant d'autres... La routine des nuits parisiennes de cette fin de siècle, de cette fin de millénaire. Un club libertin, chez Denise...Je danse, enivrée par quelques coupes de champagne, je suis bien, détendue, et j'ai soif de vie, faim de sexe... Je me déhanche sur la piste, langoureusement, vicieusement, me frottant contre les corps odorants, ondulant tel un prédateur sexuel à la recherche de sa proie, à la recherche de cette nourriture des sens qui seule apaise ma souffrance...

C'est là, à cet instant précis, qu'une femme s'est approchée de moi...

Elle me colle et nous dansons en nous frottant l'une contre l'autre. Je la regarde mais j'ai du mal à fixé son regard, je suis un peu gênée, intimidée. Je suis en feu et je sens une excitation encore inconnue s'emparer de moi. Une moiteur incontrôlable commence à souiller mon entrecuisse. j'ai atrocement chaud et des plaques rouges sur mon visage, sur mon cou, trahissent ma faiblesse. Nous sommes de plus en plus proches et je sens le haut de sa cuisse butter violemment contre mon sexe à chacun de nos déhanchés. Elle est plus petite que moi, bien plus frêle je pourrais la briser sans effort et pourtant j'ai l'impression d'être

minuscule à coté d'elle... Elle est si sûre d'elle... et tellement belle ! Nous sommes à présent si proches que je peux sentir sa respiration, ses halètements. Je respire son haleine chaude et alcoolisée, J'ai envie de dévorer sa bouche, d'avaler sa langue, de la violer. J'ose enfin poser mes lèvres sur les siennes. C'est tellement différent des lèvres d'un homme, c'est si doux, si tendre, je ne sens pas la barbe me piquer et sa bouche est plus fine. J'enfonce ma langue doucement, profondément. Je la pénètre par la bouche, je m'enfonce dans sa gorge et je trouve cela véritablement divin ! Mes mains caressent ses seins, ses hanches. Mon dieu quelle bonheur ! J'ai attendu cela si longtemps, j'en ai tellement rêvé. Je la pétrie de toute mes forces comme si je voulais lui arracher un sein, pour le garder avec moi. Ces pointes sont petites et dures et je les sens saillir au travers de sa robe à chacune de mes pressions. J'aimerais que tout ça ne s'arrête jamais... Jamais... Mais tout à une fin et la nuit approchant de son terme elle repartait de son côté, avec son homme. Je ne savais pas qu'on pouvait ressentir une telle frustration, un tel manque. Je ne l'ai jamais revu mais je lui dis encore merci. Merci d'avoir été, sans même le savoir, la première femme de ma vie...

Chapitre XI

Copyrighted material

Chapitre XI

Je ne pouvais demeurer ainsi. Continuer de vivre sans même connaître le goût d'une femme dans toute sa plénitude, dans toute son imperfection, dans sa si passionnante faiblesse.
Une annonce dans un journal gratuit, un coup de fil et voilà mon avenir qui bascule à nouveau dans une nouvelle direction.

Je suis sur mon premier tournage. Des acteurs qui se cachent derrière un masque pour faire des films pornos. Je les trouve lâches, ringards. Mais je n'en ai que faire car je viens de faire la connaissance de l'actrice avec qui je vais jouer. Elle s'appelle Tiffany. C'est une belle brune, athlétique, les cheveux coupés au carré. J'aime son style un peu gothique. Elle est tatouée et percée et, étrangement, toute ces choses qui habituellement me font horreur je les trouve, chez elle, extrêmement excitantes. Elle me fait penser à un mélange de deux amies d'enfance. L' une que j'ai connue quand j'avais trois ans, Jannie petite brune à la peau blanche et aux yeux noisettes et l'autre quand j'avais dix-sept ans, Gwen une blonde aux yeux bleus, de taille moyenne, nageuse, dont la seule vue de son corps musclé, presque viril, provoquait en moi les soubresauts les plus indécents. Tiffany était ce genre de fille si atrocement désirable à mes yeux que toute la haine du monde et toutes les pires bassesses, dont une femme peut-être capable à l'égard d'une autre, n'auraient pu m'empêcher de lui faire l'amour. Ces Jambes sont courtes, ces mollets sont ronds et puissants, son cul est large et ferme. Ce genre de gros cul que l'on rêve de maltraiter avant de l'honorer. Sa peau est blanche, laiteuse, épaisse. Ces seins sont petits et haut perchés, je me demande comment on peut ainsi défier les

lois de la gravité, et ces mamelons sont gros et gonflés, presque juteux... Enfin ses épaules sont larges, fortes, ses bras sont gras et puissants et sa cambrure est un appel à la luxure, aux pires débauches. Je me damnerais pour l'avoir... Je vais l'avoir...

Je la regarde... Distante, professionnelle comme on dit, fumant clope sur clope et se préparant pour sa scène avec moi...et les autres taches masqués. J'ai peur... J'ai attendu ce moment toute ma vie et, maintenant que je suis à quelques minutes de coucher avec une femme, je m'aperçois que je ne sais pas comment faire. J'ai bien vu des films mais la pratique c'est quand même mieux que la théorie. Finalement je n'ai qu'à faire comme Cyrille fait avec moi et, vu que j'adore ça, elle va sûrement aimer. Je suis prête, habillée, maquillée et j'essaye de cacher ma nervosité. Non pas que j'ai peur de tourner un film de cul mais, et pour la première fois, je vais lécher une femme...et il fallait que ça m'arrive sur un tournage !

Un dernier détail obsède mon esprit, et pas des moindres. J'ai tellement entendu de blague sur la mauvaise odeur que peux dégager le sexe de certaines femmes, les comparaisons plus ou moins douteuses avec différents fruits de mer avariés, que je ne pense qu'à ça ! Et si ça pue qu'est ce que je fais?

Trop tard ! J'entends le fameux "action" et je me lance. Je me colle rapidement à elle, pour sentir sa peau. Je caresse sa nuque, je m'empare de ses seins, j'enfonce mes doigts dans la chair de ses bras, de ses cuisses. Je l'embrasse. Ma bouche coure le long de son corps, gouttant sa peau, suçant ses mamelons roses, mordillant ses pointes tendres, et je descends lentement entre ses deux globes mammaires, anxieusement, ma langue glissant vers son nombril, en direction de son ventre...de son bas ventre. J'y suis presque... J'écarte ces lèvres... Elle sont roses, presque rouges, enflées et dilatées, distendues par toutes les queues qui ont dû si souvent l'éventrer. Je trouve sa chatte magnifique. Ma

langue se dirige tout naturellement vers sa fente, je sens enfin cette fameuse odeur, forte, enivrante, une odeur de femme. Mais elle n'est pas écoeurante, bien au contraire. Le contact de ma langue sur son clito est tout à fait exquis. J'accélère mes coups de langue, j'enfonce un doigt dans son ventre, puis deux, puis trois. Je suis soulagée intérieurement que ce soit aussi bon. Je sens la moiteur brûlante de ses muqueuses cracher tout son foutre sur mes phalanges crispés de plaisir. Le jus dégueule de sa fente endolorie et je me délecte de cette cyprine blanchâtre qui m'apporte la vie. J'ai de nouveaux des rougeurs sur le corps, mon excitation est visible au grand jour. Maintenant c'est à son tour de me lécher, de me baiser, de boire à ma source. Je prends un pied indéfinissable, mon extase est absolue. Les hommes autour de nous s'activent et s'agitent, plantant à tour de rôle leur bite dans le cul de l'une ou l'autre... Mais ils n'existent pas... Je me fous carrément de leur existence. Ils ne sont là que pour me servir de gode humain, que pour satisfaire mon plaisir.

Copyrighted material

Chapitre XII

Copyrighted material

Chapitre XII

Je venais donc de glisser dans la pornographie, comme ça, l'air de rien... Avec une aisance et une facilité qui me déconcertaient moi-même. Comment moi, Céline Bara, si longtemps incapable de porter une simple jupe, d'exhiber la naissance d'un sein dans le plus insignifiant des décolletés, moi qui avait enduré les pires maux à l'idée d'être nu devant mon propre mari, face à mes propres amies. Comment moi, la plus traumatisée des lesbiennes, complexée depuis temps d'années par des formes à mes yeux toujours trop pulpeuses, toujours trop grosses, toujours trop grasses, crucifiée sur la croix des principes les plus abominables, perpétuellement sacrifiée sur l'hôtel de la virginité, comment avais-je pu me métamorphoser, au point de me prostituer devant une caméra, pour offrir à ce monde l'éclatant sourire victorieux d'une jeune femme épanouie, fière de ces perversions et de sa déchéance, dégueulant sa dépravation au visage rubicond de la grande morale internationale, horrifiée de tant de lubricité.

En fait la réponse était des plus simples... Je n'avais pas changé... J'étais née ainsi ! Fruit de la bêtise et de la haine de l'humanité j'avais grandi sur la pourriture de notre société, sur le purin de ses délires, et malgré toute la merde dont on me nourrissait à longueur de journée à l'église, ou à l'école, pour faire de moi l'idéale obèse cathodique d'un monde aveugle qui ne sait plus que prier, je vomissais cet indigeste savoir, cette éducation avariée, pour me gaver en cachette d'un savoir interdit, d'une culture en sursis. Je dévorais les livres, de Vian au divin marquis, j'admirais les courbes voluptueuses des naïades

de marbre qui livraient leur nudité au regard pernicieux d'une diane athlétique. Je scrutais les étoiles en quête d'un nouvel univers, d'une nouvelle vie, d'un nouvel espoir. Les planètes n'avaient plus de secret et la science m'apportait enfin les réponses que je désirais tant. Chacune des pages que je tournais m'éloignait un peu plus de ce mysticisme bovin dont on nourrit la populace pour la garder de ses chimères. Anorexique du bien pensant, j'étais devenu une boulimique de la remise en cause, de la provocation et du progrès. Le sexe m'attirait sous toutes ces formes... Je rêvais d'en comprendre les mécanismes les plus subtiles, d'en maîtriser les plaisirs pour en jouir moi-même, pour en faire jouir les autres. Je brûlais de m'y essayer tout en m'appliquant à mémoriser le moindre des subterfuges que la science a donné aux femmes pour ne pas se faire engrosser, sans oublier le plus naturel et le plus sur de tous, la sodomie. Je regardais en cachette, avec mes amies, des DVD érotiques où les étreintes féminines nous plongeaient dans d'inavouables émois. Puis ce furent enfin les pornos... Enfin j'allais contempler en action l'objet tant décrié, le membre ignominieux objet de toutes les tentations, le véritable symbole du Mâle dans toutes sa splendeur! Une horreur tellement cachée que sa simple évocation fait mouiller ou vomir la plus endurcie des gouines : Le sexe masculin. Je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois, j'ai vu cette énorme veine turgescente se dresser dans toute sa vulgarité avant de s'enfoncer brutalement dans la vulve déformée d'une pauvre femme qui, à mon étonnement, s'étranglait de plaisir. Quel choc! Quelle frayeur d'imaginer qu'un jour pareil démesure tenterait de s'introduire en moi, tenterait de m'empaler. Je comprenais mieux le sens du mot "déchirure" employés par les femmes évoquant leur dépucelage. Je regardais l'étroitesse de ma fente d'adolescente, sa fragilité, et j'imaginais les dégâts les plus irréparables que provoquerait une intromission de ce genre dans mon ventre encore intact. Mais,

malgré la frayeur et la laideur de ce gourdin veineux et agressif, malgré mon aversion pour la gent masculine, l'idée de goûter un jour a cet instrument du mal et du vice me rongeait de toute part et je rêvais du jour prochain où, enfin libérée de mes chaînes et de mes ridicules inhibitions, je me jetterais sur toutes les queues pour y aspirer, à mon tour, le foutre épais dont une inconnue, apparemment épanouie, se délectait sur l'écran de mon téléviseur... J'enviais son sort.

Après mon premier tournage les choses s'enchaînèrent très rapidement, sans effort. Le bouche à oreille est très efficace dans le milieu du porno et c'est même quasiment le seul véritable moyen de caster les filles. Une actrice nouvelle arrive sur un tournage et aussitôt les autres productions sont mises au courant. Et comme les acteurs font également circuler les numéros il suffit d'attendre chez soi et, au pire, de relancer par quelques coups de téléphone pour avoir aisément deux, trois, voir quatre tournages par semaine. Au rythme de 1500 à 2000 francs la scène la vie devient rapidement bien plus agréable et plus aisée que dans la plupart des métiers merdiques que l'on offre à n'importe quelles jeunes femmes de 20 ans. Pour la première fois de ma vie j'avais un peu d'argent ! Je ne vivais pas comme une reine mais je ne n'avais plus à me priver. Ce que je désirais je pouvais me l'offrir... Et tout ça pour quelques heures de travail par mois. Un travail où l'on est payé pour coucher avec de belles femmes et avec des hommes généralement au-dessus de la moyenne... Qui plus est le plus souvent dotés de membres bien massifs qu'ils savent, en plus, maîtriser bien mieux que la plupart des sous-hommes qui peuplent notre chère patrie. Le tout saupoudré de ce nuage de féerie sexuelle qui fait que, dans les premières temps, soirées arrosées et orgies font partie de votre quotidien. Les culs les plus gras et les plus tendres, les chattes les plus juteuses et les membres les plus enflés défilaient

à tour de rôles, parfois même en même temps, dans ma bouche et sur la queue de Cyrille. Le foutre coulaient à flots et les cons les plus inaccessibles s'ouvraient devant nous. Nos propres amies devenaient plus dociles à l'idée de côtoyer une pornostar et nombre d'entre-elles, mère de famille respectable, épouse irréprochable, jetaient leur alliance dans les toilettes de l'abstinence pour s'inviter à nos soirées, dans l'anonymat de nos nuits barbares, pour se faire éventrer par les plus fines lames de la capitale. Je goûtais ainsi à des fentes toujours plus douces, plus mielleuses comme celle de Patricia qui, affranchie le temps d'une nuit de sa misérable existence de pondeuse s'offraient de toute sa crasse, de toute sa grâce, aux moins attentionnés des amants... Et à la plus improbable des maîtresses. Farouchement opposée à toute relation contre nature la garce, déjà bien estropiée par mes valeureux comparses, s'ouvrait véritablement à moi comme une huître, abandonnant sous mes yeux le moindre de ses principes, livrant à ma discrétion le plus énorme et ferme des culs qu'il m'ait été donné de contempler. Je glissais aussitôt ma langue entre les deux bourrelets de chair tendre qui cernaient l'entrée de la juteuse matrice pour, excitant les palpitantes membranes de la gourmande, peu coutumière de ce genre de délices, en activer la production de foutre. Je récoltais enfin entre ses cuisses potelées le résultat de sa satisfaction et lapais, avec délectation, les succulentes sécrétions qui perlaient de son ventre.

De jeunes hommes, de dix-sept à vingt ans, s'offraient à notre bisexualité dans le seul but de s'initier au plaisir, entre les cuisses les plus expertes, ou en s'empalant sur la virilité de mon époux gourmand de leur juvéniles rondeurs. Nous baisions jours et nuits, hommes et femmes, sans la moindre précaution, dans la plus totale liberté, et aucune chaude pisse, herpes ou autres MST n'aurait pu venir à bout de notre délirante soif de sexe. Le monde

était à nous et je voulais goûter à tous les excès avant que l'on ne m'en prive. Nous transformions chaque jour la génération SIDA en génération Plaisir et chaque personne que nous décalottions devenait un apôtre du sexe total, un fidèle parmi les fidèles de la verge libérée... Et j'étais payée pour ça ! Avouez qu'il existe plus difficile comme métier.

Le problème c'est que dans le porno aussi il y a des sous-hommes à moitié impuissants qui rodent sur les plateaux de tournage et qui usent de leur argent pour satisfaire leurs libidos les plus minables, pour enfin tremper leur petite nouille avariée dans de jolies culs russes, hongrois ou tchèques. Heureusement ces petits dégueulasses sont rarement acteurs... Malheureusement il sont souvent producteurs, réalisateurs, photographes, journalistes. Nombres d'entre-eux se servant du porno pour compenser leurs frustrations. Ils ont enfin du pouvoir sur les femmes. Le pouvoir de faire ou de défaire les carrières des actrices selon qu'elles sont plus ou moins dociles, soumises à leurs caprices. Quelle jouissance bien plus intense que celle de leurs ridicules orgasmes que celle de pouvoir satisfaire leurs envies par la force, par l'argent, par la menace. Combien de fois n'ai je vu des actrices plus jeunes et plus belles les unes des autres se prostituer pour ne pas froisser la susceptibilité de ces messieurs sans scrupules, pour obtenir un rôle plus important ou pour décrocher une invitation au hot d'or, véritable Mecque de la médiocrité pornographique française. Il est hélas vrai que si moi j'assume d'avoir tournée cent quatre-vingt films sans préservatif, pour le plaisir et pour l'argent (mon absence de pseudonyme étant le gage de ma sincérité) car je voulais assumer pleinement mes choix et rester fière de mon travail, nombres de filles se retrouve sur des plateaux de tournages dans le seul but de subvenir à leur besoin. Ainsi les plus démunies et les plus cupides devenaient de véritables esclaves sexuelles sur les

productions soit-disant les plus réputées. Beaucoup s'octroient le droit de traiter les acteurs et les actrices comme du bétail. Je ne compte plus le nombre de fois où insultée et menacée des pires représailles si je ne m'agenouillais pas aux pieds de ces seigneuries, pour recevoir l'hostie rédempteur de ces élites libidineuses, je dus quitter les plateaux au risque de me voir interdite de tournages sur cette production. Rapidement les conditions devinrent de plus en plus difficiles, et la réputation de "chieuse" qui me précédait sur les derniers contrats que je décrochais n'aidait pas à la bonne entente entre les différents protagonistes. Les réalisateurs ne supportant pas même l'idée que je puisse avoir un droit de regard sur le choix de mes partenaires. Il ne comprenaient pas que je puisse tourner par plaisir et aimer le sexe au point de ne pas baiser avec n'importe qui... Dans le milieu du x on préfère très clairement faire tourner une prostituée qui, moyennant une somme quelconque, saura satisfaire l'ensemble de l'équipe technique, tourner sa scène, et finir par une petite pipe au journaliste qui, honoré de cette attention, aura la main légère et la critique orientée à l'heure d'écrire son article... Plutôt qu'une "connasse" dans mon genre qui, la scène tournée, remballe ses affaires et rentre chez elle après une bonne poignée de main et la bise aux acteurs. Et lance accessoirement un bras d'honneur aux scribouillards baveux de la presse spécialisée. Nul ne cherche en France à obtenir un bon et beau film dans lequel le sexe est montré sous son plus bel aspect, avec de jeunes et beaux acteurs se livrant totalement dans une grande scène de débauches et de foutres... Ici une bonne actrice c'est une dinde qui tire la gueule pendant toute la scène, mortifiée qu'elle est de savoir que bientôt sa famille la reconnaîtra dans un film diffusé le samedi soir sur Canal, mais qui sait si prendre hors des plateaux, et le soir dans les boîtes les plus sordides, pour flatter son bienfaiteur de caresses et d'écoeurantes fellations.

Leurs arguments sont des plus simples... "Si tu peux baiser dans un films alors tu peux baiser avec moi". Dommage pour eux mais mon optique de la chose était et reste toujours différente. On ne peut réaliser un grand film porno avec des gens qui, dès le départ, n'éprouvent aucune attirance ni aucun désir de baiser ensemble. Enfin comme je me plais souvent à le répéter un médecin ne passe pas sa vie à soigner les autres vingt quatre heures sur vingt quatre, je ne suis pas là pour combler toutes les frustration sexuelles de tous les tarés de la planète ! Je n'ai fort heureusement ni la prétention ni l'envie de me considérer comme le messie du sexe.

Au bout de quelques mois, et après quelques passages télévisés sur XXL et sur TF1, ma réputation avait définitivement fait le tour de l'ensemble de la production hexagonale et les premières sanctions commencèrent à tomber... Après avoir petit à petit diminuées mes propositions de tournages finirent par totalement disparaître. Je ne comprenais pas ce qui se passait et j'avais beau téléphoner mes appels restaient sans réponses. Je finis tout de même par apprendre, par un acteur qui m'était rester fidèle, que la rumeur courrait dans le milieu, cause de mon indésirable présence, que j'avais contracté "l'abominable maladie", "l'effroyable virus" qui fait trembler le monde depuis trente ans : Le SIDA...

Ma carrière s'orienta donc le plus naturellement du monde vers l'étranger, vers le nirvana de la production pornographique mondiale: Les USA. J'embarquais aussitôt pour le salon du X de Las Végas avec mon mari, suivie d'une équipe de télévision, pour voir enfin ce pays qui me faisait tant rêver et surtout pour savoir si, ailleurs, les gens ne sont pas moins cons.

L'arrivée fut idyllique... Il faut dire qu'après dix heures d'avion se retrouver sur le sol américain en plein Las Végas, éblouie de

néon et attendue par la télévision n'aide pas à avoir la plus objective des visions. La plupart des réalisateurs étaient ravis de faire ma connaissance, ce qui n'était pas pour me déplaire compte tenu de l'accueil que réserve à leurs actrices la plupart des productions françaises. Nombres de contacts et rendez vous furent pris pour tourner sur Los Angeles la semaine suivante. Ce salon était un véritable émerveillement. Toute la puissance de l'organisation et du marketing à l'américaine concentrer sur le porno. L'impensable, l'inimaginable, le grandiose. Les plus grande star du X passait à coté de moi, souriantes, sans arrogance. Les acteurs et producteurs les plus célèbres étaient accessibles et courtois. Je réalisais même une interview pour l'une des plus grandes chaînes X aux États-Unis et tournais au passage ma première scène lesbienne sur le sol Américain. Mes cheveux court et noir, dépourvus de teinture, mon absence de tatouage et de percing, ainsi que la pilosité abondante et naturelle qui orne fièrement mon pubis firent mon succès. Un véritable événement au pays du tout artificiel. C'est d'ailleurs cette émission qui me value la seule et unique récompense de ma carrière, la seule que je pouvais accepter. Chargée de souvenirs et d'autographes j'embarquais enfin pour Los Angeles où allais débuter mes premiers tournages, et où allais s'éteindre le rêve Américain.

Les conditions de tournages furent exceptionnelles... Enfin ! Aucun geste déplacé, aucun manque de respect, des douches à disposition, de la nourriture, des maquilleurs, des techniciens compétents et heureux de vous rencontrer. Des acteurs dignes de ce nom ! Grands, musclés, bronzés, avec des sexes à faire pâlir la plus frigide des bonnes soeurs, la plus expérimentée des putains. Toutes ces choses qui peuvent paraître des plus évidentes mais qui ne le sont pas pour le producteur-réalisateur lambda Français pour qui acteurs et actrices ne sont qu'un ramassis de traînées. Le tout dans une ambiance détendue et des

plus conviviales, sous le soleil de Californie... Le Paradis des fornicateurs... J'oubliais, le tout payé trois, quatre, voir cinq fois mieux qu'en France.
Pensant d'abord que, pour mon malheur, et ne possédant qu'un passeport touristique, je ne pourrais demeurer plus d'un mois sur le sol des états-unis, je m'aperçus bien vite que cette tracasserie administrative allais faire mon bonheur.

J'avais longtemps rêvé de l'Amérique que j'imaginais, comme bon nombres, être le pays des libertés où tout est possible. Mais chaque jour que je passais à errer dans Los Angeles, entre deux tournages, me dégoûtais un peu plus à l'idée de vivre dans ce genre de pays... L'envers du décors était beaucoup moins tape à l'oeil que les illuminations et les avenues de cartons pâtes qu' Hollywood nous livre à longueur de journées sur nos chaînes de télé. J'avais déjà remarqué la misère sous-jacente à Las Végas, en rentrant à pied à mon hôtel, chose qu'on nous avait déconseillé pour éviter d'être agressé... La peur a de bons aspects pour les autorités. Elle leur permet de chasser le miséreux à la nuit tombée pendant que le bon électeur reste retranché chez lui craignant violence, viol et pillage. Point de voyous je ne croisais ce soir là... Mais combien de mendiants fouillant les poubelles à l'arrière des casinos pour y trouver de quoi se nourrir. Et pendant ce temps là, à quelques mètres de là, sous surveillance vidéo, les services de nettoyage raclent le fond des bassins où les touristes jettent des pièces (pour se porter bonheur) pour y récupérer chaque jour la manne providentielle des mystiques ahuris qui préfèrent noyer leur argent dans une fontaine plutôt que de le donner à un miséreux. Et malheur au mendiant qui tenterait de s'en approcher ! Son sort serait vite scellé par les équipes de sécurité qui veillent à ce que cet argent ne tombe pas entre de mauvaises mains... Par la grâce de dieu.

C'est à Los Angeles que pour la première fois de ma vie j'ai vu un sans abris qui, après m'avoir demandé une cigarette, et après que je lui en ai offert trois ou quatre, se proposait de me les payer par crainte de mon courroux. Il est en effet impensable au pays du tout capital qu'une personne vous offre quelque chose sans contre-partie.

J'y ai découvert également le communautarisme. Ce gros mot qui m'était alors inconnu et que je redécouvre aujourd'hui dans mon propre pays... Supermarchés pour riches, pour porto ricains, quartier noir, blanc, jaune... A priori et clichés éternels sur les minorités."N'allez pas manger chez les chinois, ils vous donnent à manger du chien et du rat". La bêtise dans toute sa splendeur... et puis quand bien même on me servirait du chien je ne vois pas en quoi cette viande serait moi noble que du cheval ou du lapin ! Les blancs et les noirs, enfin main dans la main, s'unissaient pour traquer le porto ricain, nouvelle race inférieure, et nouvelle gangreine des USA. Décidément l'histoire ne cesse de se répéter pour toujours replonger dans la même crasse, pour toujours remuer la même merde.

Et puis j'y découvrais l'interdiction de fumer dans les lieux publiques, que l'alcool c'est "pas bien", qu'il faut pas danser trop sexy avec son partenaire dans une boîte de nuit et que les endroits un peu chauds, où l'on peut s'amuser, ferment à deux heures du matin... Je venais de passer en l'espace d'un mois de l'extase au dégoût.

C'est ainsi que nous avons quitté l'Amérique, sans le moindre regret, et que nous avons regagné fièrement ce vieux pays, aujourd'hui province des États-Unis d'Europe, qui s'appelait la France et où, et je m'en souviens comme si c'était hier, l'on pouvais fumer, boire ou baiser librement sans crainte d'être jugé, sans peur d'être condamné... Mais, maintenant que j'y pense... C'était hier...

Chapitre XIII

Copyrighted material

Chapitre XIII

Le retour sur terre fut un peu douloureux car si nous avions encore la chance en ce temps là de jouir de nos dernières libertés, les mentalités sur les plateaux de tournages francophones n'en demeuraient pas moins inchangées. Cette excursion dans l'Empire Américain m'ayant permis de retrouver une virginité médicale, des plus salutaires financièrement, je retrouvais le plus naturellement du monde, et comme si de rien n'était, la voie des studios. Le fait que j'ai pu tourné non protégé aux USA, pays de la paranoïa et des contrôles vétérinaires les plus draconiens, étant la preuve pour mes concitoyens de ma sainteté retrouvée. Comble de l'hypocrisie ce retour en grâce fut miraculeusement accompagné d'une nomination au trophée mondain du porno comme révélation de l'année 2000. Il ne me restait plus qu'à me coucher et à écarter les cuisses, au sens le plus figuré comme au sens le moins propre, en attendant ma rédemption et le pardon salvateur de la Pornocratie Parisienne.

Je décidais donc, pour couper court à ces déshonorantes rumeurs de capitulation, de créer ma propre société de production. J'allais pouvoir tourner mes propres films, inscrire mon nom en grand sur mes propres réalisations. Un nom simple et facile à se rappeler, qui claque comme une publicité : *Bara Production*. Bientôt c'en serait fini pour moi de travailler pour les réalisateurs italiens les plus douteux, cette armada de mafieux incompétents qui de Dorcel à Colmax fournissent le gros de la production française. Enfin les Woodmans et autres nains de jardins ventripotents, auto-proclamés réalisateurs par la grâce de la bonne fée Médiocrité, allaient définitivement

s'asseoir, le cul bien ouvert, sur leur dernier espoir de me tester un jour sur l'une de leur "super-déjection" que certains qualifient de généreusement de films. J'allais prouver qu'il est possible dans ce pays de tourner un film pornographique le plus hard possible, sans tabous, sans pour autant tomber dans le malsain et sans jamais manquer de respect envers les actrices. N'ayant pas les reins assez solides pour supporter le poids d'une distribution à grande échelle, et manquant définitivement de moyens financiers pour nous offrir la publicité nécessaire à notre lancement, je m'associais à l'une des plus importantes productions françaises. La mise en commun de sa structure et des compétences de mon mari s'imposant comme une évidence pour mener à bien notre projet. Je ne regrette aucunement ce choix, même avec le recul, et je n'ai pas grand chose à reprocher à notre ancien associé si ce n'est ce manque de liberté que rencontre tout réalisateur face à ces créanciers... Une de ces réalités incontournables qui depuis la nuit des temps opposent créateurs et financiers...

Les premiers tournages se déroulèrent à la perfection. Entre réalisation et soirée Champagne l'ambiance des plus détendues dans laquelle nous vivions, et recevions les actrices pour les castings, invitaient au délire. Nous étions deux jeunes producteurs de porno à Paris et notre nouvelle condition sociale, ainsi que nos ressources, incitaient la gueuse à bien plus de considération à notre égard. Les femmes se mettaient toutes à trouver mon mari des plus désirables et moi, enviée de toutes, je m'amusais de le voir profiter abusivement de ce nouveau statut de sex-symbole dont je savais bien qu'il n'était pas dupe. Mais pourquoi refuser ce qu'on a si longtemps désiré ? Il culbutait toute ces connasses vénales avec toute la fougue et l'énergie de ces vingt-six ans et nul doute que je n'aurais pas toujours souhaiter être à leur place... Quoique ! Blacks, grosses, blondes,

transsexuels, putains, hommes et femmes se livraient à son insatiable appétit rectal, toutes et tous plus humides que la plus frustrée des pucelles. L'argent et le pouvoir ont ce don de faire d'un paria, en l'espace d'un instant, le plus désiré de tous les princes. C'était son tour d'être sacré et je savourais son triomphe, sa reconnaissance, sa renaissance.

Les premières tensions se firent sentir dès la publication des premiers magazines et des premiers films. La Réalisation du produit fini, la mise en page, la qualité des couleurs et de l'impression, sans parler de l'esthétique douteuse des visuels, jusqu'au choix des photos, absolument rien n'était épargné par un total mauvais goût et par cette qualité de fabrication qui fait la célébrité des productions françaises de par le monde. Du bon porno franchouillard sans classe, vulgaire et bien gras. Devant l'étendue du désastre mon mari, publicitaire de formation, n'eut d'autre choix que de reprendre à son compte l'intégralité de la conception de nos films et de leurs supports de distribution. Ainsi celui ci réalisait chaque mois deux films, s'attelait à leur montage, redessinait le visuel de nos trois magazines, concevant lui-même l'intégralité des jaquettes quelles soient en version DVD, Sex- Shop, ou librairie, s'appliquait à finaliser des sérigraphies convenables, s'attachait à photographier lui-même l'ensemble des posters et autres support susceptible de recevoir notre image, tout en continuant d'accueillir les actrices en entretien pour nos prochains tournages, de nous rendre sur les divers salons érotiques de France et de Navarre, de trouver des lieux de tournage, etc, etc, etc... Du pur délire. Une masse de travail insurmontable qu'il surmontait tout de même chaque mois par je ne sais quel prodige ! Un travail de titan qu'il s'était imposé lui-même dans le seul but d'être satisfait de son oeuvre, de la première photo à la mise en place dans les vitrines des librairies... Pour que même aujourd'hui quand je tiens un de mes

films dans la main je n'ai pas honte de le montrer, et que ce disque de plastique chromé soit pour moi source de fierté et de respectabilité. Jamais aucun autre réalisateur n'avait su avant lui me mettre à ce point en valeur, me donner un tel caractère. Ma personnalité transparaissait enfin dans mes films et les gens allaient apprendre à ce souvenir de moi, à ce souvenir de mon sexe, de mon nom.

Dans ce contexte les occasions de s'amuser ne furent pas légion. Il est amusant de constater que plus je m'impliquais et travaillais dans le milieu du porno et plus ma vie sexuelle en dehors des tournages se réduisait... C'est tout de même à cette époque que je rencontrais Valérie... J'avais croisé cette petite brunette en boîte de nuit. Rien ne nous disposait à être proche l'une de l'autre si ce n'est cette attirance physique brutale, presque bestiale, que je n'ai jamais retrouvé depuis. C'était une vraie lesbienne mais qui, tout comme moi, ne craignait pas la queue. Enfin, son irrépressible désir de me soumettre à son interdite passion transcendait sa réticence naturelle à l'égard du mâle. Ce fut si simple et naturel d'aller vers elle, de lui parler, de lui exprimer mes pulsions. Son style garçonne un peu motard, me rendait folle, j'adorais voir vibrer sa lourde poitrine sous le fin tissu blanc de son débardeur déformé. Pour ma première fois avec elle je fus curieusement intimidée... Moi, la pornostar, tremblant devant une femme! Je réalisais alors qu'elle n'était pas une femme mais La femme, celle que j'attendais depuis si longtemps... La première avec qui j'allais m'abandonner, m'offrir totalement, intimement, sans caméra ni projecteur. Elle était cette femme expérimentée et bandante qui allait m'initier aux véritables délices saphiques, à la luxure féminine la plus absolue, la plus dégoulinante. Mais par où commencer ?! Comment faire?! Elle me veut et je n'en puis plus de la désirer. Autant avec les hommes je sais instinctivement comment m'y prendre autant là je me retrouve

désarmée. Heureusement Cyrille prend les choses en mains. Il devine notre malaise et se met à orchestrer notre rencontre comme un marionnettiste lubrique menant ses poupées de chair vers les jeux les plus interdits. Il se plante devant Valérie et elle, si petite et faible devant ce colosse, est à présent totalement désemparée, incapable de toute initiative. Délicatement il commence à la déshabiller... D'abord il défait la ceinture, dégrafe les boutons du jean, puis laisse glisser le long des cuisses potelées de la divine enfant le pantalon de toile humide auréolé de son désir. Il s'empare enfin de son t-shirt et dénude rapidement le buste de la garce, faisant jaillir à l'air libre la lourde poitrine laiteuse qui, ainsi ballottée, tremble de tout son poids. Elle est là face à lui, debout et presque nue. Seul une culotte de coton blanc protège encore sa pudeur. Il s'empare de ces seins à pleines mains et commence à pétrir ces opulentes mamelles, à l'embrasser à pleine bouche. J'ai l'impression qu'il va la dévorer...Je n'y tiens plus, je ne contrôle plus mon corps et le foutre coule à flot d'entre mes cuisses. Il la tourne alors face à moi tout en restant collé derrière elle, pour me la livrer, pour la sacrifier. Il tient toujours entre ses mains les deux énormes protubérances maternelles et ses doigts semblent s'enfoncer sans fin dans la tendre chair grasse. Il presse les mamelons, comme s'il cherchait à la traire, et soulève l'insoutenable lourdeur faisant pointer dans la direction de mes lèvres de succulents tétons roses, gorgés de désir. Mes lèvres entre enfin en contact avec sa peau. Je suçote tendrement cette pointe encore intacte et qui bientôt la fera souffrir de la plus délicieuse des morsures. Ce téton dure et rond roule sous ma langue comme une friandise divine, il glisse entre mes dents, tente de s'en échapper, mais toujours je le rattrape activant la succion enfonçant dans sa chair mes incisives aiguisées pour lui apprendre à mieux bander, à mieux suinter. Relevant la tête j'approche mes lèvres des siennes et découvre enfin le goût exquis de sa bouche entrouverte. Mon

coeur bat à m'en faire éclater les tempes, des mains empressées parcourent mon corps, mon ventre, mes seins je ne sais même pas à qui elles appartiennent. Mes sens sont enivrés de jouissance et d'extase. Mon triomphe est totale et mon plaisir n'a d'égale que ma folie ! Je suis jeune, belle, tous les péchés sont à mes pieds, tous les vices coulent dans mes veines. Sexe et luxure, débauche et décadence, perversion et inceste, sans oublié la passion ! Tout est à moi, enfin réunis, et j'emmerde ce monde qui ne sait profiter de sa chance, de la vie. Nous verrons bien si la haut il trouve un dixième du plaisir qu'ici bas je me serais accordée en m'auto-proclamant Impératrice des Sodomites.

Ses baisers me brûlent, me consument dans un tourbillon de feu et de foutre. Je suce à m'en étrangler, agitée de spasmes hystériques, le vît dur et bandé à s'en faire saigner de mon ithyphallique cousin. La langue experte de Valérie s'enfonce dans mon ventre, me fouille, explore la cavité béante de mon intimité. Je sens le muscle agile qui m'explore, qui récolte sur les parois poisseuses de mes muqueuses enflées le suc empoisonné qui fait trembler les hommes, qui fait suinter les femmes. Je dégouline de foutre et de sueur et mon amertume inonde le visage de la garce qui, devant tant de fondant, enfonce dans ma chatte une main douce et brutale. Elle me transperce ! Elle me fait mal ! Jamais je n'ai eu aussi mal ! Mais j'aime ce qu'elle m'inflige, je veux qu'elle m'empale, qu'elle me brise, qu'elle me baise...
Puis c'est au tour de Cyrille de châtier la catin... Elle est sur le dos, les pattes relevées, presque écartelées, attendant d'être pourfendue. Sous les tendres bourrelets qui ondulent sur son ventre enrobé, son sexe rasé brille de mille feux et dégueule déjà du foutre qui, bientôt, lubrifiera son bourreau. L'énormité qu'il approche de sa fente de lesbienne, peu habituée aux intromissions les plus brutales, est terrifiante. Jamais je ne l'ai vu

bander aussi dur et aussi fort. Le gland est congestionné et chaque veine palpite autour de cette barre de chair et de sang. Il applique son gland entre les fines lèvres de la putain puis, laissant s'abattre ces quatre-vingt kilos sur le ventre de l'immoler, la déchire brutalement sans autres formes de procès. Le va-et-vient est incessant, violent, presque insoutenable, mais la gouine implore qu'on la remplisse, qu'on l'humilie, qu'on la souille. Ce spectacle me transcende à telle point que la tête me tourne, que mes oreilles bourdonnent. Je ne sais plus où poser mes mains ! Tantôt je malaxe la gélatine onctueuse de ses seins si gros, si mous qu'ils semblent couler sous mes doigts, qu'ils semblent vibrer sans fin sous les coups de burin que lui assène mon cher et tendre, tantôt je branle nerveusement le bouton de luxure atrocement enflé qui pointe entre ces cuisses, tantôt j'enfonce dans le cul du plus soumis des sadiques le plus long et le plus vicieux de mes doigts. Enfin il crache sa démence dans le ventre de la putain, l'inonde de sa puissance, et libère sa douleur dans un cris de victoire. Mais la victoire est mienne et je me jette sur ce sexe éclaté, maltraité, éventré. Je lèche comme une chienne affamée l'orifice irrité. Ma langue pénètre son corps et je me régale de ce mélange de foutre mêlé. Le sperme chaud et abondant s'écoule de la crevasse à jamais distendue et, la tête enfouie entre les cuisses rondes et blanches de la plus pures de mes maîtresses, je savoure mon destin en portant à mes lèvres la plus impure des coupes, pour y boire la ciguë qui abrégera ma vie.

Cette nuit dura une éternité. Une éternité de plaisir où, à tour de rôles, nous nous accordâmes sans relâche les attentions que méritaient notre jeunesse, que méritent ceux qui croient que le bonheur est à porter de main, ici et maintenant...

Malheureusement le travail n'était pas aussi agréable que ces quelques soirées de douceurs que parfois la vie nous accorde.

Nous ne dormions plus que deux heures par nuit et la fatigue accumulée sur plusieurs jours commençait à peser sur notre mental et sur nos capacités à entrevoir les meilleures solutions. L'agressivité dont le voisinage faisait preuve à notre égard n'aidant pas à la tranquillité des esprits, nous vivions dans un véritable magma de paranoïa et de haine dans lequel il devenait de plus en plus dure de séparer le vrai du faux. Ainsi chaque matin notre véhicule était la cible des représailles les plus lâches. Pneus crevés, essuies-glace tordus, rétroviseur arraché, coups de pied dans les portières et rayures de clef sur les ailes. Les braves mères de famille les plus équilibrées m'insultaient dans la rue, en plein quinzième arrondissement de Paris, et écartaient leur progéniture de la Sorcière de peur que je ne les contamine. A l'inverse tous les frappés du quartier venaient sonner à ma porte pour me demander le dernier film scato à la mode ou pour me raconter leurs problèmes sexuels ! Une femme est même venue un jour me demander des films zoophiles avec des chiens... Les femmes étant toujours de nos jours incapables d'assumer leur perversion la pauvre essaya de me faire croire que c'était pour son père...et pas pour elle ! (la bonne blague ! l'être humain, et particulièrement la femme, m'étonnera toujours) Surtout que par expérience, et par définition, après avoir passé un certain temps dans le porno je savais parfaitement que zoophilie et scatologie sont des déviances majoritairement féminines. Les hommes étant plus adeptes du Fétichisme et du SM. Il est étonnant de voir comme certaine production de vidéo porno trouvent avec une déconcertante facilité des actrices absolument sublimes pour tourner avec des chiens ou des chevaux, ou pour bouffer de la merde, plutôt que pour jouer avec un acteur de condition masculine. Probablement une conséquence du féminisme qui fait que nombres de mégères préfèrent se taper Kiki plutôt que Gégé ! N'allez pas croire par la que je me permette de critiquer telle ou telle pratique sexuelle.

Bien au contraire je les encourages toutes ! Seulement je trouve terrible que ce soit les mêmes bigotes, qui chaque soir offrent à Médor le soin de leur faire reluire la cramouille, qui se permettent ensuite de porter un jugement, l'anonymat de leur action les rendant respectables, sur mes actes soit-disant contre nature. Enfin on ne peut nier également que la sacro-sainte peur du Sida aura jouer un rôle non négligeable dans l'explosion des ventes de ce genre de produits, et dans leur application plus concrète. Il semblerait que nombre de femmes aient conclu, avec cette impitoyable logique qui les caractérise, que le Sida étant une maladie de Singes coucher avec des chiens ou des chevaux est la plus sûre des solutions d'un point de vue strictement vétérinaire... Les attributs sexuels particulièrement développés de certains d'entre-eux n'étant pas pour déplaire à nos gourmandes les plus hypocondriaques... Et puis le cheval n'a t'il pas toujours été le meilleur ami de la femme ?

A cela s'ajoutait de terribles antagonismes avec notre producteur. Nos opinions sur le contenu des films étaient devenues totalement divergentes. De nouveau le spectre de la zoophilie et du scato faisait son apparition et l'on me demandait, par soucis de productivité, et pour augmenter les marges, de tourner quelques films de ce genre. Des films évidemment plus rentables que l'on me proposait de tourner sous un autre nom que celui de *Bara Production*, afin de ne pas "salir" mon image , pour générer plus d'argent et ainsi financer mes propres films disons plus "grand publique". Enfin la limite fut franchie lorsqu'on me conseilla, avec une insistance significative, de tourner ce genre de films très en vogue où l'on utilise des actrices de dix-huit, dix-neuf ans que l'on déguise en petites filles pour exciter le client le plus pervers en réveillant ces plus bas instincts. C'est ainsi qu'en quelques heures le sort de notre production, après un an d'existence, était scellé. Le refus de mon

mari à faire la moindre concession mit un terme définitif à notre collaboration. Bien entendu en bon chef d'entreprise notre associé avait pris soins de verrouiller les statuts et les contrats et, bien que libéré de tous ces engagement vis à vis de nous, il conservait l'intégralité du catalogue *Bara Production*, soit pas moins de vingt films, et la liberté d'utiliser mon site officiel... Nous ne conservions que la société, coquille vide privée de catalogue, sans client, et sans financement...
La fin était proche et je quittais les bureaux de cette société en abandonnant derrière moi et mon site, et mon travail...

Je savais que pour Cyrille les choses étaient encore plus difficiles, il avait mis tant d'énergie à me construire une carrière, dans le plus beau des écrins, et en quelques instants on lui avait tout pris. Les yeux fixés vers l'avenir, je savais qu'il souffrait en silence...

Chapitre XIV

Copyrighted material

Chapitre XIV

Reprendre la société et la relancer était notre dernière chance. Je visitais des locaux rue Castagnary, multipliais les contacts avec les acteurs et actrices pour préparer notre éventuel premier tournage en temps que producteur indépendant, et recherchais des financement auprès de différentes banques en essayant de libérer des crédits. A chaque journée d'inactivité qui passait s'accumulait dettes et retards de paiement. Quand à la comptabilité de la société, bâclée par notre ancien associé, la remettre à jour était un véritable calvaire. Les actrices n'avaient pas été déclaré et le découvert sur notre compte s'élevait déjà à trente mille francs. Nous venions à peine de reprendre les commandes de l'entreprise qu'ursaff, sécurité sociale, impôts, et autres joyeusetés françaises frappaient déjà à la porte réclamant leur dû, réclamant notre mise à mort. Les nuits blanches s'accumulaient et nous étions incapables de trouver la moindre solution.

C'est là que nous avons décidé, quitte à nous effondrer, de profiter au maximum de nos derniers revenus avant de disparaître. Cyrille m'avait convaincu de recontacter ma meilleure amie, Lise, cette jeune fille qui, quelques années plutôt, avait provoqué mes premiers émois par ses caresses nocturnes et coupables, et avec qui j'avais partagé le secret d'une amitié contre nature, contre nonnes et curés...

Je l'appelle, elle est seule chez elle et ne travaille pas... En une demi-heure nous sommes devant sa porte. J'avais, je l'avoue, depuis longtemps préparé cet instant. Un instant depuis

longtemps fantasmé, un tête à cul trop longtemps écarté, devenu inévitable...

Nous sommes tous les trois. Je sais que c'est maintenant ou jamais. Finis les collégiales caresses et il est temps, devenues deux adultes pulpeuses dans la pleine puissance de leurs sens, de passer à une étape plus sensuelle, plus sexuelle. Je ne cesse de la fixer dans les yeux, elle est mal à l'aise... Tout comme je l'étais quand, pour la première fois, je franchissais le pas avec une femme. Mais cette fois c'est moi qui suis dans la peau de l'experte et ce rôle de prédateur, auquel je suis habituée avec les hommes, n'est pas pour me déplaire face à cette frêle créature encore exempt de tout péché... Mais plus pour très longtemps.
Mon complice la déshabille... Elle se laisse faire, comme tétanisée, je lis une peur et une excitation effroyable dans son regard fiévreux. Elle a l'air droguée... Le vice se répand petit à petit dans son corps et de légers frissons, trahison de ses sens, parcourent la peau porcelaine de cette poupée sacrifiée. Elle est nue... Si fragile et minuscule entre les mains de mon homme. Il la soulève presque d'une main et la fait s'asseoir sur ses genoux. Enfin basculant dans son fauteuil il glisse ses mains derrières les cuisses de la nymphette et en relève les jambes jusqu'à lui, au plus loin qu'il le puisse. La voilà donc à présent face à moi, entièrement nue, immobilisée contre son bourreau, les jambes relevées, presque crucifiée, son sexe totalement libéré de toute entrave, quelques gouttes de cyprine perlant le long de sa fente dilatée. Il m'offre en pâture celle que j'ai si longtemps désirée, celle que j'ai tant aimée. Et elle, sans un mot, accepte sa pénitence comme pour me libérer de mes démons... Je m'approche d'elle et commence à embrasser lentement, délicatement, ce petit corps de fée qui ne demande qu'à se briser. Elle est si souple si fine... Presque mon opposé. J'ai l'air immense à coté d'elle et je savoure ce rôle d'homme que Cyrille

m'offre au travers de sa force... Mes mains parcourent son buste jusqu'à s'arrêter sur ses seins minuscules et tendres... même ses pointes sont presque inexistants, les auréoles à peine dessinés, on dirait le corps d'une enfant de quinze ans... De l'adolescente que j'avais quitté... Comme si elle avait suspendu le cour du temps pour se préserver... Comme si elle avait attendu pour livrer à ma perversité celle que j'avais autrefois désirée. Je m'attarde sur ses seins pour en savourer la tendresse. Frémissant sous mes caresses comme de tendres bourgeons d'une adolescence en sursis la frêle poitrine palpite qu'on la presse, qu'on la maltraite. Ma bouche joue avec ces embryons de seins forçant les misérables pointes à se dresser contre leur gré. Mes canines acérées pénètrent la chair rose et sensible de ces insignifiants mamelons jusqu'au sang, pour lui faire mal. Je veux qu'elle se souvienne de moi, laisser mon empreinte dans sa chair, dans sa vie. Chacune des petites plaintes qu'elle essaie de réprimer attisent ma flamme, ma férocité, ma gourmandise... Je n'en peux plus, je suis en feu, il faut que je la goûte... Je descend jusqu'au ventre, fait tourner ma langue autour de son nombril, pour m'arrêter face à cette véritable merveille nacrée qui, entre ses cuisses, orne l'accès au plus juteux de tous les orifices. J'embrasse cette bouche impure pour y déposer le plus obscène des baisers. Ma langue s'immisce entre ses lèvres distendues et s'enfonce dans la moiteur suave et amère de son intimité. J'en savoure chaque sécrétion et son foutre s'écoule lentement dans ma gorge gavée de luxure. Ses muqueuses palpitent au grès de mon exploration et je sens, autour de mon muscle avide, les contractions de sa matrice. J'aspire son extase et me nourris de ses pertes coupables, aveux de son plaisir. Intoxiquée de cyprine je m'arrache à sa ventouse pour, plantant dans son ventre quelques phalanges avides, me précipiter sur sa perle de vie. Son clito pointe de toute ses forces, tel un dard impuissant, vers ma face écarlate. Je le suçote avec passion, le lèche, le mordille, le

maltraite ou le récompense au grès de mes envies et, tandis que mes doigts dilatent sa cavité poisseuse, Je caresse mon entrecuisse pour amplifier mon vice. L'excitation est à son apogée et, n'y tenant plus, mon cousin s'est relevé pour se glisser derrière moi. Je devine au travers de son pantalon l'énormité de sa verge, déformée de rage, et je sais déjà que je vais souffrir au-delà de mes espérance. Il a placé son pieu contre le plus étroit et le plus aride de mes orifices... Je tremble à l'idée de cette perforation bestiale mais mon excitation est telle que ma faiblesse me pousse à m'ouvrir à sa démence. Soudain l'ordure me pénètre brutalement, sans la moindre précaution, et j'étouffe dans le ventre de Lise le plus terrible des hurlements. Mon dieu quelle souffrance... Mais quelle incommensurable extase. Mon sphincter a rompu sous la violence de l'assaut et, véritablement défoncé, je m'abandonne à sa folie. Je souffre comme une damnée mais les forces du mâle sont à ce point impénétrables que le plaisir ne tarde à faire son apparition. Quelle bonheur mes frères ! Empalée par le cul comme la dernière des sorcières je fouille de plus en plus profondément le con de ma putain, tout aussi crucifiée, et lape comme une bête assoiffée le fruit de ses entrailles. L'inceste est consommé au-delà de mes espoirs et, pendant que mon cousin ravage ma dignité, je me livre au pires excès entre les cuisses de celle qui fut élevée comme ma soeur. Mes ongles s'enfoncent dans la chair trop tendre de Lise et mon poing se perd dans ses profondeurs à l'heure où le barbare, enlisé dans la merde, achève de corrompre mon âme. Nos viscères sont en feu et les spasmes de ma victime, emportée par l'intensité du décadent tableau, me forcent à arraché mon poing de son ventre fiévreux ! Je jouis de toute mon âme et de coupables pertes se répandent sur les draps maculés de mes presque parents. Enfin, ultime libération, un jet brûlant de virilité vient gicler contre les parois boueuses de mon rectum ensanglanté, apaisant par la même la braise de mon supplice...

Enfin apaisée je caressais le corps humide de ma soeur et découvrait, avec soulagement, l'étendue de sa joie. Épanouie, détendue et heureuse comme je ne l'avais encore jamais vu... Les frustrations de toutes ces années venaient de s'évanouir en quelques instants et, son doux visage encore illuminée de béatitude, je déposais sur ces lèvres sanctifiées le baiser de notre rédemption... Je ne savais pas, à cet instant là, que je la voyais pour la dernière fois...

Copyrighted material

Chapitre XV

Copyrighted material

Chapitre XV

Les nuits d'orgies succédaient aux journées de travail les plus improductives de ma vie. Les portes se fermaient une à une devant nous et nous foncions, tête baissée, vers un mur de béton, vers un effroyable choc, dont le vainqueur était déjà tout désigné. Nous ne dormions quasiment plus et entre alcool, coke, sexe et désillusion, il devenait de plus en plus difficile d'échapper à notre extinction. Je voyais le désastre arrivé mais, comme tétanisée, je restais là à contempler ma déchéance me précipitant même, par moment, au devant de cette intolérable destinée pour la provoquer, pour la narguer encore une fois, une ultime fois.

Un malheur n'arrivant jamais seul c'est bien entendu à ce moment que la pire dégueulasserie qu'il m'ait été donnée de subir de la part du milieu du X arriva. C'est par le biais d'un magazine d'annonces téléphoniques porno que le drame se produisait. Je découvrais par accident qu'un producteur, avec lequel j'avais tourné quelques uns de mes premiers films deux ans plus tôt, avait revendu les photos des tournages à un obscur magazine pour, sous couvert de la plus simple des transactions, y déverser par la même tout le fiel et toute la rancoeur que le milieu entretenaient vis à vis de moi et de ma production. L'article en question, étalé sur pas moins de quatre ou cinq pleines pages, me décrivait sous les termes flatteurs d'une péripatéticienne suçant, moyennant finances, le voyageur égaré dans les chiottes des aéroports. Le tout illustré allègrement de photos de tournages placées hors contexte et de numéros de téléphone surtaxés appelant à vite prendre rendez-vous avec

moi. En plus de me dénigrer l'ensemble de l'article était un ramassis de clichés xénophobes et sexistes à faire dégueuler le plus endurci des néo-nazi! Je m'étranglais de rage à la lecture de ce torchon merdeux et, rendez-vous pris chez un avocat, j'attendais avec empressement la mise au pilori de mes agresseurs... Il ne restait plus qu'à attendre, qu'à tenir...

Hélas nous n'étions quasiment plus en mesure de tenir. Épuisés et alcoolisés nous étions devenus ces fantômes décadents qui errent la nuit de club en club, la représentation caricaturale de ce que nous avions tant combattue. Cyrille buvait près d'un litre de whisky par jour et moi, rongée par le stress, je sombrais dans une paranoïa permanente, dans une de ces paranoïas contagieuses qui vous mènent au chaos. Des images, toutes plus sanguinaires les unes des autres, défilaient dans ma tête. Je rêvais de voire souffrir, de torturer, tous ceux qui m'avaient fait mal, tous ceux qui avaient osé se moquer de moi, de mon mari, ceux qui avaient méprisé notre travail, nos convictions. La folie me guettait et je faisais tous pour la rattraper.

Un coup de téléphone... L'avocat m'informe, après avoir contacté la partie adverse, qu'à la lecture du contrat signé aucun recours, ni aucune poursuite, ne sont envisageables vis à vis de mon pire ennemi. Mon cerveau se liquéfie dans mon crâne. Je tremble de haine, mes derniers espoirs s'effondre et je bascule définitivement... Un rendez-vous anonyme... une expédition punitive pour nous venger, pour lui faire payer. L'altercation est violente, sans issue. J'ai l'impression d'assister à ma propre exécution. Je suis l'actrice et l'instigatrice de cette scène mais ce n'est plus moi qui contrôle la situation. Mon esprit déraille complètement et je suis incapable d'empêcher Cyrille de commettre l'irréparable... Des coups de feu... Du sang... Du sang... Tout est rouge dans ma tête et autour de moi, j'ai l'impression de marcher dans du coton, ma mâchoire est si

crispée que j'ai la sensation d'être anesthésiée. J'ai du mal à m'exprimer...

Le trajet me semble interminable. Paris s'agite autour de nous, comme si de rien n'était, en cet après-midi ensoleillé d'avril. Je n'entend plus rien, je ne vois plus rien, je ne veux plus rien voir. Nous arrivons enfin chez nous et attendons résignés, vidés, sans vie, que nos exécuteurs viennent mettre un terme à ce cauchemar... Tout est fini...

Copyrighted material

Chapitre XVI

Copyrighted material

Chapitre XVI

6h du matin... Cela fait longtemps que nous n'avons pas dormi une nuit complète.

On frappe à la porte mais je sais déjà qui est derrière. Je sais qu'on vient nous chercher. Mon coeur bat et je comprends que le cauchemar ne fait que débuter. J'ai à peine le temps d'enfiler quelques vêtements que les flics commencent à défoncer la porte. Ils sont au moins six et armés jusqu'aux dents. J'ai l'impression d'être la pires des terroristes. Il pénètre dans la pièce comme une horde de barbares prêt à piller, violer, et tuer à la moindre résistance. Je n'ai jamais eu aussi peur. Ils attrapent Cyrille, le plaque au sol, le menotte. Pour moi, "faible femme", le traitement est plus doux. Mais l'humiliation n'est jamais loin... Je suis dans ma chambre, en tête à tête avec un flic au regard vicieux, il me demande de m'habiller devant lui. Il ne détourne pas un instant ces yeux et je sens l'obscénité de son regard scrutée la moindre rondeur de mon corps. Comment diable un homme peut il avoir à ce point le don de mettre une femme mal à l'aise. J'ai l'impression d'être face au pire des tortionnaires nazi. J'ai tourné plus de cent quatre-vingt films, baisé et partouzé dans tous les recoins de la capitale et, en quelques fractions de secondes, j'ai l'impression d'être violée, souillée, par le moindre des regards que ce porc ose poser sur moi. Il se retourne enfin et découvre ma collection de films porno. Il l'étudie avec attention et en tire deux films dans lesquels je joue. Il me questionne, fouille la chambre, cherchant je ne sais quels autres souvenirs sexuels à emporter. J'ai envie de lui proposer une petite culotte pour l'aider à assouvir ses fantasmes le soir en baisant sa femme.

Enfin il daigne m'annoncer que le juge veut nous interroger et, m'interdisant de prendre des affaires, il me promet que, le soir-même, je serai chez moi . Pendant ce temps Cyrille est à genou dans le salon, à moitié nu et menotté dans le dos. Ces connards ont décidé de l'emmener dans cette tenue. Je supplie qu'on le laisse s'habiller. Devant mon insistance mes "bienfaiteurs" accèdent à mon caprice et l'autorisent à enfiler quelques vêtements tout en refusant de le détacher.

Je suis au Commissariat, stressée, paniquée... J'entends un homme hurler dans l'autre pièce... J'ai peur... Et si c'était mon mari qu'ils étaient en train de tabasser !? Ils me questionnent sans cesse, toujours les mêmes questions, indéfiniment, sans cesse, jusqu'à l'absurde, jusqu'à ne plus savoir où est la vérité. Je n'ai rien à cacher... Je n'ai aucune raison de mentir mais ils insistent pour obtenir des aveux que je leurs ai déjà donné trois fois ! Comme si ma résignation les frustrait et que la déception de ne pas avoir à m'extorquer de vérité les vidaient de leur raison d'être. Dans un moment presque surréaliste un de mes geôliers me demande de dédicacer un film, un de mes films, un de ceux qu'il vient de voler chez moi ! Parce que, m'explique t'il, il est "fan"... J'ai l'impression d'être chez les dingues...

Nous sommes enfin emmener au tribunal pour y rencontrer le juge d'instruction. Les heures d'attentes n'en finissent pas et je ne peux ni approcher mon mari, ni lui parler. C'est la première fois de ma vie que j'ai affaire à la justice et je comprends, soudain, que je ne suis plus rien. Rien d'autre qu'un numéro de dossier vide, privée d'identité, d'existence, de droits...

Je suis assise sur un banc, menottée au bout d'une laisse en cuir, un garde à l'autre extrémité. La situation est humiliante, infecte, on se croirait dans la planète des singes... Et ça se prétend

civilisé ! Me voilà promenée comme une chienne par un CRS qui semble aussi gêné que moi. C'est enfin mon tour... Et le sort continue de s'acharner... Le juge est une femme...

Une femme austère, plutôt laide, petite, avec hérissée sur le crane une de ces choucroutes ridicules qui font la fièreté des bigotes les soirs de réveillon, me fixe de son regard inquisiteur. Elle a de petites lèvres pincées, de celles qui n'ont pas assez sucé, et jubile de voir la putain ainsi entravée livrée à son juste courroux. A côté d'elle la greffière, droite, probablement assise sur un manche à balai qui lui chatouille la glotte, prête à recevoir ses ordres. Je les regarde un instant et je réalise que ma détention, en plus d'être évidente, va durer très longtemps. A côté de moi mon avocat, commis d'office, semble déjà agacé de défendre des désargentés... J'ai les yeux rouges car je n'ai pas cesser de pleurer. Je ressens une profonde dépression, un désespoir sans égal...

Tout ce dont je me souviens de cet interrogatoire, c'est que je n'avais pas le droit de parler. Encore moins de m'opposer au bon vouloir de sa seigneurie. Mon avocat encore plus silencieux qu'un muet décorait joliment la pièce et adoucissait l'âpreté de la situation de sa bonhomie et de son sourire niais des plus sympathiques. Très gentil... mais parfaitement inutile. Sa majesté ne notait que ce qui l'intéressait et ne redictait mes réponses, à la greffière, que dans l'ordre qui lui plaisait, et après avoir remanié mes propos pour les faire coller à sa décision depuis longtemps entérinée. Elle transformait ainsi le sens de mes propos et me répétait la même question, inlassablement, jusqu'à obtenir la réponse tant désirée. J'étais désarmée face à cette femme hystérique qui se souciait peu de ma vie et qui avouait, ouvertement, vouloir faire un exemple en brûlant la catin immorale qui s'était volontairement fourvoyée dans l'adultère et la pornographie. Je devais être sévèrement châtiée

pour retrouver, après une longue et douloureuse incarcération, le chemin de la vérité et de la rédemption. J'étais à ces yeux le plus dangereux et répugnant des fléaux et, quoi qu'il advienne, mon isolement permettrait, tout du moins pour un temps, de contenir la contagion... J'ai vite compris que les convictions religieuses d'un juge déterminaient bien souvent l'issue d'une affaire. Pour cette catholique je représentais l'incarnation des pires démons, une tentatrice de chair et de sang capable de corrompre hommes et enfants, la pires des abominations... Rien d'autre qu'une femelle dépravée, tout juste bonne à servir de combustible pour le plus sacrificiel des bûchers. Tout était dit...

Voilà la "souricière"... Après avoir parcouru un long chemin dans les sous-sols du tribunal. On m'enferme dans une cellule étroite avec, dans le fond, un trou merdeux servant, parait-il, à faire ses besoins. Une religieuse m'accueille et fait le garde devant ma cellule !? Bon sang ! Mais que fout une de ces salopes de bonne soeur dans les cachots du tribunal de grande instance de Paris ! C'est un vrai cauchemar ! Il ne manque plus qu'un bon gros bourreau cagoulé et l'inquisition aura retrouvée toute sa splendeur... Où est la République ? On vient me chercher de nouveau, les menottes, la laisse. On m'emmène dans une grande pièce blanche ou un fonctionnaire, issu des pires productions de la Hammer, se dirige vers moi pour prendre mes empruntes. Il ressemble à un serviteur du comte Dracula, ou au fruit d'une expérience ratée du Docteur Frankenstein. Il est très courtois mais il a l'air aussi usé que les murs. Il prend ma main et me dit, sûrement pour faire la conversation, que mes empruntes sont très jolies. Enfin il me place devant un appareil photo, également d'un autre temps, et laisse exprimer sa créativité pour immortaliser mon visage dans les archives de la grande délinquance hexagonale.

Minuit... On me fait monter dans un fourgon cellulaire. J'entends enfin la voix de Cyrille ! Il est là, juste à côté de moi, je ne peux pas le voir mais je suis si heureuse de pouvoir l'entendre. J'ai l'impression qu'on nous a séparé pendant des mois...alors que ça ne fait qu'une journée...Comment vais-je pouvoir survivre sans lui... Pour le moment je savoure mon bonheur de le savoir près de moi... J'aimerais que le voyage ne s'arrête jamais, j'aimerais ne jamais arriver dans cette maudite prison... j'aimerai mourir,... maintenant...

Copyrighted material

Chapitre XVII

Copyrighted material

Chapitre XVII

Fleury Mérogis... Il est une ou deux heures du matin... C'est le "dispatching", comme il disent. Le tri des détenues dans des espèces de cages crasseuses comme on en voit que dans les films d'horreur. Ce genre de cage ou l'on enferme même pas une bête de peur d'être condamnée pour maltraitante... Mais à partir de maintenant nous devons nous y faire, nous y habituer, nous sommes bien moins que des animaux... On me remet ma carte de détenu sur laquelle ils ont refusé d'inscrire mon nom d'épouse... Je ne suis même plus mariée, je ne suis même plus Céline BARA... Me voilà destituée jusque dans ma chair, privée de mon plus beau titre, le droit et la fièreté de porter le nom de mon époux... Dorénavant c'est ce numéro écrit en dessous qui sera mon nom. Un numéro d'écrou qui n'a d'autre sens que celui de vous réduire à néant, de faire de vous un chiffre parmi tant d'autre. Je suis emmenée à la prison des femmes et je vois, pour la dernière fois avant longtemps, entre deux barreaux rouillés, disparaître le visage de Cyrille... Nous n'avons même plus la force ni la volonté d'échanger un mot... Juste un dernier regard avant l'isolement.

Je suis palpée, scrutée, mesurée, déshabillée, auscultée, fouillée, écrasée, humiliée... Il ne manque plus que le coup de tondeuse pour parfaire le tableau ! Mais j'ai de la "chance" car en France, pays des "droit de l'homme", on ne tond plus les prisonniers. Quelques produits de "premières nécessité" me sont jetés. Du PQ, du dentifrice, un bout de savon, et quelques bibelots dont, aujourd'hui encore, je cherche l'utilité. Pour le reste il faudra payer ! Le guide du parfait petit prisonnier, joyeusement illustré

de dessins d'une naïveté crasse, digne des manuels scolaires de cours préparatoire qu'on distribue dans les institutions pour trisomiques, vous rappelle l'étendue de vos non droits ainsi que, par évidence, votre infériorité. J'ai un peu l'impression d'être de retour dans mon école catholique, cernée de règlements, considérée comme une bête tant que je n'aurais fait acte de servitude et de repentance devant le tout puissant... Il y a aussi ce petit air de déjà vu... Tout ici ressemble à cet hôpital psychiatre où était enfermée ma mère quelques années avant sa mort, quelques années avant son suicide. Je me souviens des visites, des contrôles, des parloirs...

Ma cellule est petite, mais plus grande que je ne l'espérais. Un lavabo, un lit, un placard. Rien de bien exceptionnel, rien de bien dramatique. Je m'allonge enfin. Je n'en peux plus... Dormir à tout pris, voilà la solution... Dormir...Une dernière pensée pour Cyrille... Je sombre dans un coma profond...

C'est étrange comme l'on dort bien en prison. Du moins dans mon cas. Comme si le sommeil et le rêve me servaient d'exutoire, me servaient à retrouver une liberté confisquée. Au moins j'avais déjà trouvé une façon de quitter cet endroit.

Pendant près d'un mois, la nuit, on me réveillait toute les heures. Les matonnes allumant la lumière pour surveiller, derrière leur oeilleton, que je n'attente pas à ma vie. Drôle de méthode quand l'on considère que c'est justement le manque de sommeil qui peut mener au suicide. On aurait voulu me rendre dingue qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Je repensais à ma mère, à son enfermement. Elle m'avait expliqué ces conditions d'incarcération à l'asile et c'était à mon tour de vivre à l'identique ce qu'elle avait du subir. Je comprend mieux à présent l'inutilité de ces enceintes closes et pourquoi, à chacune de ses sorties,

elles nous revenait un peu plus dévorée par la folie, toujours plus malade, toujours plus droguée... Il ne m'arriverait pas la même chose... Jamais !

Le premier matin on me fait toute sorte d'examens. Pour savoir si j'ai des maladies, si je suis enceinte et, surtout, pour me proposer toutes sortes de pilules multicolores et miraculeuses sensées apaiser ma souffrance morale, ma détresse, et m'aider à mieux dormir. Une vraie concoction magique, aller simple pour le pays des fées, pour voir la prison en rose et ne plus jamais poser de problèmes. Je refusais d'ingérer ce genre de saloperies, de me glisser moi-même dans la pire des camisoles chimiques. C'est étonnant de découvrir à quel point les plus puissant antidépresseurs, et autres drogues "légales", vous sont délivrés avec une facilité déconcertante par les autorités de nos centres de détentions. Les murs du centre médical sont couvert de propagande anti-drogue et c'est, au final, l'état qui est le plus gros dealeur de psychotropes et autres subutex tous plus nocifs que la plus trafiquée des cocaïnes. La prison est le seul endroit où il est plus facile de sortir toxico, plutôt que sain, avec en plus la bénédiction de la mère patrie. Étiquetée et répertoriée je retournais en cellule avec pour seule obsession d'obtenir des nouvelles de mon mari. Je demandais de l'aide au personnel de la prison qui refusait de me communiquer la moindre information, jusqu'à son numéro d'écrou, me privant ainsi de mon seul droit, celui de lui écrire. Je finissais tout de même par apprendre, le délire atteignant son paroxysme, que seules les religieuses seraient à même de venir à ma rescousse, d'obtenir le précieux sésame. J'étais de nouveau, dans la plus républicaine des prisons, condamnée à réclamer de l'aide à la pire de mes ennemies, à cette institution catholique omniprésente qui, jusque dans les bas fond de la société, continuait d'imposer son intolérable présence. Je n'avais même pas encore demander à

rencontrer l'une d'elle que déjà la "bienfaitrice présence" daignait venir à moi, comme par miracle, comme elles le fond systématiquement à Fleury pour soulager les peines de toutes les nouvelles arrivantes et, surtout, pour éveiller à la foi les plus démunies d'entres elles.

La Nonne est là, face à moi. La rencontre est surréaliste. Moi la Pornostar contrainte à m'agenouiller devant l'une de ces misérables putain de Dieu dans la plus délabrée des Prisons. Elle a apporté des petits gâteux, et du chocolat... Comme l'attention est charmante. Elle m'informe, priorité des priorités, des jours d'aumônerie et m'explique comment m'y rendre. Quels délicieux instants, pour ces messagers du christ, que ces premières heures de captivité où la femelle, démunie et privée de tout amour, est prête à se raccrocher à la plus ridicule des superstitions pourvu qu'on daigne lui apporter un minimum d'attention. Quelle joie que de moissonner dans se champs de misère si fertiles les âmes les plus noires, mais les plus désespérées, pour les convertir à la foi et ainsi, pour la joie du seigneur, enrôler de nouvelles recrues dans l'armée de la haine et de l'intolérance. La secte ainsi continue de prospérer sur la misère de l'humanité et, reconnue par la sainte république, son pouvoir est plus grand que jamais. Je ne parle pas... je suis encore choquée et mon seul désir n'est point de baiser les pied de Jésus, mais de sucer le vît de mon homme. Résignée je demande à la Putain de se renseigner pour obtenir le matricule de mon époux et cette dernière m'assure qu'elle va faire l'impossible. Le lendemain elle revient dans ma cellule et me le donne, comme un don de dieu, pour me prouver, sur cette terre d'ingratitude, que ceux qui ont la foi sont toujours récompensés... Elle n'en peut plus et jubile de son pouvoir. J'ai l'impression qu'elle va se masturber devant moi tellement sa jouissance est absolue. Nul doute qu'en cet instant les dessous de la nonne devait être bien moins catholiques que ce crucifix qui, branlant entre ses seins, devaient lui servir de pieu pour expier

ses péchés. Je suis tellement soulagée que je la remercie quand même, les larmes aux yeux. La souillure macabre se retire alors de ma cage, auréolée de bonté, fière de sa généreuse action... Mais je m'en fous je tiens enfin entre mes mains la clef de mon salut. Je me précipite à mon bureau et écris d'une main tremblante les premières lignes d'une correspondance carcérale qui ne fait que débuter. Je n'ai plus qu'à attendre sa réponse...

Les jours passaient, les semaines, deux puis trois, et toujours pas de réponse. Que se passait il? Enfin je recevais la réponse tant attendue, les premiers mots de Cyrille après près d'un mois de silence. J'étais heureuse comme une collégienne savourant les mots d'amour maladroits, de ces flirts de papier, qu'aiment à s'échanger les enfants en mal d'affection. Mais j'apprenais surtout, horrifiée, que la monstresse cléricale m'avait donné un faux numéro d'écrou et que, depuis des semaines, mon courrier était distribué dans une autre cellule que celle de mon époux ! Un autre détenu avait lu mes courriers et, constatant qu'ils ne lui étaient pas destiné, les avait remis à des matons qui, dans leur fulgurance légendaire de fonctionnaires atrophiés du bulbe rachidien, avaient mis trois semaines pour atteindre la cellule de Cyrille située à, au moins, deux portes de là. C'est la dernière fois de ma vie que j'eus le malheur de faire confiance à un représentant religieux. Ma stupidité avait été sévèrement châtié... Ma punition était lourde d'avoir accorder naïvement un peu de crédibilité à cette chienne malfaisante mais cet ultime coup bas que m'assénait l'église allait me permettre de contempler le véritable visage vérolée de la nonne maculée. Je la croisais bientôt et lui faisais remarquer l'impardonnable erreur, l'inexcusable méprise. Sa seule réponse fut de me rabaisser, d'un ton méprisant et cassant, au rang de sale petite ingrate effrontée et malsaine, assez culottée pour se plaindre. Qu'il est jouissif de voir si rapidement le doux visage de la bonté et du pardon se fissurer, à la moindre remise en cause, pour retrouver, comme

aux plus belles heures de la sainte inquisition, toute la haine et la rage qui ont fait la grandeur du christianisme!

J'oubliais vite cette épisode pour me consacrer à d'autres activités. Il fallait à tout prix que j'occupe mon esprit, que je neutralise mes sentiments. Éviter de réfléchir était la solution pour éviter de sombrer dans la folie. Par chance les prisons pour femmes bénéficient de bien plus d'avantages que celle des hommes. Une nouvelle fois il est amusant de constater que, face à la misère, aucune féministe ne réclame la parité et une égalité de traitement avec les hommes. Je pouvais accéder à toutes les activités. Faire du sport quasiment en continue avec, enfin, des surveillants de la gent masculine, bien plus sympathiques que ces espèces de harpies qui règnent sur les prisons de femmes, la haine aux lèvres, et qui n'ont plus de féminin que ce gros cul qu'elles trimbalent, nonchalamment, dans les couloirs de Fleury...Quand encore elle daignent se lever. Je soulevais la fonte comme une damnée... Un bagnard n'aurait pas plus souffert que moi ! Pour me défouler, passer le temps, et pour éviter les problèmes avec les autres détenues. Des bras puissants et des épaules larges étant généralement plus respectés que des talents de diplomate, fut il surdoué. Je dois à ce travail musculaire d'avoir sauvé ma nouvelle chasteté face à la convoitise édentée d'une toxico des plus entreprenantes qui, me trouvant dénudée sous la douche et plus qu'à son goût, se serait bien vu glisser quelques doigts dans mon cul pour y trouver un peu de réconfort. Ce n'est pas que je ne rêvais pas chaque soir de quelques effractions rectales et saphiques mais l'esthétique repoussante de la bougresse me frigidifiait définitivement. Même enfermée je reste une femme de goût. J'apprécie que mes partenaires sexuelles aient un certain charme !

Fort heureusement la maison d'arrêt ne comptait pas que des laideurs. Il y avait aussi de très belles femmes et, malgré l'abstinence sexuelle, je ne me privais pas de contempler les plus

superbes créatures. La tentation était grande et de véritables bombes venues d'Amérique latine, pour diverses affaires de drogue, exhibaient devant moi l'abondance de leur chair, le cuivre de leur peau bronzée. Les culs les plus gras, véritables boules de graisses, défiant les lois de la pesanteur vibraient de toute leur masse au sommet de cuisses rondes et puissantes, gorgées de cellulites. Leurs seins lourds, libérés de tout soutiens ballottaient, bourses d'abondances obscènes et juteuses, sous les t-shirt les plus courts, les plus moulants, au grès de leurs exercices physiques les plus excitants, les plus épuisants. La sueur perlaient le long de la rigole duveteuse et sans fin de leur cambrure de reine pour se perdre, oh seigneur du foutre et des délices, dans la sombre moiteur de leurs intimités. Combien de fois n'ai-je prié tous les démons de l'enfer pour m'offrir, l'espace d'un instant, le plaisir de foutre une de ces catins, de plonger ma langue dans un de ces cons délicats, dans une de ces abondantes toisons odorantes pour y laper le jus de tous mes vices. La drogue qui m'a construite. Je m'endormais chaque soir le crâne ravagé d'impureté, idolâtre de ces corps devenus dénudés dans mes rêves dérangés et, un doigt enfoncé dans le cul, je branlais mon sexe comme une enragée pour m'arracher la libératrice jouissance d'une extase rédemptrice.

Toutes celles qui étaient surprises à s'accorder le plus naturel et réconfortant des plaisirs étaient isolés au mitard pour immoralité. Jugé par un tribunal d'opérette, interne à la prison, composé des notables de l'administration pénitentiaire. Un petit air de déjà vu avec ces tribunaux d'inquisition, souvent formés des dignitaires de la villes et des plus respectables serviteur de dieu, qui condamnaient à mort, ou à la torture, les plus dépravées des putains qui, trouvées dans les bras l'une de l'autre, et accusées d'homosexualité, finissaient bien souvent par méditer sur leurs fautes dans les flammes d'un bûcher. Expiant

ainsi dans les hurlements et la souffrance le mal qui les avait faite sorcières !

Le mitard est une cellule sans fenêtre. Le mobilier y est assez succinct et composé du strict nécessaire pour y passer le plus agréable des séjours. Un trou dans le sol y fait office de toilettes, un lit en béton sans couverture vous attend pour les plus reposantes des nuits et la lumière, allumée 24 h sur 24, y est gratuite. Tout le reste n'étant que fioriture vous n'en aurez nullement besoin durant toute la durée de votre méditation qui, je l'espère, sera des plus enrichissantes. Les séjours accordés gracieusement par la direction de notre établissement, peuvent aller de une à quatre semaines, reconductible cela va de soi. Si après ça vous n'avez pas envie de foutre le feu à la mère patrie on ne peut plus rien pour vous !

Autre exemple sanitaire des plus enviables qui fait la jalousie de toutes les dictatures sud-américaines. Les douches... Pas plus de trois fois par semaine en compagnie d'insectes et de vers dont, jusqu'alors, j'ignorais l'existence et qui, sortant de nul part, infestaient les lieux envahissent murs et plafonds. Enfin, de la moisissure en quantitée suffisante pour délocaliser la production de roquefort en région parisienne parsèmait le carrelage fissuré et coupant.

La matonne est la représentation vivante et terrifiante de tous ce qui peut être détestable et haïssable chez la femme. Une bonne surveillante, j'entends par la une surveillante "top cool" est une créature capable de dire bonjour... Et c'est tout. N'allez pas espérer plus de ces êtres formatés, dressés dans les écoles républicaines à vous pourrir l'existence. Je reconnais avoir rencontré une ou deux surveillantes plus affable que la moyenne mais, toujours, ces quelques frêles jeunes femmes pas encore déformées par la haine, les sushis et le rosé, démissionnaient dans la semaine devant l'ingratitude de ce métier des plus

enrichissants. A métier ingrat, travailleur ingrat... L'élite de la profession se composait principalement de grosses lesbiennes frustrées, incapables de s'assumer et qui, par la grâce de ce merveilleux métier, se rinçaient l'oeil gratuitement à longueur de journée. Sous les douches, le soir dans les cellules cachées derrière un judas, avant les parloirs pour la fouille généralisée, après les parloirs pour la fouille généralisée, avant l'avocat pour la fouille etc, après l'avocat etc, avant, après, etc,etc... Tout est prétexte à dénuder les plus pulpeuses d'entres nous, à nous palper, à nous tripoter, à multiplier les fouilles de cellules et les examens corporels les plus attentifs, les plus approfondis... Combien de fois, moi et d'autres détenues, nous sentions nous disséquer par le regard fiévreux et vicieux de telle ou telle geôlière excitée par notre pilosité. D'autres, au nom de la sacro-sainte sécurité, s'octroyaient le droit de palper, caresser et renifler durant de longues minutes soutiens-gorge et autres petites culottes. Elles exécutaient, un sourire narquois au coin des lèvres, le devoir de la fouille avec un professionnalisme sans égal, avec ce zèle passionné qui fait de la femme l'égale voir mieux, la supérieure de l'homme. Et je dois bien admettre, à pouvoir égal, que la guenon ne vaut pas mieux que le chimpanzé.

Heureusement pour mon équilibre je pus entretenir une correspondance des plus délicieuses avec mon mari. Nous faisions l'amour au travers de nos lettres. Nous fantasmions ensemble et, de ma vie, je n'aurais jamais cru avoir autant de preuve de sa passion. J'étais en admiration devant sa prose et ce qu'elle déclenchait en moi était la preuve de la férocité de ses excès. Il me manquait à en crever et mes nuits, agitées par des rêves érotiques intenses, devenaient le théâtre de ses scénarios les plus abominables, les plus décadents, les plus libidineux. Tortures, supplices, flagellation les plus torrides, pénétrations

brutales et bestiales les plus contre-nature, inondaient les feuillets maculés de foutre que le démon me faisait parvenir, quoi qu'il lui en coûte, au mépris des censeurs et des bien pensants. Aussi vital à mon existence et à mon équilibre que manger ou boire, cette nourriture spirituelle et sexuelle qu'il écrivait contribuait à me maintenir à flots, à m'ordonner de me battre pour, le jour venu, retrouver sa puissance. L'abstinence imposée par la force peu mener à la folie. Je savais que quelques années de plus auraient définitivement mis un terme à ma raison déjà chancelante. Les récits des premiers jours, bridés par la peur d'être censuré, avaient rapidement fait place à d'apocalyptiques nouvelles dans lesquelles, miracle de l'imaginaire, les plus effroyables fornications se jouaient de toute morale pour, libérées sur la virginale blancheur du papier défloré, répandre dans l'encre obscure de ses pensées les plus sordides, le concentré de mal nécessaire à mon vice. Je souillais mes dessous à la lecture de ses obscènes incitations, me mordais les lèvres pour réprimer mon désir, enfonçais mes ongles dans la chair de mes cuisses pour réfréner mon excitation, pour transcender son sadisme. Ces lettres enflammées ravageaient ma raison et les esquisses érotiques qui illustraient chacune de ces missives achevaient de me soumettre à ses désirs. Il n'était pas là mais chacun de ses mots me baisaient, m'enculaient comme la plus dépravée des traînées. Ses dessins devenaient de plus en plus explicites, de plus en plus pornographiques. Les pulpeuses rondeurs des victimes consentantes qui peuplaient, dégoulinantes, l'ensemble de son oeuvre dans les postures les plus humiliantes se faisaient de plus en plus grasses, de plus en grosses. Les chairs gavées et maltraitées, suintaient de toutes part, perlaient de foutre et de sang, de pisse et d'excréments. Les dilatations les plus insoutenables éventraient leur matrice. Les mamelons, perforés de part en part par de somptueux anneaux de métal écarlates, arrosaient de sécrétions lactées les bouches

les plus gourmandes. Des chaînes, placées aux endroits les plus tendres de leurs faibles anatomies, s'enfonçaient entre les bourrelets goûteux des putains écorchant, sans la moindre précaution, les mamelles gonflées de luxure et les vulves gorgées de cyprine. De monstrueuses verges surdimensionnées, congestionnées, crachant sperme et violence, déchiraient leur tendre aridité rectale pour les plus merdeuses et juteuses sodomies.

J'entrevoyais enfin le véritable visage de l'enfer au travers de sa création, et j'avoue avoir prié pour qu'on m'y jette à ces coté...

Évidemment cela ne pouvais durer et les courriers, ouverts, lus et contrôlés par des matons en mal de cul, finirent par arriver sur le bureau d'un juge. Ainsi, outré par l'indécence de la prose, le tout puissant Juge, probablement frustré et dénué de culture au point de ne pas savoir que même le Divin Marquis de Sade n'est plus censuré dans notre beau pays, leva son doigt vers les cieux et, investit d'un pouvoir absolu qui lui permet d'outrepasser les lois de la république, prononça l'excommunication de notre correspondance en nous interdisant le droit de communiquer pendant plus d'un mois, le temps qu'un psychiatre, commandité par sa personne, étudie la question et délivre son verdict. Pour la pauvre âme innocente de sa seigneurie, préservée jusque là de toute impureté, il était inconvenant et des plus immoral qu'un homme et une femme, qui plus est mariés, s'expriment aussi librement à propos de la plus innommable des actions: le SEXE. Rappelons que l'affaire ne se déroule pas en plein moyen-age mais en 2002 dans un tribunal de la capitale d'un pays qui s'enorgueillit d'être la patrie des lumières et de la liberté... Et où, parait il, la séparation de l'église et de l'état est effective depuis 1905. Comme ce doit être chaud dans les lits de ces messieurs quand la nuit venue, et dans la pénombre des quartiers chics du XVI ème arrondissement, on s'applique à besogner madame pour accomplir l'écoeurant devoir conjugal !

C'est toutefois grâce à cette aventure, des plus désagréables au demeurant, que mon mari remportait sa première victoire face à la pudibonderie judiciaire... Dans un bras de fer des plus inattendus la médecine venait à notre secours et balayait, d'un revers de la main, toute les accusations de démence sexuelle que Sa majesté avait vomi sur nous. Le psychiatre établissait dans son rapport que rien n'était plus sain que la démarche entreprise avec mon époux et que ce défouloir sexuel, exclusivement réservé à nous deux, nous permettait de rester liés physiquement malgré la séparation. Bien entendu nombre de lecteurs, du surveillant au juge d'instruction, pouvaient se voir offusquer par tant de blasphèmes et de pornographie mais cette responsabilité n'en incombait qu'à ceux qui se permettaient de violer l'intimité d'un couple en voulant, par la plus malsaine des curiosités, fouiller et réorienter nos écrits. Il était évident, selon ses critères, qu'on ne pouvait pas sérieusement en vouloir à un homme emprisonné de désirer sa femme ardemment au point d'en développer une fantasmagorie surdéveloppée. Enfin il ajoutait pour conclure que le style, non dépourvu d'intérêt, se lisait avec plaisir et ne souffrait d'aucune contestation d'un simple point de vue littéraire. Ne vaut il mieux pas qu'un homme s'emporte en sulfureuses émanations verbales plutôt que dans l'accomplissement, apparemment mieux vu par la justice, du viol d'un autre détenu pour assouvir sa frustration? Freud écrasait Jésus en trois sets secs et le juge effondré se voyait contraint de rétablir notre correspondance sans la moindre sanction.

Trois jour plus tard je recevais une énorme enveloppe contenant tous les courriers que Cyrille avaient continué de m'écrire durant tout un mois. L'intégrale des lettres et des courriers censurée qu'il avait précieusement gardé, plus quelques nouveaux croquis dont l'obscénité, la privation d'un mois aidant, me fît rougir de honte comme la plus effarouchée des jouvencelles. Nous n'eûmes plus jamais de souci de courrier.

Les droits les plus élémentaires continuaient pourtant d'être bafoués. On me refusait ainsi, durant quatre mois, d'avoir des parloirs avec ma famille, mon mari. Mon avocat finit tout de même par obtenir les autorisations nécessaires mais, seul le directeur de la prison ayant autorité dans la mise en place de parloir intérieurs, je du patienter encore un peu pour que, dans un bon jour, l'administration carcérale consente à me laisser voire mon mari tous les quinze jour. Ce fût une véritable délivrance de le retrouver. Chacun de nos baisers, sous surveillance permanente, embrasait nos sens. Cyrille bandait comme un démon au moindre de mes frôlements et mon sexe libérait sans retenue le jus de mon excitation. Combien de fois la honte s'empara de moi quand, le parloir terminé, je livrais au regard impudique des matonnes, au cours de la fouille, sur le coton imbibé de ma culotte, la souillure blanchâtre et odorante de mes coupables émois... Nous usions de tous les stratagèmes pour nous offrir du plaisir. Les surveillants ne passant devant notre porte vitrée que tous les quart-d'heure nous avions tous juste le temps de nous satisfaire mutuellement. Cyrille avait déchiré le fond de ses poches et, glissant discrètement ma main dans l'une d'elle, je pouvais branler de toute mes forces le membre douloureux de trop de privation. Pour ma part je portais une jupe assez longue pour ne pas éveiller l'attention et je le laissais glisser ses doigts entre mes cuisses, brûlante qu'il me pénètre enfin, qu'il profane cette orifice trop longtemps inviolée, qu'il explore mon ventre le plus profondément possible. Dépourvu de soutien gorge il me suffisait de laisser glisser la bretelle de mon haut pour livrer la juteuse auréole à son sadisme le plus malsain. Ce mamelon qui, bientôt sacrifié sur l'hôtel du plaisir, allais subir les pires outrages. Il enfonçait ses ongles dans le misérable téton qui sous l'effet de la douleur se durcissait et enflait trahissant mon plaisir. Je réprimais mes hurlements, chacune de ses caresses et de ses baisers me brûlant comme de

l'acide, en plantant mes dents dans son épaule, dans son bras, dans chacun de ces morceaux de chairs que je rêvais d'arracher pour en emporter le goût jusque dans ma cellule. Et plus je branlais sa queue et plus ces doigts me fouillaient, arrachant de ces ongles quelques lambeaux de muqueuses de mes parois enflammées. Et plus je le mordais et plus mes pointes subissaient d'affronts, se distendant sous les tractions les plus dures, sous les torsions les plus insupportables. J'avais l'impression que mes seins allaient s'arracher, que mes tétons ne sauraient résistés à pareil supplice, à pareil jouissance. Mais ils résistaient et devant cette effronterie il intensifiait encore la torture, mon martyre. Je jouissais de lui offrir ma souffrance et sa bite allait bientôt cracher le nectar divin.

Mes mamelons jaillissent comme jamais, je bande avec mes seins et le satyre astique nerveusement mon entrecuisse pour exorciser mon mal. Je n'en peux plus et je sens que mon ventre, dans une ultime contraction, libère enfin sur ses doigts la pollution de mon extase. Je suis agitée de spasmes quand le monstre décharge sur ma main une abondance de foutre animale. Le vicieux n'en peu plus, et perdu dans son extase, il continue de répandre son sperme brûlant sur le sol. Il n'arrête plus de couler et sa liqueur est plus épaisse que jamais. Je continue de le branler lentement, pour traire cette effroyable queue, et en extraire les dernières gouttes de foutre, les dernières gouttes de vie. Nous nous embrassons et, portant à nos lèvres le poison que je viens de récolter, nous nous délectons de son sperme comme deux vampires avides de sang, avides de liberté...

Nous allions droit vers les assises, inculpés de tentative d'assassinat, et l'empressement de notre avocat à nous y envoyer ne laissait présager que peu d'espoir d'y échapper. Agacé par notre manque de réceptivité, et de reconnaissance, à l'égard de la

médiocrité de sa défense il nous promettait de longues années derrière les barreaux et nous conseillait, avec un tact subtil, de nous installer confortablement dans nos cellules car le séjour risquait d'être long. Deux juges se succédèrent, reprenant par la même occasion l'instruction au début plutôt que de poursuivre l'enquête là où le prédécesseur l'avait laissé, traînant des pieds au possible pour prolonger notre détention. Nous passions ainsi Dix-huit long mois en mandat de dépôt, sans avoir encore été jugé, attendant, à la merci d'un quelconque Ubu, qu'un seigneur du parquet daigne bien nous faire comparaître. En un an et demi nous avion vu deux fois le juge, effectué une confrontation et une reconstitution... Et c'est tout... Un p'tit tour chez le psy et l'affaire était bouclée. Enfin l'incompétent monarque pouvait tirer de sa longue réflexion les conclusions d'une évidente culpabilité et, sur de son pouvoir, il appuyait de son autorité notre dossier pour les assises... C'est dans ces instants, où l'on se sens bien seul et démuni, qu'on aimerait parfois un petit coup de pouce du destin... Et c'est là, par la parole d'un procureur, que survint notre salut ! Monsieur le procureur de la république, à la lecture du dossier d'instruction, et devant l'effarante faiblesse de l'inculpation, venait de requalifier les faits et les motifs de notre mise en examen. Nous n'étions plus poursuivis pour tentative de meurtre mais pour simple agression. Notre affaire renvoyée en correctionnelle allait être rapidement expédiée et, remise de peine aidant, les portes de Fleury commençaient à s'entrebâiller. Le procès fut rapide, simple et concis. Aucun élément nouveau, une enquête bâclée, des rapports psychiatriques incompréhensibles... Juste nos aveux et la haine d'une victime dont l'antipathique et malsaine présence irritait la cour. Le procureur se levait et balançait un réquisitoire irréprochable, de ceux qui devrait faire école dans la magistrature. Au termes de l'envolée l'angoissante menace tombait enfin: cinq ans, dont deux fermes et trois avec sursis. Virtuellement, nous étions

libre ! A ce moment j'eus envie de répudier mon avocat car, devant la qualité et l'honnêteté de cette véritable plaidoirie que venait de réciter le procureur, je craignais, à présent, plus la médiocrité d'orateur de notre avocat que le fiel légendaire de la partie civile. Je priais pour que le misérable, par une caricaturale défense, n'en viennent à brusquer la cour et ne nous fassent obtenir un verdict au-delà du réquisitoire. Il n'avait plus qu'à fermer sa grande gueule et nous étions libres. La fadeur de sa plainte ne fut pas pour me déplaire et l'insipide plaidoyer berça gentiment l'auditoire qui, somnolant, se retirait pour délibérer...
Une demi-heure s'écoule... Le juge revient enfin... Il lit le verdict mais ma tête est si embrouillée que je ne saisis pas la condamnation prononcée. Cyrille me souffle à l'oreille que tout est fini, que nous sommes libres. Je n'arrive pas à le croire et j'appelle du regard mon avocat qui me confirme que nous serons dehors dans les prochains jours... Enfin presque... S'il est en effet des plus agréables d'apprendre qu'on a accompli, en préventive, la totalité de sa peine encore faut il ensuite convaincre le fonctionnaire pénitentiaire de cette état de fait, et s'en remettre à sa légendaire passion du travail pour obtenir les remises de peines ! Je ne dus ma libération, avec quelques semaines de retard, qu'à mon entêtement et à la chance de croiser, au détour d'un couloir, la directrice qui, elle-même, s'étonnant de ma présence fit accélérer une sortie qui depuis longtemps devait être consommée.

La surveillante ouvre ma porte... Je suis prête depuis des heures et le moment tant attendu est enfin arrivé. J'essaie de garder mon calme car, jusqu'à la dernière minute, et tant que je n'aurais pas posé le pied à l'extérieur de cette putain de prison, je serais toujours considérée comme détenue... Je sais qu'il peut encore m'arriver des problèmes et, tant que je serais à la merci de ces chiennes, tant que je serais encore dans cette enceinte, je ne doit

pas risquer le moindre affrontement, le moindre accrochage. On m'a si souvent annulé des parloirs, bloqué mon courrier, fait croire je j'allais sortir... Alors maintenant, le moment arrivé, je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Dernière "fouille", dernière humiliation... J'espère qu'elles se régalent, et qu'elles s'en mettent plein les yeux, parce qu'elle ne sont pas près de revoir mon cul autrement qu'en poster. Elles déballent toute mes affaires, feuille par feuille, vêtement par vêtement. On me fait attendre dans une cellule étroite et crasseuse dans laquelle j'ai à peine la place de m'asseoir... Ça sent l'urine, comme au première jour. Je refais mon chemin de croix en sens inverse et je suis terrifiée à l'idée de les voir changer d'avis. Je suis près de la sortie, de la lumière. J'entends les noms défiler par ordre alphabétique mais le mien n'est pas cité. Il y a sûrement un problème ! Je le savais, le pire est en train d'arrivé. Je suis là depuis huit heure du matin et il est midi passé... Un maton s'avance vers moi, me regarde, demande mon nom et m'annonce, sans la moindre excuse, m'avoir oublié... Putain quelle soulagement... et quelle angoisse de se savoir à la merci de pareils connards ! Je redonne mes empruntes, mon adresse, la porte s'ouvre... Enfin... Je ressens un malaise, la peur de l'extérieur m'envahit et, brutalement, je me retrouve jetée dehors sans même un au revoir ou une bise... Seule sous la pluie battante, sur le parking grisâtre de cette banlieue sinistre, seule, avec mes sacs et ma liberté, je laisse échapper une dernière pensée pour celles qui sont restées à l'intérieur... Fatima, Mélissa et Angelina avant, désormais, de penser à ma survie...

Copyrighted material

Chapitre XVIII

Copyrighted material

Chapitre XVIII

Ma belle-mère devrait être là... mais vu qu'il est presque 13h30, je crains qu'elle ne soit repartie. Je la vois enfin, elle m'embrasse. Je n'aurais jamais cru que je serais si heureuse de la voir. Je monte dans la voiture, son ami est là et me lance:" T'as fait une belle connerie ! ". C'est le début d'un autre cauchemar... Je m'éloigne de la prison... J'ai le coeur serré. Une atroce culpabilité m'envahit, j'ai l'impression d'y abandonner mon amour, ma vie. Je ne peux pas l'emmener avec moi et quitte cet endroit maudit le laissant seul dans le plus sordide des cachots. Je retiens mes larmes... Je n'ai plus qu'un mois à attendre mais, le soir venue, je m'effondre dans la solitude d'un appartement trop vide et pleure l'insupportable absence, l'insupportable privation. La prison a laissé des traces et le manque est encore plus cruelle dans cette illusoire liberté qui n'est rien sans lui. Je préférerai une vie d'enfermement à ces cotés plutôt que de revivre encore une fois, encore une heure loin de mon homme.

Nos rares parloirs, souvent annulés, étaient la cause de sa punition. Au bon vouloir des maîtres des lieux ce privilège nous était accordé selon l'humeur de nos geôliers et, dans un accès de rage, Cyrille avait, au travers d'une de nos correspondance, déversé tous son fiel sur quelques surveillants mal attentionnés qui, outrés par la prose obscène de l'insoumis, l'avais fait condamner à un mois de détention supplémentaire.
Je restais abrutie pendant de longues semaines. J'écoutais mais je n'étais pas là... Je devais refaire tous mes papiers et l'on m'obligeait, à chaque administration, à montrer mon "billet de sortie", à révéler mon incarcération. Aux yeux de la société

j'avais disparu pendant près de deux ans. Presque oubliée je devais donc fournir la preuve de mon existence et ces démarches absurdes n'en finissaient pas. Mes affaires, éparpillée un peu partout suite à notre arrestation devenaient de plus en plus difficile à récupérer, à retrouver. Certains refusant tout simplement de me les rendre, d'autre nous évitant, d'autres encore niant nous connaître... Étrange prix à payer que celui là... Une éternelle culpabilité semblait s'abattre sur nous. Une condamnation sans appel, impardonnable, nous désignait et, pire que la justice d'un pays corrompu, nous accablait de tous les maux, de tous leurs maux. Nous étions rendus responsables, par cet exil forcé, de tous ce qu'ils avaient endurés au cours des derniers mois. Les hypocrites attentions s'évanouissaient et, enfin satisfaits de notre impuissance, boucs émissaires tout désigné de leurs vies ratées, la vindicte populaire de nos amitiés corrompues nous lapidaient maintenant que nous avions un genou à terre . D'insoupçonnables rancoeurs, filtrées par les sourires de facade et les lumières tamisées de nos nuits de débauches, remontaient à la surface comme le cadavre pourrie d'un passé pas si lointain... Notre calvaire avait servi d'exemple aux plus lâches et, notre absence aidant, le spectre de la morale avait ressurgi pour remettre au pas le petit monde dépravé de notre Pornocratie qui, effrayé par la destinée peu enviable de leur leader, reniait la réalité de leur souvenir pour un plus respectable présent assorti de sermons... Ils me dégoûtaient tous ! J'avais envie de pleurer mais je me retenais devant eux, pour ne pas leur faire plaisir.

Les jours passent et je m'aperçois que mes agendas ont disparu, mes carnets d'adresses, certains magazines pornos, ma nomination au hot d'or... Je comprends qu'on en veut à mes souvenirs, à ma mémoire. Beaucoup souhaitent effacer toute traces de ce que je fus, de ce que je suis... Probablement pour me reconstruire une identité plus lisse, plus présentable, plus

respectable... Le frère de Cyrille a redécoré tous son appartement avec nos biens. Mes cadres sont sur ses murs, mon ordinateur est sur son bureau, mes bibelots et mes CD ornent ma propre étagère et mon canapé trône au milieu de la pièce. Je me demande ce qu'il me reste et quand, ultime affront, je lui réclame mon due il prétexte qu'en échange de ce qu'il a fait pour nous il en est maintenant le propriétaire, justifiant ce pillage par les plus nobles attentions, jouant, acteur pathétique, la victime de notre égoïsme. Je fais une overdose et je me rends compte, à vingt-quatre ans, que j'ai vécu toutes ces années entourée de vipères. Je vis le pire des cauchemars... La famille m'a récupérée et a brûlé tous mes contacts. Ils veulent que nous retournions dans le droit chemin, dans le sentier boueux de la médiocrité. J'ai envie de vomir. Qu'ont-ils tous avec cette obsession de contrôler ma vie, de décider à ma place ? Je baisse provisoirement les bras et, ayant appris en prison à détourner les yeux en attendant des jours meilleurs, j'attends la sortie de Cyrille... Pour fuir ! Je n'ai pas assez de courage et de force pour les affronter tous...et la séquestration m'a laminé. J'ai besoin de temps mais je n'ai plus un centime, je n'ai plus rien. Je suis moins que rien.

Je ne sais pas comment m'en sortir, trouver du travail. J'ai un casier judiciaire et j'ai disparu depuis deux ans. Mon expérience professionnelle ? Le porno ! Et le monde a changé...En ces temps de retour à l'ordre morale il ne fait pas bon d'avoir été actrice de X. Je régnais avec le franc, me voilà déchue les pied dans l'euro. Les prix ont monté en flèche, les esprits sont devenus plus étroits que jamais. Mes amis ont disparu, ma famille n'a de cesse de me convaincre devant l'ensemble de mes fautes, de mes crimes, de la justesse de mon châtiment...

L'appartement qu'il nous ont trouvé a lui-même été choisi et décoré avec soin... Très fière ils m'emmènent le visiter... Le cadre est magnifique... Mais en pleine forêt et à cinq ou six

kilomètres de toute civilisation ! Je franchis la porte et je suis horrifiée...On dirait une chambre d'hôpital psychiatrique pour enfant déséquilibré ! Ou une de ces habitations guimauve issue tout droit du cerveau malade des productions Disney. Des nounours de partout, des jouets, des posters infantilisant couvrent les murs et un Gooffy d'un mètre vingt nous invite à pénétrer dans les lieux. Les photos et autres dessins érotiques qui autrefois ornaient les murs de mon appartement parisien ont été banni. Je retrouvai même, plus tard, un tableau de Cyrille dans leur cave, plié en deux, servant d'urinoir pour les chiens de la maison. Ces maquettes sont cassées, mes chaussures jetées dans un sac en plastique pour être vendues à la prochaine brocante et nos photos, ultimes souvenirs de notre gloire passée, ont été jeté dans des boites sans plus de précaution.

Pendant près d'un mois je nettoyais tout, recollant et réparant tous ce qui pouvaient être sauvés. Je voulais qu'à sa sortie mon amour retrouve un endroit familier, accueillant, et lui éviter ainsi le choc que j'avais moi même encaissé. Je modifiais discrètement, et par petite touche, la décoration de mon intérieur. Chacune de ces altérations de la divine mise en place était assujettie à des interrogatoires surréalistes pour lesquels je devais fournir la justification la plus crédible afin d'éviter les foudres de la régisseuse. Mon espace de liberté se réduisait chaque jour et, isolée dans cette campagne, je devenais dépendante pour subvenir à mes propres besoins. Ils ne me laissaient pas une journée seule me trimbalant dans les supermarchés les plus surpeuplés, les plus bruyants. Toute cette foule m'angoissait et, rendue paranoïaque par l'enferment, j'avais l'impression que tous le monde me reconnaissait et parlait de moi dans mon dos. Stressée et perturbée j'en venais presque à regretter la prison. Je pensais à Cyrille sans cesse et le compte à rebours des jours qui me rapprochait de la délivrance s'égrainait de plus en plus lentement. Je lui écrivais tous les jours, essayant

de lui cacher l'amère vérité du monde extérieur, lui décrivant l'idyllique version d'un petit coin de paradis qui l'attendrait à sa sortie. J'essayais de tout préparer pour arranger les choses, pour calquer l'illusoire représentation du bonheur sur les chimères de mes écrits. Mais comment réaliser un miracle quand on a que trois cent euro, mon allocation de réinsertion, pour reconstruire un vie, pour reconstruire deux vies. Je ne pensais qu'à une seule chose, m'enfuir... Une nouvelle fois je devais attendre mon prince charmant. Je savais que quand Cyrille sortirait on partirait loin, très loin de ces fous!

Ce mois d'attente m'avait paru interminable mais le grand jour était enfin arrivé. Je n'avais pas dormi de la nuit et, devant la porte de la prison, j'attendais rayonnante la sortie du messie. On aurait dit la plus humide des collégiennes attendant, anxieusement, l'arrivée de son prétendant pour le plus décadent des bals, pour la plus perverse des étreintes incestueuses. Les deux énormes portes de métal s'entrouvrent et je le vois. Je reconnaîtrais sa démarche entre mille. Je cours vers lui et je me jette dans ses bras. Je l'embrasse, je le sers fort contre moi. Plus jamais je n'accepterai qu'on nous sépare... Quelle intensité ! Mon coeur frappe contre sa poitrine et ma respiration trahie mon excitation. Mes seins enflés, malmenés par la violence de l'étreinte, semblent énormes contre son torse amaigri. Mon sexe bave de plaisir à l'idée de sa déchirure prochaine et je jouis, sous le regard inquisiteur de sa mère, d'offrir ma féminité à ses mains baladeuses. Je sais que même usé et fatigué chacune de ces caresses le ramènera à la vie, le ramènera vers le vice.

Nous montons dans la voiture et sa mère nous ramènent "chez nous". Il ne dit pas un mot mais, sur la route, il ordonne de se ranger près d'un tabac... Cela fait dix-huit mois qu'il n'a pas fumé, à la grande fièreté de maman, et je me demande ce qu'il peut bien aller acheter. Il en resort triomphant, le visage

illuminée, deux gros paquets rouges et blancs de la plus célèbre des drogues entre les mains et, toujours sans un mot, il allume une Malboro pour, dans le craquement d'une allumette, en tirer la plus délicieuse et nocive des bouffés, de celle qui vous ressuscite un homme.

Je le regarde approcher à travers la vitre de la voiture. Il a beaucoup maigri. L'enfermement a atrophié ses muscles et, malgré son sourire, je vois bien qu'il a morflé pendant tous ce temps, que sa détention fut un véritable calvaire.

Nous arrivons à destination et, enfin seuls, nous nous jetons l'un sur l'autre. Nous nous dévorons mutuellement. Nos vêtements volent à travers la pièce et je sens ses mains parcourir mon corps, en pétrir toute les rondeurs, en malaxer tous les excès. Il avale littéralement ma langue et pénètre nerveusement ma bouche, y déversant sa bile comme le plus enragé des violeurs. Sa peau est si douce, sa queue est si dure. je la sens buter contre mon ventre et l'énormité de son désir me submerge. Je m'ouvre entièrement à son désir et le membre juteux s'enfonce en moi, foulant ma chasteté comme comme la pire des insultes, culbutant ma dignité comme la dernières des putains. Il viole mon impureté à grand coup de butoir, et s'offre sur l'hôtel de la plus crapuleuse des résurrections le plaisir d'arracher, de mes virginales entrailles, le déchirant cris d'extase d'une femelle éventrée. Je suis brûlante, fiévreuse, et le bougre n'a de cesse que de ruiner mon ventre. J'hurle et savoure avec délectation la mise à mort d'une abstinence malsaine, d'une intolérable privation. S'arrachant d'entre mes cuisses il extirpe de la gaine ravagée une verge victorieuse et palpitante, ruisselante de mon bonheur, pour, me retournant comme la plus misérable des offrandes, livrer à sa fureur la délicate rosette violacée de mon cul, pour déchirer l'impure corolle et y cracher son foutre. Seigneur quelle supplice ! Sa bite encore souillée de sécrétion pénètre sans resistance le minuscule orifice écoeuré de luxure.

Mon cul explose et l'humiliante posture me pousse à accepter son vît toujours plus profondément. Il glisse dans le boyau des délices depuis trop longtemps inviolé, ravageant de son énormité mes dernières bribes de dignité. Je couine comme une truie qu'on égorge et, tandis que mon sphincter éclaté me pousse à déféquer sur le membre divin, il balance dans mon cul les litres de foutre accumulés de puis trop longtemps, échanges de fluides des plus salaces qui m'enivrent de bonheur et achèvent ma crucifixion. Je me sens enfin libre, heureuse, épanouie, vicieuse et détendue, maîtresse et putain... totalement femme. Nous tombons d'épuisement et restons l'un dans l'autre en continuant de nous embrasser tendrement. Je peux contempler à nouveau son visage et le serrer contre moi. Comme si rien n'était jamais arrivé, comme si je m'éveillais d'un long cauchemar.

Après nos ébats, il savoure sa première douche depuis bien longtemps, enfile un costume et sorti de chez le coiffeur retrouve son élégance, sa prestance, son charme. Je suis rassurée. Une bonne alimentation, un peu de sport et beaucoup de repos ne tarderont pas à le remettre sur pied.
Les jours passant Cyrille découvrait l'étendue du désastre et sa fragilité mentale me faisait craindre le pire. Le froid de l'hiver aidant les journées devenaient interminables. Frigorifiés dans notre appartement, sans le moindre chauffage, nous regardions le givre se former sur les vitres et la moisissure se rapprocher dangereusement de nos derniers souvenirs. Le point de non retour fut atteint quand, en pleine nuit, la pompe de la fosse sceptique, surélevée par rapport à nos toilettes, rendait l'âme libérant, par notre salle de bain, les torrents de merde de tous les appartements mitoyens. La fiente remontait par toutes les canalisations et inondait doucement, mais sûrement, l'ensemble de notre cuisine. Véritablement emmerdés jusqu'au coup nous sacrifiâmes nos derniers vêtements et couvertures pour endiguer

l'inondation fécale. Assis sur les marches d'escaliers nous regardions, les pieds dans la merde, flotter sur les eaux troubles du désespoir les étrons qui ordonnaient notre révolte.

En Vingt-quatre heures l'appartement était vidé de son contenu et nos cartons, remplis d'un passé de plus en plus léger, étaient chargés dans un camion de location. Nous prenions la route de Saint-Affrique, petite bourgade de l'Aveyron perdue dans les terres près de Millau et, surtout, à plus de sept cent km de Paris ! Un ami d'enfance de Cyrille nous attendait la bas, prêt à nous héberger en attendant de trouver un logement.

Chapitre XIX

Copyrighted material

Chapitre XIX

En moins d'une semaine nous avions trouvé où nous loger et le loyer, redevenu abordable, dans ce trou paumé du sud de la France allait nous permettre de nous relever, de nous reconstruire, de retrouver de cette superbe qui nous avait tant fait défaut. Le cadre était idéal pour la mise en scène de notre renaissance et le pauvre village, encore perdu dans les limbes du moyen-age, allait devenir le théâtre d'une pièce diabolique dont nous serions bientôt les acteurs et les marionnettistes. Des vierges de plâtres étaient disposées à tout les coins de la bourgade, hommage délirant à une idole virginale qui avait protégé la populace de la peste quelques siècles plus tôt. Il ne restait plus qu'à révéler à ces gueux le véritable attrait du mal et nul doute que bientôt la luxure et le vice allait déferler, comme un inacceptable raz-de-marée, dans les rues étroites et pavées de cet îlot de respectabilité, depuis trop longtemps contraint à d'hypocrites génuflexions.

L'habitant y est assez jeune, à première vu des plus sympathiques mais, imbibé de pastis et adorateur de St Bové, sa vie se déroule entre deux RMI à brailler une révolte qui bien souvent ne dépasse pas les hauteurs du Larzac... La révolution y est douce et sans risque et la pieuse élite de la ville regarde d'un oeil concupiscent sa jeunesse jouer à l'anarchie attendant que, l'âge aidant, ses jeunes âmes en révolte retrouvent le plus naturellement du monde le chemin de l'église et de la chrétienté. Cette tranche de la population, gavée d'alcool et d'extasy, promenait depuis des décennies son désespoir, un balai planté dans le cul, sous la canicule aveyronnaise, amorphisée par la

brutalité d'un soleil de plomb qui achevait de briser leur combativité. Il était temps de réveiller les morts.

Nous sortions de prison et notre soif d'orgie se réveillait avec l'éloignement. Nous quittions la région parisienne pour la première fois de notre vie et cette illusion de vacances, molletonnée d'allocations, ravivait la braise de nos sens trop longtemps bridés.

Une boîte de nuit, à la sortie de ville, allait devenir la scène de nos instincts les plus primaires. Rapidement nous formions autour de nous une meute de chiens sauvages, un peu fous, et qui, délivrés de leur pénitence par l'ingestion miraculeuse de nos foutres païens, se révélaient soudainement capable de s'ouvrir aux pires dépravations. Chacune de mes lubriques caresses entre les cuisses de tel ou tel individu des deux sexes confondus ordonnait sa corruption la plus totale et, enorgueillis du privilège d'avoir foutu la grande prêtresse Pornocrate, les manants se pressaient à nos portes pour recevoir la bénédiction juteuse de notre confrérie. Le whisky coulait à flots, les drogues les plus poudreuses obstruaient nos narines et des nuages de liberté aux exquises senteurs végétales flottaient autour de nous, parfumaient nos sorties. Un excitant parfum de nicotine, d'alcool et de sperme accompagnait nos pas, comme une odeur de souffre honore ceux du malin. Nous ne vivions plus que la nuit et, comme deux vampires écoeurés de lumière, nous passions nos journées à tenter de trouver le sommeil, brisés par la chaleur, torturés par les relents acides de nos ingestions nocturnes. Les rumeurs allaient bon train dans la vieille bourgade et les cul-bénits de tous poil imaginaient à nos propos les pires corruptions, les pires abus. Nous étions, toujours selon la rumeur, un couple Sadique qui avait fuit la capital de tous les péchés pour échapper à je ne sais quel complot et, probablement dans une cave secrète, nous torturions nos victimes qui,

ensorcelées et sous notre domination maléfique, étaient contraintes de s'abandonner reconnaissantes à nos châtiments les plus abominables. La preuve flagrante de notre infernale dévotion étant que ceux qui, par mégarde, s'étaient égarés dans notre antre, après minuit, en ressortaient à leur tour possédés et corrompus... A Paris cet état de grâce après l'acte bestial se fait appeler "épanouissement"... Mais dans la France arriérée des obscures villages de campagne, encore gavée de superstitions et de xénophobie, on appelle ça le "Mal". Les femmes, assises aux terrasses des bistrots, et désinhibées par le gros rouge qui coulaient dans leurs veines, se levaient sur mon passage pour me cracher au visage les pires insultes, le pire mépris. Je savourais chacune de ces expressions de haine, nouvelle preuve de l'implacable bonté christique, car la plupart de ces furies qui, la croix autour du cou, dégueulaient leur fiel et leur dégoût, devant un auditoire tout acquis à leur cause, étaient les mêmes qui, quelques heures plus tôt, et dans l'anonymat de la nuit, s'abandonnaient à nos baisers les plus salaces, à nos attouchements les plus pervers.

Les aller-retour étaient incessants entre notre appartement et la discothèque où, entre deux strip-tease, qui avaient le don d'outrager les bien pensant, et quelques danses lascives qui ravageaient de testostérones les mâles en rut de la région, je triais le cheptel éructant de désir qui allait servir à satisfaire mon plaisir. La réputation sulfureuse qui nous précédait teintée de réelles circonstances aggravantes que mon passé illustrait à merveille propageait notre légende comme un fléau malsain et la publicité, que les plus hostiles faisaient de nos débauches, achevaient de ramener les plus timorés, les plus frustrés. Les femmes les plus belles et les plus dociles s'encanaillaient à notre contact et profitaient de leurs moindres instants de liberté pour nous rejoindre dans la crypte des délires, pour goûter enfin ce

fruit défendu qui, matiné de sang et de luxure, les ramenaient à la vie. Deux ou trois filles escortaient Cyrille, dans les tenues les plus vulgaires, les plus sexy, à chacune de nos sorties. A mes bras les plus téméraires des hommes paradaient, l'étendard viril dressé dans leur pantalon, et savouraient leur sacrement. Nous échangions nos partenaires, sous les regards médusés, et les jeux saphiques rivalisaient de perversité avec les langoureux et viriles baiser que mon époux échangeait avec ses amants.

Notre voisine, une ancienne institutrice d'école catholique en retraite, n'en pouvait plus de nos orgies. Durant six mois hurlements de plaisir et d'extase devinrent son quotidien. Les plus menaçantes atteintes à la dignité des femmes et des hommes traversaient le fin enduit de plâtre qui séparait nos appartements pour livrer à ses chastes oreilles, à ses aseptisées pensées, l'enivrant cri de douleur de nos plus raffinés supplices. Chaque centimètre des phallus de latex qui pénétraient l'aride virilité de nos soumis s'immisçait, par le truchement de leurs plaintes étouffées, dans l'esprit ravagé de la pauvre bigotte. En quelques semaines toute les voluptueuses abominations que la connasse avaient combattu toute sa vie venaient frapper à sa porte sous l'aspect du plus vigoureux des gourdins. La misérable nous suppliait de mettre un terme à ses souffrances mais chacune de ses plaintes renforçaient notre excitation et de savoir la pécheresse agenouillée dans la pièce voisine, au pied d'un crucifix, priant tous les saints les plus impuissants de venir à son secours, revigorait de plus belle notre imagination sans limite. La ridicule épaisseur des murs devait donner à la vieille femme l'illusion de participer à nos ébats et nul doute que la fatigue et l'usure aidant la fidèle devait fantasmer honteusement sur nos misérables explorations les plus contre-nature. La chair a cela de merveilleux que même la plus récalcitrante des putains frigides du seigneur ne peut se prévaloir d'échapper aux affres de la

tentation. Le sifflement du fouet et la morsure du cuir, contre les chairs les plus grasses, devaient bercer ces nuits blanches et la lubricité de nos brutales étreintes devait pousser la pauvre croyante, privée du droit de nous rejoindre par des principes d'un autre temps, à se flageller de plus belle au rythme de nos supplices, pour expier ses pensées malsaines et, surtout, pour goûter l'espace d'un instant un peu de notre vice... Au moins, au moment de rendre l'âme, la vieille institutrice encore humide de son calvaire pourra se vanter d'avoir vu l'enfer dans toute sa splendeur et, miracle, d'avoir su résister à son appel si suave.

Toute les catins de la ville, en âge d'être foutue, se perdaient dans nos draps, et sur le sexe disproportionné de la plus irrespectueuse erreurs de la nature qu'il m'ait été donné de branler et d'accepter dans mon fondement, sur la verge équestre du plus fidèle et bisexuel complice que nous avions débauché. L'animal ne débandaient jamais et culetait à tour de bras ma misérable personne qui, chaussée de ce mandrin, s'interrogeait sur le véritable aspect du divin. Cyrille aussi profitait de ce prodige pour, échaudé par l'atroce et voluptueuse difformité qui souvent le visitait, se précipiter sur moi plus tendu que jamais. Les deux barbares me poignardaient alors par les deux côtés, et simultanément, me brisant de douleur et de cette incommensurable extase qu'il n'est donné de connaître qu'au plus méritant des libertins. La peur et la curiosité brillaient de mille feux dans les yeux de celles et ceux qui s'offraient à nous, pour le plus initiatique des voyages dans les méandres du plaisir. Tous à notre contact abandonnaient leurs ultimes inhibitions, répudiaient leurs illusoires croyances et laissaient libre cours à leurs fantasmes, dérivant entre ciel et enfer pour d'inimaginables sévices.

C'est ainsi que j'apprenais à quelques jouvenceaux, encore

ignorants des plaisirs de la chair, les quelques règles de base qui instruisent l'innocent aux plus inacceptables exactions. Je savourais la précocité de leurs éjaculations pour mieux soumettre à mes caprices leur imberbe virilité et pour, à chacune de mes enfourchades, tirer un peu plus de plaisir de ces membres novices. Les puceaux bandaient dures et, rapidement corrompus par les forces irrépressibles de la perversion, leurs attentions devenaient plus sauvages, plus jouissives. J'apprenais encore, à quelques femelles égarées, l'attrait et la volupté des passions lesbiennes, le plaisir qu'on éprouve à pénétrer un corps de la même condition.

Cyrille aussi s'en donnait à coeur joie, s'appliquant à donner plus que de nécessaire à ces partenaires des deux sexes. Nombres de garces éventrées par leur maître d'un soir se libéraient à ce point de leur habituelle vie de servitude et de frustrations, qu'elles abandonnaient la moindre de leurs pudeurs dans les égouts de la culpabilité pour lui offrir, charmantes preuves d'amour, la volupté de leur ventre encore souillé d'impuretés menstruelles, où la sombre moiteur de leur cul encore plein de déliquescence rectale. Les Putains se régalaient des répugnants baisers immorales que le démon accordait à leur ventre gavé de sang. La tête enfouie entre ces cuisses ensanglantées il lapait avec délectation, sur les muqueuses engorgées de leur vaginale béatitude, le fruit rouge et divin qui, plus poisseux qu'un placenta de truie, colorait de pourpre le visage diabolique du plus passionné des amants. Les règles de ces souillons étaient devenues sa nourriture la plus essentielle et, rassasié de leur honte, il achevait de se satisfaire dans le plus merdeux des orifices. Nombre de ses conquêtes ne se gênant plus, à ce stade de corruption, pour remercier leur galant en abandonnant, sur le membre divin, la brune et odorante boue récompense de tant d'attention. Il faut dire qu'il aimait à extirper

brutalement de ces culs malsain sa verge crasseuse, objet de sa fierté, pour, après l'avoir exhibé aux yeux de tous, la nettoyer en pénétrant l'ouverture plus maternelle et plus sanglante qui, à son tour, palpitaient d'être fendue.

Nous prenions un plaisir extrême à initier toutes ces petites âmes qui attendaient depuis si longtemps, dans la plus feinte des innocences, qu'on les pervertisse. Je n'avais jamais rencontré autant de femmes et d'hommes aussi faciles, aussi capable de nous satisfaire. Le curé devait s'étrangler de rage à l'heure de confesse et nul doute que tous ce bonheur serait un jour sévèrement châtié par la bêtise et la morale. Des amies venaient même de Paris effectuer le plus pervers des pèlerinages sur nos terres converties. L'une d'elle, Cathy, libérée de l'étouffante oppression de sa famille et de ses relations se permettait même le luxe, durant trois jours et trois nuits, de se donner corps et âme à la voracité sexuelle décuplée de nos fidèles les plus dévoués. La bougresse, devant se déferlement de vice, jetait ses derniers convictions religieuses dans les flammes de la pudibonderie et s'en allait chasser la bite en terre promise, comme la plus enragée des pucelles. Noyée d'alcool elle se frottait sur toute les viriles excroissances, foulant de sa splendeur les principes les plus immoraux, humectant de sa sueur et de son foutre les pieux les plus austères. Je contemplais sa superbe et incitait la gueuse à toujours plus d'excès, à toujours plus de folie. Dansant comme une sorcière possédée sur des rythmes barbares elle ondulait, prostituée à ses désirs, au gré de ses envies, au gré de ses pulsions. Son petit corps, musclé et tendre, perlait de sueur dans la ridicule étoffe d'un short devenu trop étroit pour contenir tant de luxure. Elle se déhanchait divinement devant moi appelant à tous les crimes les mâles qui nous encerclaient de toute part. La possédée encore transie de trop de sperme, fruit de ces fellations prodigués dans les recoins

les plus sordides, nous décidions de la ramener à notre repaire afin d'activer les préparatifs du plus décadents des exorcismes. Trois beaux mâles, superbement montés, commençaient à la besogner, à outrager cette ridicule fente d'enfant qui n'avaient pas encore subie assez d'affronts pour être déformée. Les pieux les plus abominables défonçaient la putain et enfin assouvie elle dégueulait de jouissance et de joie sur un canapé depuis longtemps souillé, imbibé des sécrétions coupables de nos précédentes conquêtes, hôtel de sa réddition. Cyrille profitait alors de l'assoupissement général pour instruire la nouvelle initiée à de plus étonnants plaisirs, à de plus effroyables contraintes, dont la pauvre nymphe encore échaudée ne soupçonnait pas même l'existence. Allongé sur le dos il lui ordonnait d'astiquer de toute ses forces la veine de tous les délices, exhibant sous les yeux écarquillés de la pauvresse l'énormité de sa corruption. Enfin satisfait de sa rigidité et de son excitation il guidait les doigts de Cathy vers cet orifice par lequel les hommes partagent avec nous d'inégalables délices et, la forçant à satisfaire ses besoins les plus élémentaires, il entreprit de la guider dans la plus douteuse des explorations. Une par une les fines phalanges s'enfonçaient dans le cul de Cyrille qui, privé de toute lubrification, se dilatait douloureusement devant l'avancée malsaine, branlant toujours plus fort une queue qui, tendue jusqu'à la rupture, commençait à se fissurer aux abords du gland. La verge sanguinolente bandait de plus belle quand, dans un ultime assault ravageur, le poing de la connasse s'engouffrait dans les viscères boueuses de cet amant qui, hurlant de souffrance et de ravissement, déchargeait tout son foutre sur le visage angelique et horrifié de l'innocent bourreau. Paniquée par la vision surréaliste de son bras perdu dans les entrailles de l'enfer elle arrachait son membre du cratère violenté qui, défoncé et déchiré, palpitait de bonheur en vomissant dans les draps le fruit de son tourment. Tétanisée, elle

contemplait écoeurée, mais comme hypnotisée par la démence de cette extase, la gluante souillure qui nappait sa main comme le plus onctueux des fondants... C'est alors que profitant de la faiblesse de mon époux, et incapable de résister à l'appel de cette bouche béante et rougeoyante qu'était devenue la corolle de son cul, Le plus calibré de nos comparses pénétrait vigoureusement le fondement de Cyrille. Empalé jusqu'à la garde, il savourait le délicieux abus en récompensant ce viol par les spasmes les plus déshonorants. Il n'est nul besoin de préciser que devant ce spectacle, généralement réservé au plus aguerri, la pauvre dévergondée qui avait voulu se frotter au plus pervers de tous les hommes fuyait la ville, toutes jambes à son cou, pour s'en aller expier ses péchés dans la médiocrité de sa vie Parisienne.

De Montpellier, à Toulouse, et jusqu'au Cap d'Agde, nous écumions les plus grandes villes de la région à la recherche de toujours plus de cul, de toujours plus de viande. Mais même dans ces citadelles décadentes, réputées pour leur liberté de moeurs, nous arrivions à choquer les échangistes les plus dévots, les naturistes les plus chastes, les partouzeurs les plus conservateurs. Je découvrais que même les soit-disant partisans du sexe avaient leurs a priori, leurs haines, leurs rancoeurs. Des homo anti lesbiennes, des PD anti-trans, des gouines anti-males, des échangistes anti- bi, des mélangistes xénophobes... L'apothéose étant atteinte dans une boîte de Marseillan. Je m'étais, je l'avoue, amourachée d'une fine et frêle jeune femme, au look des plus virils, dont le charisme, le charme, avait sur moi les effets dévastateurs d'une pluie de météores...
Elle se faisait appelé "K".
C'était une petite brune, aux cheveux très courts et teintés de ce gris très en vogue en ce temps là... Elle était menue et maîtrisait de tout son être, de tout son sexe, ce style garçonne qui me rend complètement folle et auquel, encore aujourd'hui je ne sais

résister. Elle m'avait repéré alors que j'effectuais, entre les barreaux d'une cage surélevée, l'un de mes strip-tease habituel. Un de ces show exhibitionnistes que je ne peux m'empêcher d'accomplir quand l'alcool a libéré mon âme. Ses mains sur mon corps avaient pour effet de m'électriser, de me faire frissonner. J'échangeais avec elle les baisers les plus passionnés et, je dois le confesser, j'oubliais, enlacée dans ses bras, mes seins contre les siens, qu'il existait un monde autour de nous. Je crois même que, pour la première fois de ma vie, je goûtais aux véritables affres de l'adultère et, véritablement infidèle à mon homme, je ressentais l'excitation d'une coupable émotion, un remord si léger que la pureté de nos étreintes le balayait dans les égouts de la culpabilité. Je trahissais l'amour de Cyrille mais je savais qu'il ne m'en voudrait pas, m'incitant au contraire à prendre du plaisir là où mon coeur me le dictait. J'aimais tant l'embrasser, la caresser. Je passais la main sous son t-shirt pour sentir la rondeur parfaite de ses seins minuscules, La dureté de ses pointes et, inlassablement, elle pétrissait à son tour de toute sa tendresse le maternelle mamelon que j'offrais à sa gourmandise. Cyrille et un ami nous observaient attentivement. Je devinais leur regard, sentait leur excitation et, perdue dans un plaisir égoïste, je me réfugiais encore plus profondément dans la bouche de K pour ne plus les voir, pour m'isoler de leurs désirs. Elle était à moi et l'idée de la savoir souillée par leurs envies les plus bestiales m'était insupportable. Elle était à moi où, pour être plus honnête, c'est moi qui était à elle et qui ressemblait à la plus soumise des femmes entres ses mains expertes d'androgyne, si forte par sa virilité, si fragilisée par la faiblesse de son sexe, si féminine à mes yeux...

Je ne sais pas combien de temps cela à durer mais les gens, autour de nous, bien que dans une boîte échangiste s'énervaient de notre complicité, s'étranglaient de voir deux femmes ainsi

enlacées, vomissaient de voir deux lesbiennes narguer leurs impuissantes frustrations jusque dans ce lieux devenu, pour eux, un sanctuaire de prostitution où la femme se doit d'honorer leur désirs sous peine d'être punis. Les misérables, jaloux de ne pouvoir profiter de notre intimité, de goûter au plus interdit des délices que les femmes se réservent secrètement depuis la nuit des temps, se plaignirent à la direction de l'immoralité de nos ébats et obligèrent, sous la menace de quitter les lieux, le patron du club à nous proposer de nous isoler dans une pièce à part afin, selon les dire de ce dernier, d'éviter d'outrager les bonnes moeurs de ces hommes, et femmes, qui ne pouvaient plus tolérer décemment, dans un endroit habituellement "respectable", tant de passion et de répugnantes étreintes contre nature. Pour la première fois je voyais les prémices d'un nouvel ordre moral s'immiscer dans ma vie, dans le plus inattendu des refuges et de la plus pernicieuse des manières, invitant des hordes de gueux frustrés à châtier, en son nom, celle qui se refuseraient à eux. J'étais contrainte de me cacher, tel la plus misérable des pestiférée, dans l'enceinte même d'un lieu autrefois dévoué aux débauches les plus voluptueuses...

A quelques mètre de là une de ces vieilles salopes d'une cinquantaine d'année, de celle qui hante les boîtes à partouze à la recherche de chair fraîche pour retrouver une jeunesse gâchée sur les bancs des églises, offraient sa flasque respectabilité de mère de famille aux petites queues flétries, et caoutchoutées, d'une horde de gros dégueulasses dégarnis satisfaient de son pédigrée. J'aime à regarder danser, sur les pistes saturées d'effets qui camouflent pour quelques heures les dégâts du temps, ces ombres d'un passé pas si lointain. Nous les appelons les "Cochonpards". C'est en effet ainsi que l'on désigne, dans un souci de grande précision, la misérable condition physique et sexuelle dans laquelle se trouve la guenon. Le cliché est répétitif, et quasi toujours identique, mais force est de constaté

que les drôlesses ne manquent pas d'intérêt. Sublime représentation poussée à l'extrême de toute l'hypocrisie d'une société de plus en plus féminisée, ces reines des partouzards règnent sur les nuits, telle de répugnantes limaces assoiffées de foutre, glissant de toute leur graisse entre les poteaux de verre qui soutiennent leur reflet, laissant sur leur passage la bave encore moussante de leur excitation malsaine. Généralement la vilaine, nourrie d'alcool et de petits fours, a le cheveu court et coloré, la peau grasse et flasque d'une époque révolue et, comble du mauvais goût, elle exhibe perchée sur deux talons aiguilles, probablement achetés dans le sex-shop le plus en vogue, une superbe robe en léopard moulante qui a le don de faire fructifier la valeur de ses bourrelets, bien souvent plus chatoyant que les deux misérables mamelles qui en surplombent l'excès. En bref une grosse truie vêtue d'une peau de léopard... Le Cochonpard était né ! La vilaine est bien souvent cadre de direction, mère de deux ou trois beaux enfants, souvent déjà plus vieux que vous-même, dont elle n'hésite pas à vous montrer la photo. Des enfants dont, très fière, elle vante les mérites obtenues dans la peine, par la grâce d'une éducation stricte et religieuse dont elle fut garante, durant de longues années de chasteté, avant de s'accorder, les chérubins devenus grands et cons, le plaisir que mérite de s'octroyer la plus accomplie des fidèles ! S'il semble en effet dès plus naturel, pour l'ex-putain devenue mère, de prôner morale et abstinence en essayant d'éradiquer le fornicateur qui en veut à l'innocence de sa progéniture, il semble également qu'a proportion égale de la force avec laquelle elle s'applique, durant vingt ans, à nous pourrir la vie, la violence de leur appétit sexuel, à l'orée de la cinquantaine, pousse la celluliteuse ogresse à se ruer dans les divers endroits les plus glauques pour se repaître d'un foutre trop longtemps négligé. La mégère donc, la carte bleu à la main, et un ancien soixante-huitard émasculé collé à ses talons comme le plus châtré des

chapons, régit à sa guise l'ordre des choses, la conformité de telles ou telles pratiques, l'acceptation de telles ou telles minorités plus ou moins colorés pourvu, au final, qu'on la besogne à hauteur de sa frustration... Et si, par malheur, les choses venaient à se dérouler autrement qu'à son bon vouloir nul doute que ses répugnants amants viendraient, en vieux pourceaux défroqués, défendre la respectabilité de la forteresse assiégée pourvu que, et tant qu'on leur laisserait y enfoncer leur queue, leur débauche soit réfrénée d'une moralité, certe déplacée, mais d'une moralité tout de même. Sous la bénédiction de la Sainte mère Putain le gang-bang reprenait de plus bel tandis que, dans mon coin, et malgré les avertissements, je m'attachais à honorer le plus délicats de mes amants, la plus troublante de mes maîtresses...

Le réveil d'un integrisme malsain avait déjà commencé depuis longtemps mais, isolée durant dix-huit mois dans un cachot, et aveuglée à ma libération par une soif de plaisir insatiable, je n'avais vu pointer les prémices d'une résurgence puritaine, d'un renouveau cléricale qui allait bientôt mettre un frein à mes débauches, écraser mes dernières libertés. J'avais pris, première et ultime de mes erreurs, la décision de me rendre, un soir que l'ennui me rongeait, dans le club de St-Affrique sans autre escorte que celle de mon mari. A peine avais-je poser le pied dans ces lieux familiers que je sentais, obscure pressentiment, des regards réprobateurs scruter mon indésirable présence. De ces regards dont j'avais pourtant l'habitude mais qui,cette fois, camouflés dans de vindicatifs sourires, de ceux que vous jette la populace à l'heure de vous mener à la plus cruelle des exécutions, me faisaient froid dans le dos. Je ne prêtais toutefois pas trop d'attention à cette étrange intuition mettant sur le compte de la fatigue, et d'un reste de paranoïa, la délirante appréhension qui s'emparait de moi. L'équipe de rugby local,

sinistre incarnation de la crasseuse médiocrité dont l'être humain est capable de s'enorgueillir, envahissait les lieux de sa bruyante présence éructant et dégueulant à qui voulaient l'entendre son bonheur d'être Français. Considérés comme de véritable dieux par les autochtones, les brutes décérébrées imposaient leur fulgurante débilité à l'ensemble d'une l'assemblée qui, devant tant de muscle, acquiesçait lâchement en faisant mine de se réjouir du navrant spectacle. Abandonnant leurs cheptel de femelles dans un coin isolé de la salle, avec interdiction de se trémousser comme de lubriques catins sur les musiques les plus sournoises, les mongols imbibés ne se privaient pas, eux, le pantalon sur les chevilles d'exhiber fièrement leurs gros cul gras aux yeux de tous, se frottant comme de bedonnants homos, dépourvus de dignité, au rythme endiablé du "petit bonhomme en mousse" ou de je ne sais quelles autres beauferies qui, des "copains d'abord" à la "Fête au village", me donnaient la nausée. Nul doute que les gros lards passaient la plus exquise des soirées! Je décidais donc d'ignorer leur encombrante présence pour profitant de ma soirée à l'excès et, l'alcool aidant, me livrer à un strip-tease bien plus esthétique que le leur. Quelle ne fut ma surprise, et ma joie, de découvrir que la révélation d'une nudité des plus féminines réveillait chez ces champions une agressivité à mon encontre des plus bestiales. L'exhibition de mes juteux mamelons et de mes pulpeuses rondeurs portant visiblement atteintes à la légèreté de leur amusement, à la sensibilité chrétienne de ces pauvres enfants asexués ! Il semblerait que si le frémissement poétique de quelques bourses pleines, dans la lumière des stroboscopes, est un effet festif des plus stimulants sur le Rugbyman, le ballottement indécent de mes lourdes mamelles, dans la lueur des néons, n'incitait nullement le gueux à s'ouvrir à la jovialité. Le blasphème était assumé par la putain colorée qui du haut de son podium insultait leurs convictions, et méprisait leur virilité mise à mal par le ridicule de la situation.

Nos talibans de campagne rajustaient donc leurs pantalons, outragés par l'écoeurant spectacle d'une femelle lascive, livrant au monde l'impureté d'un corp si repoussant à leurs yeux, et s'en allaient rejoindre, fulminants, le club de prostitués qui s'étranglait tout autant de la déshonorante attitude d'une de leur semblable. Ces cavaliers de l'apocalypse, serviteur zélé du seigneur, véritable bras armé de la pensée unique et moralisatrice, se lavaient chaque dimanche à confesse de leurs fautes et, de nouveau purifiés, s'en allaient chasser gaiement le PD et la Putain, dans les rues de St-Affrique, ragaillardis par la justesse de leur cause, de leur mission. Combien de jeunes filles dans le secret de nos nuits de débauches m'avaient confié leur terrible secret, m'avaient révélé que, souvent initiées par leur propre père à la cruauté d'une sexualité forcée, nombre d'entre-elles avaient du subir, à maintes reprises, les viols et autres humiliations que ces tout-puissants se réservaient le droit de leur infliger, au nom du divin, pour les châtier de leur lubricité. Intouchables dans ce protectorat de la vierge Marie, il régnaient, tel des seigneurs d'un autre temps, sur la médiocrité d'une populace inculte. Frustrées de sexe et privée de passion les pauvresses n'avaient d'autres choix que de subir la moyenâgeuse oppression des mâles de la ville espérant, au hasard des nuits, rencontrer celui qui les tirerait de cet enfer. La bêtise ayant ce pouvoir douteux de convertir à sa cause les opposants les plus farouches, elles me jalousaient, me haïssaient, moi l'étrangère qui leur avaient procuré tant de plaisir, au point d'envenimer elle-même une situation sans issue, quitte à sacrifier encore un peu de cette liberté qui leur faisait tant défaut.

Je discutais tranquillement avec un homme dès plus sympathique, originaire de Paris, et Cyrille buvait tranquillement un verre au bar quand, s'approchant de lui l'air des plus menaçants, l'un des leader de la sinistre confrérie de l'ovalie lui déclarait en ces termes : " Ta femme est en train de

discuter avec un sale nègre ! Tu devrais la tenir un peu, c'est une honte !" Ce à quoi mon cher et tendre, peu perturbé par la cocasserie de la situation, le trépané sportif n'ayant même pas remarqué le métissage de mes origines, lui répondit tout aussi sereinement qu'à son accoutumé, avec ce flegme qui le caractérise : " Merci de la remarque mais, au lieu de t'occuper de ma femme, tu ferais mieux de t'occuper de la tienne... Ca fait trois mois que je la saute."... Inutile de préciser la portée de la phrase. Soudainement la situation s'envenimait. Des "sales putes" et autres noms d'oiseau sifflaient dans ma direction, l'ensemble de la foule nous encerclait de plus en plus hostile, de plus en plus haineuse. Des gens que je ne connaissais même pas, mais qui avaient entendu parler de moi, profitaient de la panique, de l'agitation, cachés dans l'anonymat de la masse informe d'un petit monde en colère, pour proférer les pires insultes, pour tenter de me frapper. Le grand lynchage tant attendu de la sorcière Parisienne allait pouvoir commencer et, incapable de réagir devant ce raz-de-marée de violence, le vigile les regardait, impuissant, nous trainer à l'extérieur de la boîte. Collé au grillage d'une palissade, derrière laquelle quelques moutons s'interrogeaient sur la véritable nature d'une humanité très probablement surévaluée, Cyrille encaissaient les coups tandis que moi, fermement maintenue par les bras par deux molosses, presque crucifiée, j'évitais quelques ongles de harpies qui se serraient volontiers fait plaisir en lacérant mon visage avant de recevoir, de plein fouet, entre les deux yeux, le poing rageur d'un de ces piliers de bars et de mêlés qui, du haut de ces cent-vingt kilos et face à une femme qui n'en valait pas plus de soixante, faisait ainsi devant tous ses amis la démonstration de sa force. On a le triomphe modeste en Aveyron. Retrouvant mes esprits, après quelques instants de flottement, je m'apercevais que non content d'avoir fait la preuve de sa puissance le cocu, encore échaudé par l'affront, commençait à défaire son ceinturon

et à dégrafer son pantalon pour, extirpant de son slip le plus ridicule des outils, faire preuve devant l'auditoire d'une toute autre puissance. Les hyènes hurlaient leur fureur poussant le porc à aller jusqu'au bout de sa pulsion, exhortant le désigné purificateur à punir la putain par où elle avait péché. Cyrille s'était enfin dégagé et, avant qu'il ne me rejoigne, je plaçais entre les jambes du bourreau devenu martyr le plus douloureux des coup de pied salvateur, renvoyant à d'autres occupations les bourses atrophiées qui, pour de longues semaines, allaient cracher autre chose que du foutre ! Le "vilain nègre", ultime cause de toute cette fureur, intervint à son tour et, rallié à ma cause, il me libérait de mes assaillants détournant, pour quelque instants, leur attention sur sa personne nous laissant ainsi le temps, à moi et à Cyrille, de fuir le plus vite possible. Les gorilles excités par les hurlements de leurs femelles nous poursuivaient dans l'obscurité, sur une route isolée qui, ce soir là, me paraissaient sans fin. Dans une scène surréaliste, digne des oeuvres d'épouvante les plus ressassées, une foule de manants se précipitaient à travers les rues sombres d'un village médiéval, sur les traces d'un couples diabolique, pour mettre un terme à son abominable existence terrestre. Il ne manquait plus que les torches, les fourches et les faux pour parfaire la beauté romanesque du fantasmagorique tableau. Si nous n'avons pas ce soir là battu le record du monde du mille mètres nul doute, en tout cas, que nous étions sur ces traces. Nous arrivions enfin, essoufflés, couverts de bleus, les vêtements déchirés, à la porte de ce sanctuaire de la république qui allait, pour ce soir, nous épargner le plus ennuyeux et probablement fort désagréables des lynchages. Pour la première fois de ma vie je bénissais la séparation de l'église et de l'état et me réfugiais, sauvée, à la gendarmerie. J'en rie encore aujourd'hui mais je peux vous jurer, sur tous les culs et les queues qui foulèrent mes entrailles, que jamais de ma vie je ne crus à ce point mes dernières heures

venues. Sans parler de l'humiliation de devoir moi, la Sodomite la plus accomplie, la condamnée encore fraîchement marquée de ses entraves, réclamer du secours à ces mêmes forces de l'ordre qui, quelques mois plus tôt, jouissaient encore de mon calvaire. Par chance le gendarme de service était originaire de Paris et, de ce fait, peu enclin à négocier quelques faveurs aux indigènes de la localité. Nous retournions sous bonne escorte au lieu de nos tourments pour y désigner nos agresseurs. Bien entendu la moité avait déjà quitté les lieux mais, de toute façon, ce n'était pas difficile de choisir quelques responsables puisque c'est l'ensemble de la clientèle qui s'était mis en tête de nous lapider. Je prélevais donc dans cette foule quelques individus autrefois des plus entreprenants et qui soudainement, face à la maréchaussée, devenaient bien plus frêle et timides, presque à plaindre, de véritables petits merdeux fraîchement castrés, s'interrogeant sur la présence incompréhensible de la gendarmerie en ces lieux de paix et de partage. Enfin nous rentrions péniblement chez nous, encore brisés de courbature pour, après un passage par l'hôpital pour y faire constater nos blessures, nous reposer un peu avant de retourner, au petit matin, achever notre déposition...

La désillusion fût à la hauteur de nos douleurs. L'équipe de jour avait pris la relève et, reçu comme des chiens par une espèce de connasse, probablement l'épouse mal baisé d'un de ces macaques anisés, nous racontions nos mésaventures à un vieux gradé dont les petits yeux mesquins, au milieu d'une face rougeâtre de brute mal désépaissie, nous accusait par avance, et sans même nous écouter, des pires mensonges. Un magnifique et énorme trophée tout de bronze, et de forme ovoïde, représentant un ballon de rugby et placé sous nos yeux aux abords de son bureau mettait définitivement un terme à nos espoir de poursuite. L'interrogatoire tournait au vinaigre et je comprenais, sans illusion, que j'allais bientôt devenir l'accusée si je ne cessais

rapidement d'accabler injustement cette brave jeunesse qui, malgré quelques excès reconnues, faisait la fierté de la ville et de ses habitants. Quelques minutes plus tard nous étions jetés à la porte de l'établissement qui retrouvait à mes yeux toute l'abjection dont j'avais, par mégarde, failli le dispenser. On ne saurait ce permettre dans ces petits villages de province de porter des accusations contre la jeunesse dorée de l'élite locale. Une jeunesse qui, progéniture dégénérée d'une bourgeoisie qui depuis des décennies emploie dans la seule usine du coin l'ensemble de la population active, ne sauraient être inquiétée, en aucune façon, au risque de déstabiliser un équilibre économique déjà précaire. Ici une femme ne saurait accuser de viol le fils d'un entrepreneur qui, lui même, procure un travail à la moitié de sa famille. Ma plainte n'avais donc servir à rien... Si ce n'est à m'attirer les plus gros ennuies.

On dégradait chaque jour ma boîte aux lettres en la lacérant de menaçant coups de couteau... Des menaces de plus en plus explicites, des crachats sur notre interphone, des insultes à longueur de journées faisaient partie de notre quotidien. Je n'allais pas perdre mon temps et mon énergie à lutter contre de tels péquenots et les abandonnant à leur triste sort nous regagnions la capitale dans un camion de location, sans argent et sans toit, mais libérés de ce sombre goudron de bêtise et d'inculture dans lequel nous étions en train de nous embourber. Je savourais tout de même cette voluptueuse plongée de six mois dans les affres les plus exquis d'un improbable moyen-âge, jubilant de laisser un souvenir inoubliable, marqué au fer blanc, dans la chair blanche et pulpeuse de la madonne salvatrice de ce maudit village qui, si prompt à leur épargner la peste, n'avait pas su les protéger du vice.

A Jenny, Sabrina, Martine et Odile...

Copyrighted material

Chapitre XX

Copyrighted material

Chapitre XX

Hébergés par un ami, Rmiste, sans appartement ni travail, le retour sur la capitale s'annonçait moins festif que notre exil Aveyronnais. Je recherchais du travail et découvrais qu'en ces temps d'extrême précarité il devenait probablement plus aisé de décrocher un poste à la Nasa plutôt qu'un simple poste de téléopératrice, dans une de ces atroces plateformes téléphoniques, véritable restauration du travail à la chaîne. J'explorais toutes les possibilités pour finalement décrocher de mémorables entretiens d'embauche, à la limite de l'expertise psychiatrique, qui, dans le meilleur des cas, m'aurait permi d'obtenir un merveilleux contrat à durée déterminée de trois mois dans une "proche banlieue", à moins de deux heures de Paris. Les rendez-vous et autres tests, navrant de médiocrité et tous juste bon à violer votre intimité, s'enchaînaient sans plus de résultat. C'est, par chance, au cours d'une de ces formations express de deux jours dans une agence d'intérim en quête de télévendeuses que, ma formatrice s'extasiant devant la sensualité de ma voix, je comprenais où postuler avec les meilleurs chances d'être engagée. J'allais travailler au téléphone rose.

Les annonces de recrutement foisonnant dans les gratuits de Paris c'est, une nouvelle fois, par ce biais que j'allais me réinsérer dans le merveilleux petit monde de la pornographie mais par des voix moins pénétrables, et plus virtuelles, que par le passé. L'entretien était expédié en quinze minutes et, devant la qualité de mon CV des plus explicites, et mon aisance à garder en ligne le plus pingre des pervers, je signais un contrat à durée indéterminée en temps partiel. Après avoir tournée près de cent

quatre-vingt pornos parler de cul au téléphone était pour moi un véritable jeu d'enfant. Ainsi l'enthousiasme et l'ardeur avec laquelle je m'attelais à la tache ne tardèrent pas à me faire promouvoir, le plus naturellement du monde, responsable à temps plein.

Je découvrais le petit monde étrange du commerce sexuel le plus légale et le plus corrompu de tous. A ma grande surprise je constatais avec étonnement que la majorité des employés étaient des femmes assez jeunes de confession musulmane. Mon étonnement était d'autant plus grand que l'idée de revendiquer sa religion dans ce repère de dépravation orale me semblait des plus saugrenus. Ainsi, entre un Ramadan et deux leçons de spiritualités moralisatrices devant la machine à café, les plus intégristes des fidèles de Mahomet s'en allaient guerroyer sur les terres impures de la sexualité la plus débridée. Bien entendu, point de contact charnel en ces lieux de défoulement mais, et quoi qu'elles en disaient, la violence de certains mots et la perversité de certaines idées étaient bien souvent bien plus blasphématrices que la plus vigoureuse des sodomies ! L'hypocrisie religieuse atteignait ici des summums encore jamais égalés. Le Président de la société, de confession juive, commandait donc à une directrice lesbienne et catholique convaincue de motiver de son mieux des opératrices musulmans qui, le voile sur la tête, et un chapelet dans la main, prodiguaient de somptueuses fellations verbales, et autres raffinements des plus lubriques à des clients qui, toujours plus énervés à l'autre bout du fil, s'astiquaient vigoureusement au sonorité mélodieuse de leurs orientaux organes. Les enfants ayant comme bien souvent le dos large c'est par un pur esprit de protection maternelle, et nullement dans un autre objectif, que les nouveaux martyrs de l'islam se sacrifiaient sur les chemins tortueux de la décadence occidentale et, uniquement, pour nourrir leurs progéniture. Je rappelais donc à ces pauvres âmes

égarées que, malheureusement, une grande partie des appels les plus obscènes étaient justement émis des terres consacrées comme saintes par leurs écritures ! Des émirats arabes unis au Koweit, en passant par l'Algérie, le Maroc et la Tunisie c'est tous le monde arabe qui se branlait furieusement devant les talents d'oratrices de ces partisanes de l'abstinence. Le plus étonnant étant que certaines de ces hypocrites prostitués téléphoniques arrivaient parfois à me faire rougir, moi la pornostar dépravée, par la verve et la vulgarité de certains de leurs récits, qu'une tenancière de bordel n'aurait su tenir avec plus d'à propos. Il arrivait même parfois, embrasées par la fougue d'une excitation malsaine et incontrôlable, et probablement guidées par la main du malin, que quelques opératrices soient congédiées après avoir été trouvé la main enfouie dans leur pantalon, explorant une humidité des plus coupables. Je n'en demeurais pas moins outrée que l'on puisse licencier un femme pour s'être masturbée sur son lieu de travail. D'autant plus quand celui-ci consiste à réveiller les plus bas instincts de la planète ! Imaginez que dans cette entreprise, où l'on entendait gémir simultanément, et à longueur de journée, une quarantaine de jeunes femmes toutes plus pulpeuses les unes que les autres le sexe, sous toutes ces formes les plus concrètes, était bannis et condamnés sévèrement par une direction sectaire, dans la grande tradition de cette puritanie lesbienne des plus branchées, qui ne tolérait pas le moindre rapprochement, fusse t'il amical, entre ses employés.

"Téléphone rose", un terme générique qui du "3615 j'ai pas d'amis" à "grosses cochonnes en chaleur", en passant par la "ligne de l'amitié", sans oublier de s'arrêter sur "madame irma" et autres charlatans de bas étages, englobait l'ensemble des arnaques surtaxées qui inondent les pages de publicité des magazines les plus en vogue. Tous ceux qui par mégarde, où par

naïveté, se fourvoyaient sur les réseaux de rencontre pour y rencontrer l'âme soeur, ou y faire de coquines escapades, y laissaient rapidement leurs illusions et une somme des plus symboliques qui égratignaient quelques peu l'intégrité de leur compte en banque. La grandes majorité des appels provenaient d'hommes de tous âges, de toutes conditions sociales et de toutes origines. Tous les délaissés, les démunies de l'amour et les oubliés d'une sexualité soit-disant libérée lançaient par le biais de leurs téléphones de désespérés appels de détresse qui, toujours, finissaient dans les oreilles distraites d'une animatrice peu concernée par la solitude de ces messieurs. Laissant planer le doute sur la réalité du contact notre métier consistait à garder en ligne, le plus longtemps possible, les malheureux excités, le furent ils par les subterfuges les plus mesquins, par les promesses les plus salaces. Du président directeur général au fonctionnaire zélé c'est toute un échantillon des plus représentatifs de la population qui libérait, dans la stérilité d'un combiné, la triste et douloureuse réalité de leurs fantasmes inassouvis. La génération Sida baisait misérablement les oreilles d'une jeunesse prostituée qui, en échange de quelques écus, se laissait profaner des pires insanités. Je me souviens de la pathétique expérience de ce banquier qui passait des heures sur notre réseau, preuve de son aisance financière au vue des tarifs pratiqués. Une nuit de débauche avec champagne, coke, et hotel de luxe, accompagnée de deux ou trois prostitués lui auraient coûté bien moins chère que l'ensemble de ses appels ! Mais encore eut il fallu avoir le courage en ces temps de chasse à la putain et de terreur syphilitique d'organiser concrètement pareille débauche. Et tout cela sans que Madame n'en fusse informée... Et qu'en penserait les enfants... Oh mon dieu pardonnez nos péchés ! Dépourvu de cette témérité, qui fait la fierté du libertin accomplit, le malheureux passait donc ces journées "surchargées de travail" à contacter la ligne sado-maso

pour obtenir ce que tous son argent, et sa femme, ne pouvaient lui offrir. Il expliquait, à qui voulait l'entendre, qu'il prenait un malin plaisir à recevoir sa clientèle en portant, sous le plus irréprochable des costumes trois pièces, les affriolants dessous féminins qui activaient son plaisir. Je doit dire que, depuis, je regarde mon banquier d'un autre oeil. Essayant de deviner quelles perversions se cachent sous le vernis craquelé de sa respectabilité. D'autres esclaves, tout aussi aisés, nous suppliaient de leurs ordonner les pires sévices sur le lieu de leur travail. Ainsi, accédant à leurs caprices, je chargeais plus d'un de ces vicieux d'introduire dans son cul le plus large des plugs, sorte de gros gode qui une fois enfoncer dans l'anus y reste solidement encré, afin de le garder en lui, cacher sous ses vêtements, le temps nécessaire à satisfaire ma perversité. Heureux d'accomplir sa mission, et transi par la plus enivrante des journées de travail, le respectable dévot me remerciait plusieurs fois par jour de ma sévérité, réclamant toujours plus de tourments.

Les petits Papy de toute la France n'étaient pas en reste non plus, dépensant joyeusement leur confortable retraite dans de pernicieux appels, absolument outrageant pour les animatrices les plus novices. Des maisons de retraites, où de leurs caves afin d'échapper au courroux de la vieille mégère qui depuis longtemps ne les soulageait plus, les pépères lubriques jouissaient d'entendre, de la bouche de frêles jeunes filles, les immondes crapuleries nécessaire à les faire mettre au garde à vous, comme aux plus belles heures de la collaboration. Toujours plus pervers, et pourvu d'une imagination sans limite, ces vieux fantômes, échappés d'une époque où les bordels clairesemaient encore le sol de notre valeureuse patrie, s'essayaient avec un certain succès à la modernité, déversant dans les oreillettes de nos casques les flots d'insanité les plus malsaines qui, si vous n'aviez pas le coeur bien accroché,

menaient tout droit à la nausée. Beaucoup d'appels provenaient également du sud et je dois bien admettre que quand, par le plus grand des hasards, un habitant de Saint-Affrique avait le malheur de tomber sur moi je me faisais un plaisir sans nom à garder le salopard en ligne de longues heures, pour le corriger de son hypocrite dévotion et, profitant de ma connaissance du lieu pour le conforter dans la réalité de mon existence, lui promettre de galants rendez-vous à Saint-Rome-de-Cernon, petite bourgade du coin encore plus désertique, où le malheureux, à l'heure qu'il est, doit encore m'attendre.

Il y a environ une femme qui téléphone pour cent hommes. Pour la grande majorité crédule de la gent féminine c'est la voyance qui leur apporte un réconfort pas plus honnête que celui des hommes. Moins franche et moins directe la femelle ne demande en fin de compte ni plus ni moins que la même chose que le mâle. La question est sempiternellement la même : "Vais-je bientôt rencontrer le prince charmant, sachant que j'ai deux enfants, que je suis divorcée, sans travail, que je ne sors jamais de chez moi et que je ne soigne pas vraiment mon apparence." la question, invitant déjà au sourire, devenant des plus risibles quand elle énonce enfin leur critère de recherche ! " Par contre je veux rencontrer un homme riche, beau, intelligent, soignant sa présentation, pour qui le physique est moins important que la beauté intérieure, gentleman mais expert au lit (très important) et qui me courtise pendant des mois, me couvrant de poèmes, avant de deviner le moment propice où j'aurai envie de lui". Ça va pas être facile ! Trouver un Georges Clooney capable de besogner une sorcière chômeuse et cerné de chiard ! On se demande qui rêve de ça... Le plus délicat avec les femme étant quelle souhaite connaître leur futur tout en refusant d'en admettre l'évidence. Il serait en effet des plus simples d'expliquer à la vilaine que rien ne filtre de ma boule de cristal

en plastique si ce n'est la triste réalité...En bref qu'elle a une vie de merde et qu'elle a intérêt à profiter de ces assedics, en suçant une bonne bouteille de vinasse, en attendant de crever... Non ! La vérité fait fuir la femme comme la merde attire les mouches. Il faut donc un large sourire au lèvre, et avec cette certitude qui fait la force de tout bon charlatan, lui conter de merveilleuses fables ringardes dans lesquelles, bientôt, la bougresse se baignera dans de somptueuse piscine en plaqué or, cernée des plus beaux gigolos bien membrés, "comme qu'on en voie dans femme actuelle".

Je restais plus de deux ans dans cette société. Un record pour moi... Mais Je commençais à dépérir à force de répéter inlassablement tous les jours la même chose. Heureusement j'avais l'occasion d'organiser quelques petites soirées des plus sympathiques. Protégée par ma fonction je m'étais liée d'amitié avec une superbe femme d'origine africaine dont le tour de poitrine n'avait d'égale que la générosité de sa croupe rebondie. Chantal... Cette superbe beauté m'infligeait les pires tourments chaque fois que mes yeux se perdaient dans les profondeurs de ses décolletés généreux qui, pour mon malheur, révélaient l'intégralité de ses voluptueux excès. Profitant d'un long week end j'invitais l'ogresse à visiter le nouvel appartement que nous avions trouver à Issy-les-moulineaux. Ce ridicule studio, de trente mètre carré, et au loyer aussi démesuré que la surface était réduite, allait devenir le terrain de jeu de mes nouveaux abus. L'alcool aidant je ne tardais pas à me retrouver enfouie entre ses énormes cuisses noirs, goûtant à l'odorante rosé qui suintait, en cette caniculaire nuit d'été, entre les lèvres pourpres de la divine créature. L'ébène de sa peau épaisse, la plus douce et souple qu'il m'est été donné de caresser, dégageait des senteurs enivrantes que la forte odeur de sueur, qui exhalait de nos corps trempés, invitait à lécher. Chacun de ses seins, plus gros que ma tête, était

le plus tendre des oreillers sur lequel, y enfouissant mon visage, je marquais ma passion de baisers ravageurs. Suçant tour à tour les généreux mamelons, ne sachant plus que faire devant l'énormité de cette masse de plaisir, dessinée par le plus dépravé des artistes, mes mains se perdaient dans les chairs gavées de luxure, offrant à mon âme intoxiquée la volupté de mes tourments lesbiens. Au sommet de sa cavité la plus suave, dilatée par la gourmandise de mes doigts, l'obscène bille nacrée de ces désirs secrets bandait de tous son vice vers ma bouche affamée m'invitant, vulgairement, à la plus interdite des succions, à goûter aux délices hermaphrodites qui assassinent les sens. J'avalais cette excroissance féminine avec une voracité coupable, pour me rassasier de son jus, de sa corruption. La difformité clitoridienne roulait sous ma langue comme la plus mielleuse des sucreries et faisait de mes lèvres l'outil de son plaisir. L'improbable guerrière déchargeait enfin dans ma gorge, et de toute sa puissance, le foutre abondant qui achevait ma jouissance. Que de plaisir n'avais-je connu ce soir là. Que de fureur et de violence avait déferlé sur mon corps pour me briser, pour me soumettre à la vérité, à l'extase. Pour comprendre que je venais, pour la première fois, de flirter avec une féminité absolue dans tous ce qu'elle a de plus excessif, de plus vulgaire, de plus jouissif. Me réfugiant dans ses rondeurs, blottie dans sa splendeur et sa plénitude, je savourais la douceur de cette femme dont la couleur était devenue, pour moi, celle du bonheur.

Je rencontrais aussi Amine, un animateur du réseau gay, un magnifique algérien dont toutes les femmes étaient folles mais qui, par son homosexualité, n'avait d'yeux que pour mon mari. A la suite d'une journée de beuverie des plus mémorables, et après avoir goûté un instant à la voluptueuse et palpitante moiteur de mon cousin par les voies les plus pénétrables, il nous proposait de faire un tour au marais pour y partager la folie d'une gay-pride qui battait son plein. L'instant était unique. Des gens

venaient de toute l'Europe pour y faire l'éloge de l'homosexualité la plus débridée. Je fus immédiatement surprise par la quantité de jeunes de banlieues, les mêmes qui bien souvent dans leur cité prônent le plus virulent et religieux des machismes et qui, sitôt lâchés dans les ruelles de ce quartier gay, oubliaient de chasser la pédale pour se convertir, avec une étonnante facilité, aux moeurs et usages locaux. S'accordant sans honte les baisers les plus profonds ils pouvaient enfin exhiber la véritable nature de leur sexualité et savouraient les coupables délices d'une liberté profane. Nous rentrions ensuite dans un bar où un homme, à la plastique des plus irréprochables, effectuait de lascifs déhanchements dans le plus simple appareil révélant, à nos yeux de pécheurs, l'irrévérencieuse cambrure sous laquelle d'offensantes rondeurs musculeuses, des plus viriles, excitait notre convoitise. Au centre de ses larges épaules, tatouée dans sa chair huilée, un effroyable croissant islamique achevait de consommer le surréaliste blasphème. Projeté sur les murs de cette antre de la décadence un DVD, à la gloire de quelques Rugbymen des plus fières de leur anatomie, terminait de planté le décor, presque caricaturale, mais tellement jouissif, d'un bar gay Parisien comme le cauchemardent les plus enragés croyants. Par leurs cabrioles si charmantes, et leur touchante complicité, ces beaux spécimens de sportifs, à la virilité quelque peu mise en cause, comblaient de ravissement les folles les plus acharnées. Je passais une soirée fantastique regrettant, une nouvelle fois, l'absence lourde de sens de la gent féminine. Lesbienne et homosexuel ne se mélangeaient pas, créant ainsi un nouveau communautarisme des plus malsains. Même au beau milieu du plus grandiose des carnavals, elles refusaient toujours d'assumer leur différence. N'ont-elles pas le courage d'accepter leur saphisme, le privilège d'être lesbienne? Détestent-elles les hommes au point de refuser de faire la fête avec eux ? Autant de questions qui restaient une nouvelle fois sans réponse me

laissant, dans ma solitude, la joie de partager un grand moment avec de moins frileux apôtres de la sodomie.

La nuit fût longue, agitée, presque chaotique. Les langues se mêlaient incapable de faire la différence entre l'un et l'autre sexe. Des hommes m'embrassaient et me caressaient avant, s'apercevant de l'erreur, de finir de décharger entre les lèvres de Cyrille. Exténués nous ramenions deux nouvelles recrues chez nous pour, puisant dans nos dernières ressources, nous livrer à la plus perverse des orgies. Amine ravissait de sa bouche un gaillard des plus prolifiques qui, chaque fois qu'il arrivait à son terme, crachait dans la gorge de mon homme l'abondance poisseuse de son extase. Pendant que ces messieurs s'oubliaient les uns dans les autres un bel homosexuel, pas si convaincu par sa cause, me besognait nerveusement, de toute la vigueur de sa jeunesse m'offrant le privilège, et l'honneur, d'être foutue par une queue habituellement plus avide de virile cavité.

Qu'il est doux d'être à ce point dépourvue de moralité, de s'offrir ce bonheur sans égal de goûter à tous les privilèges que se refuse, par ignorance, le commun des mortels ! Qu'il est bon d'être catin parmi les prudes pour s'ouvrir à des plaisirs que la foi réprouve. Éreintée par les assaults répété du fougueux étalon, et de mon époux, je m'endormais, laminée et comblée, dans la moiteur des foutres mêlés qui perlaient de mon sexe éventré.

Un jour que j'étais en quête de quelques accessoires plus ou moins jouissifs, selon la partie choisie pour y exercer mon art, dans les des plus célèbre sex-shop de la capitale je retrouvais, par le plus grand des hazards, un acteur perdu de vue suite à mon incarcération et qui, autrefois, était de mes meilleurs amis. Ma joie était grande de retrouver l'un de ceux qui avait eu la chance de partager avec moi ces années de passion perdue, ces années millénaires qui, prometteuses d'un avenir meilleur,

c'étaient finalement transformées en de sombres instants, prémices d'une ère de violence et de résurgence mystique des plus sinistres. Le bougre n'avait pas changé et ravivait dans mon coeur d'exaltants souvenirs de tournages, et de parties fines, au cours desquelles Cyrille se réjouissait souvent de la musculeuse croupe du hardeur tandis que ce dernier déchargeait simultanément dans mon cul. Notre enthousiasme faisant le reste nous nous promettions de nous revoir au plus vite. Rendez-vous prie nous débarquions dans un studio sordide de Boulogne-Billancourt. Une nouvelle fois le prestige de la ville n'était nullement synonyme de confort et de salubrité. Le loyer lui, par contre, était celui d'un seigneur. Dans ces combles décrétés habitables, par les insondables énarques qui gouvernent nos vies, lui et sa compagne avait tout de même réussi, par l'élégance de la décoration, à faire de ce lieu de perdition une jolie chambre où il eut été, certes, agréable de besogner quelques garces dans de fiévreux cinq à sept, mais où il était indécent de laisser vivre des gens. Ma propre cellule était plus à même d'héberger un couple qu'un de ces débarras misérables dans lesquels le politique entasse la populace pour justifier de son incompétence. Sa nouvelle amie Aurélie, était une jeune prostituée d'une vingtaine d'année qui, usée par les sacrifices consentis à un métier des plus lucratifs, mais nettement moins festifs que le porno, semblait toujours sur la défensive, presque timide, attendant l'ordre de son maître pour vous sauter entre les cuisses. Une autre de leurs amies était présente, elle aussi prostituée et l'on devinait, devant la grosseur des ficelles utilisées, qu'un piège des plus doucereux n'allait pas tarder à se refermer sur nous. Effectivement les deux donzelles ne tardaient pas à se retrouver, sans plus de motivation, nues dans le canapé, tentant d'exciter notre convoitise par la plus professionnelle, hélas, des étreintes saphiques. L'artifice du spectacle me laissait de marbre et Cyrille, assis dans son coin, continuait

imperturbable de discuter travail tout en sirotant son verre de whisky. Les effluves de leurs sexes finissaient toutefois, le Jack Daniels aidant, à mettre à mal le stoïcisme de mon homme qui devant, il faut bien l'admettre, la perfection de ces jeunes corps, commençait à faiblir. Le charmant spectacle attisait sa convoitise et assujetti à ses instincts il ne put s'empêcher bien longtemps de réprimer un désir des plus compréhensibles. La lourdeur de leurs superbes poitrines et la douceur de leurs sexes imberbes légitimant au plus au point une perte de contrôle qu'il eu été vain de contrôler. Le mâle se réveillait et je le laissais épancher sa soif de femelle. Dégustant à tour de rôle leurs fentes rompues à tous les sévices il titillait avec la force du désespoir ces clitos peu habitués aux attention les plus flatteuses. Rarement les deux Putains n'avaient connu pareille succion et, débordées par la passion avec laquelle le vicieux s'appliquait à nettoyer leurs ventres, elles ne tardaient pas à se tordre de plaisir sous les coups de langues experts du divin bienfaiteur. Les deux hommes dégainaient enfin leurs membres pour honorer le sort des pauvres esclaves tandis que moi, délivrant par ci par là quelques stimulantes caresses, et pressant quelques seins histoire de tout de même en connaître la consistance, je restais en dehors de l'action peu échaudée par la tournure des évènements. Il faut dire qu'en plus de douter des véritables motivations des deux jeunes femmes, je doutais encore plus de leur bisexualité. J'avais tellement connu de filles, sur les tournages, s'adonnant au saphisme dans le seul but d'en tirer profit que j'étais à présent immunisée de ce genre de comportement. Je regardais les deux excités foutre joyeusement les deux traînées constatant, avec fierté, que si l'ancien acteur, étalon de milliers de films d'un temps où l'on tournait non protégé, avait consenti à brider sa virilité dans la plus repoussante des entraves de latex, mon bel amant, lui, se répandait librement entre les cuisses de la plus belle des prostituées, la verge dégagée de toute contrainte,

affrontant sans angoisse cette suave moiteur feminine, cette voluptueuse intimité devenue morbide et qui, de nos jours, fait trembler le monde. Les bourses allégées, mais toujours pas apaisé, Cyrille se tournait à présent vers d'autres délices moins propice au pardon. Tendant son cul vers le néant il commandait à l'une des pécheresse de se munir d'un effroyable gode ceinture pour l'enculer sans appel. Trop heureuse de se venger sur la tendre rondeur de ceux qui, moyennant finance, l'avait privée de dignité, la plus âgée des deux salopes s'emparait nerveusement de l'instrument de son courroux et s'avançait, métamorphosée par la rigidité qui à présent armait son entrecuisse, vers le fondement de son soumis. Et voilà le gourmand qui palpite fiévreusement à l'idée d'être culeté. La garce défonce littéralement la ridicule corolle d'un coup sec et brutal, enfonçant les trois quart de l'engin dans les profondeurs non préparées. Étouffant sa douleur dans la toile du divan, et véritablement paralysé par l'énormité qui le foule, le démon écarte encore les fesses pour s'ouvrir à de pires affronts. La violence de l'assaut est inouïe, d'une de ces rares perversions dont sont capables les femmes quand elles s'essaient à imiter les hommes. Je regarde le monstrueux pal ravager les entrailles saturées de jouissance et qui, planté dans la rigole déformée de son cul étroit, déchire sur son passage le cratère mis à mal. Fendu en deux par la grâce d'une insoutenable effraction l'insatiable pervers, privé du droit de se défendre, se dilate au-delà du raisonnable pour accueillir, toujours plus profondément, l'instrument du supplice. Horrifié et envoûté par la scène infernale chacun des gémissement étranglés qui s'échappe de son corps brisé nous glace tout autant qu'il nous enflamme. Enfin la connasse extirpait de la larmoyante crevasse la fabuleuse et titanesque verge qui, encore souillée du délit, initiait nos narines à l'odorant méfait.

Étrange illusion que celle de cette soirée où, pensant retrouver

mon passé, j'avais au contraire retrouvé un présent des plus sinistres. Mon ami, satisfait de sa démonstration, et libéré de ses péchés par la sainte capote qui l'avait préservé du coupable contact, se répandait en xénophobe et séniles oraisons m'expliquant, lui le dernier des pornocrates que je gardais dans mon coeur, combien les valeurs de l'église et de la droite chrétienne se devaient d'être défendues face à la Sarrazine invasion. Brandissant sa carte de militant de l'extrême, de Croisé en reconquête d'un sol profané, il m'expliquait, entouré de ses deux putains, les intérêts d'un retour aux valeurs les plus traditionnelles. Il m'expliquait qu'il était temps de choisir son camp avant l'apocalypse. J'étais consternée ! Après avoir travaillée deux ans sous les ordres d'une lesbienne convertie à la cause du vatican, et prête à subir les foudres du divin pourvu qu'on lave sa piteuse existence de pécheresses, de ses abominables penchants, j'écoutais, désarmée, et au terme d'une partouze, une ex-gachette du porno me confier les doutes et les tourments antisémites de son cerveau malade. Quelle pitié d'en être arrivé là. J'avais autrefois tournée un film, Hardlandeur, son sous-titre, clin d'oeil a une célèbre série cinématographique, était : "s'il n'en reste qu'une se sera elle..." Je n'aurais jamais cru, et surtout si vite, que cette boutade deviendrait, pour mon malheur, le reflet d'une bien triste réalité.

Gâchant mes journées à satisfaire virtuellement un monde d'asexués en mal de punitives sentences, je me rattrapais la nuit offrant à mon corps les concrètes applications d'une sexualité bien réelle, d'une sexualité qui fait mal autant qu'elle vous fait du bien, d'une sexualité totale ! Les plus fades embrassades de mes nuits agitées ayant mille fois plus de saveurs que la plus palpitante de ces illusoires conversations érotiques j'accentuais, avec l'aide de Cyrille, ma quête de jeunes filles, de femmes, de foutre. Pendant que je pourrissais de longues heures à mon travail Cyrille recherchait par internet les femmes les plus

diverses pour satisfaire à ma faim. Se faisant passer pour moi il dénichait un Cheptel des plus gracieux sur les sites de rencontres lesbiens qui, impatient de me déguster, se précipitait chez nous comme le plus fiévreux des amants. Toutes ces femmes, dont la passion du clito n'avait d'égale que leur insatiable besoin d'être remplie, se rabattaient rapidement sur les chemins de la bisexualité, la plus accomplie, à la vue de l'impressionnante construction de mon complaisant cousin.

Il y eu Valérie, une sourde et muette d'une quarantaine d'années dont le flasque et gélatineux amas de chair qui lui faisait office de cul acceptait les pires outrages, laissant s'y enfoncer mes doigts, mon poing, ma folie. J'aimais voire s'empaler sur le membre tendu de mon homme la blanchâtre difformité de son fondement, déchargeant tous son foutre. La masse obscène de sa croupe huileuse, celluliteuse, ondulante en succulente vaguelette au grès des impacts qui en déformaient la rondeur tandis que, ballotantes, ses lourdes mamelles fatiguées et vidées de mère idéale accordaient à ma bouche un bien tendre allaitement. Il y eu aussi Alice, jeune étudiante convaincue de son saphisme, humiliée de s'être oubliée sur des doigts trop viriles. Sophie une vieille catin délurée qui, promptement défoncée jusqu'au coude, par la barbare intromission du bras de mon cousin dans sa matrice défigurée, éjaculait véritablement, comme le plus engorgé des mâles, des litres de cyprine à la face de son bourreau. Anita, superbe petite boule de chair noire si gavée des plaisirs de la vie qu'elle ressemblait à ces créatures surréalistes, mais tellement désirables, qui peuplent les tableaux de Botéro. Et bien d'autres encore qui, tout au long de cette été là, défilèrent dans mes draps pour de longues et épuisantes soirées de plaisir, ne réclamant jamais, à ma grande satisfaction, obnubilées par le seul désir d'être bien baisées, la protection castratrice du divin latex.

Nous passions de fabuleux instants mais, chaque matin, je devais repartir travailler. J'en avais assez d'entendre les dépressifs en mal de sexe de toute la France, des pays arabes, du monde entier parler toujours et encore de cul sans jamais l'avoir pratiqué ! Je ne supportais plus cette malsaine hypocrisie qui vous interdit de parler librement en société tandis que tous, sans exception, libèrent leur pauvre frustration dans le combiné aseptisé d'un téléphone ou, dernière lâcheté d'un monde émasculé, sur les rondeurs siliconées d'actrices pornographiques qui, ultime détentrices d'un savoir perdu, leur octroient le médiocre plaisir de baiser sans danger. Qu'ils aillent tous et toutes se faire foutre un bon coup et nul doute que ce monde à l'envers finira par aller mieux.

Je me souviendrais toujours de cette animatrice venant me voir pour m'attendrir à sa souffrance. La pauvre fidèle n'en pouvait plus d'entendre les atrocités les plus salaces en arabe littéraire. Elle se lamentait de son martyr, m'expliquant qu'elle n'avait tout de même pas étudié la langue du prophète pour se voir infligée de telles tourments par ses propres frères. Il n'y a que la vérité qui blesse ! Je ne sais pas qui est le plus à plaindre entre l'intégriste qui déverse anonymement sa bille, la plus perverse, à l'autre bout du monde et la religieuse fanatique qui vend son âme pour quelques kopecks. Pour peu que les deux attendent que dieu leur viennent en aide...

Je quittais donc, sans le moindre regret, ce sanctuaire d'une débauche des plus convenables et des plus rentables, de celles qui ont envahi nos journaux, la télévision, l'internet, pour de plus doux horizons dont j'ignore encore s'ils existent. Je répudiais définitivement ce monde saturé d'un sexe que l'on exhibe jusqu'à l'écoeurement pourvu qu'on ne le touche pas, pourvu qu'on y mette pas les doigts, pourvu qu'on en préserve une jeunesse gavée de sermons moralisateurs et qui, noyée d'inculture, se

repent de péchés qu'elle n'a même pas commis mais que, par goût du sacrifice, ses parents commettent encore dans le "noble" but de l'en protéger. La peur est devenue l'arme absolue contre le vice, bien plus efficace que tous les discours enflammés que déversent nos élites pour défendre la chaste pensée, le renouveau de l'abstinence. Pour tous les partis point de salut en dehors de la sainte famille, du mariage, des enfants, de la tradition. S'opposer à ces évidences revenant à remettre en cause l'ordre des choses, de la nature, à prôner le chaos. Je suis las de ces luttes interminables que je livre depuis mon enfance au sectarisme les plus réprobateurs, les plus castrateurs. J'en ai assez de me justifier de ces fautes qui pour moi n'en sont pas, de camoufler une vérité qui, même si elle déplaît, n'en demeure pas moins bien réelle.

Aujourd'hui je ne cherche plus à jouir de la vie mais plutôt à la contraindre à jouir de moi, qu'elle le veuille ou non. Je suis là et c'est ainsi. Ce n'est pas à moi de me plier aux règles factices d'un système créé par des singes mais plutôt à ces singes qui croient détenir la vérité, parce qu'on leur aurait fait don d'une âme, d'apprendre à vivre avec l'autre. Recherchant les formes ultimes d'un plaisir en sursis j'erre de ville en ville en quête de cette terre promise où, définitivement, je pourrai poser mes bagages.

Bondy, Montrouge, Paris, Los Angeles, Saint-Affrique, Clamart, Issy les Moulineaux, Calais... Et après ? La Mondialisation forcée des esprits semble être en passe de l'emporter. Du nord au sud, toujours les mêmes sirènes de l'intolérance nous menaces des pires malheurs, des pires sanctions, des pires maladies. Et alors !? Je revendique, au même titre que j'ai le droit de choisir ma vie, dans ces excès, dans sa folie, le droit de choisir ma mort. Fut-elle provoquée par trop d'alcool, de tabac, ou de foutre... Et rien n'y personne ne saurait s'y opposer.

Aujourd'hui j'ai repris la route et emménagé sur Calais, sorte de Guernesey de ma sexualité, pour un exil volontaire en mon propre pays devenu trop hostile. Attendant de reprendre des forces pour d'improbables luttes, pour d'inévitables orgies. Je continue de guetter du coin de l'oeil la prochaine proie, la prochaine chair qui viendra à passer à porté de ma langue. La prochaine verge ou la prochaine chatte qui, déversant dans ma bouche le succulent poison qui nourrit mes passions, me permettra de survivre encore quelques temps dans ce désert de plaisir qu'est devenu le monde, réveillant ces restes de lubricité qui, peut être, me ramèneront à la vie.

A Franck, Bégo et Alexandre
pour tout ce qu'ils m'ont apporté.
A Eric pour son aide et son soutien.

Copyrighted material

CELINE BARA EDITIONS

Retrouvez toute l'actualité de Céline Bara sur
www.celinebara.com et sur www.orafrance.com

ISBN : 978-2-9530330-0-7

Copyrighted material

CELINE BARA
LA SODOMITE

Lancée à corps perdu dans une insatiable quête du plaisir, éternelle insatisfaite d'une extase charnelle dans tous ce qu'elle a de plus troublant, Céline Bara, star du X, vous invite à partager le récit décadent de ses expériences les plus inavouables, les plus extrêmes, les plus obscènes... Découvrez les secrets d'une vie consumée jusqu'à l'excès , la folie d'une femme née entre deux millénaires et qui, bercée des illusions d'un autre siècle s'acharne, envers et contre tous, à entretenir la flamme d'une liberté aujourd'hui en sursis : Celle de jouir de son corps et de ses sens sans la moindre retenue, quitte à en perdre la raison, quitte à flirter avec la mort. De son initiation à sa déchéance, de la naissance d'une Pornostar à sa crucifixion, suivez pas à pas le fabuleux périple de celle qui, tel un phoenix assoiffé de luxure, renait perpétuellement à la vie pour mieux se précipiter dans les affres odorants d'un vice qu'elle ne cesse de réinventer au grès de ses envies.

Céline Bara méprise la fadeur de ce monde de cadavre, dépourvu de la moindre étincelle de folie, étouffé d'interdit, et dans lequel elle est condamnée à errer à la recherche de l'absolue...

Mais est-ce une raison pour s'y ennuyer!

Née le 9 septembre 1978 Céline Bara fût nominée en 2000 comme révélation de l'année avant d'être sacrée à Las Végas. Interprète dans plus de 160 films porno, et star de 20 films de sa propre production, elle milite aujourd'hui pour l'instauration d'une république athéiste au travers de son association l'O.R.A et vient de créer une nouvelle société dans le Nord de la France, dédiée au sexe et au saphisme, le CELINE BARA STUDIO. Du strip tease au tournages X, c'est tout un univers d'érotisme qui gravite désormais autour d'elle. Puisque le monde ne lui convient pas pourquoi ne pas créer le sien...

Prix TTC 20 euros

Retrouvez Céline Bara
www.celinebara.com
www.orafrance.com

CELINE BARA
EDITIONS

Couverture Cyrille Bara
Photographie Cyrille Bara
www.celinebara.com
ISBN : 978-2-9530330-0-7